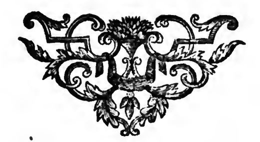


BIBLIOTHEQUE DE CAMPAGNE, OU AMUSEMENS DE L'ESPRIT ET DU COEUR.

Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.

TOME X.



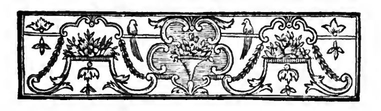
A LA HAYE,

Et se débite à GENEVE,

Chez les FR. CRAMER & CL. PHILIBERT.

M. D C C. X L I X.

ZAYDE,
HISTOIRE
ESPAGNOLE,
Par Mr. DE SEGRAIS.



ZAYDE
HISTOIRE ESPAGNOLE.

PREMIERE PARTIE.

L'Espagne commençoit à s'affranchir de la domination des Maures : Ces Peuples qui s'étoient retirés dans les Asturies, avoient fondé le Royaume de Leon : ceux qui s'étoient retirés dans les Pyrenées avoient donné naissance au Royaume de Navarre : Il s'étoit élevé des Comtes de Barcelonne & d'Arragon ; ainsi cent cinquante ans après l'entrée des Maures, plus de la

moitié de l'Eſpagne ſe trouvoit délivrée de leur tyrannie.

De tous les Princes Chrétiens qui y régnoient alors, il n'y en avoit point de ſi redoutable qu'Alphonſe Roi de Leon, ſurnommé le Grand: Ses Prédéceſſeurs avoient joint la Caſtille à leur Royaume: d'abord cette Province avoit été commandée par des Gouverneurs, qui dans la ſuite des tems avoient rendu le Gouvernement héréditaire; & l'on commençoit à craindre qu'ils ne s'en vouluſſent faire Souverains. Ils s'appelloient tous Comtes de Caſtille: les plus puiſſans étoient Diégo Porcellos, & Nugnez Fernando: Ce dernier étoit conſidérable par ſes grandes terres, & par la grandeur de ſon eſprit: Ses enfans ſervoient encore à ſoutenir ſa fortune, & à l'augmenter. Il avoit un fils & une fille d'une beauté extraordinaire: Le fils qui s'appelloit Conſalve, ne voyoit rien dans toute l'Eſpagne qu'on lui pût comparer; & ſon eſprit & ſa perſonne avoient quelque choſe de ſi admirable, qu'il ſembloit que le Ciel l'eût formé d'une maniére différente du reſte des hommes.

Des raiſons importantes l'avoient obligé à quitter la Cour de Léon; & les ſenſibles déplaiſirs qu'il y avoit reçus, lui avoient

avoient inſpiré le deſſein de ſortir de l'Eſpagne, & de ſe retirer dans quelque ſolitude. Il vint dans l'extrémité de la Catalogne, à deſſein de s'embarquer ſur le premier Vaiſſeau qui feroit voile pour une des Iles de la Gréce. Le peu d'attention qu'il avoit à toutes choſes, lui faiſoit ſouvent prendre d'autres chemins que ceux qu'on lui avoit enſeignés : au lieu de paſſer la riviére d'Ebre à Tortoſe, comme on lui avoit dit qu'il le faloit faire, il ſuivit ſes bords quaſi juſques à ſon embouchure. Il s'apperçut alors qu'il s'étoit beaucoup détourné; il s'enquit s'il n'y avoit point de barque ; on lui dit qu'il n'en trouveroit pas au lieu où il étoit, mais que s'il vouloit aller juſques à un petit Port aſſez proche, il en trouveroit qui le méneroit à Tarragone. Il marcha juſques à ce Port ; il deſcendit de cheval, & demanda à quelques pêcheurs s'il n'y avoit point de chaloupes prêtes à partir.

Comme il leur parloit, un homme qui ſe promenoit triſtement le long de la mer, ſurpris de ſa beauté & de ſa bonne mine, s'arrêta pour le regarder ; & ayant entendu ce qu'il demandoit à ces pêcheurs, prit la parole, & lui dit, que toutes les barques étoient allées à Tar-

ragone, qu'elles ne reviendroient que le lendemain, & qu'il ne pourroit s'embarquer que le jour d'après. Confalve qui ne l'avoit point apperçu, tourna la tête, pour voir d'où venoit cette voix, qui ne lui paroiffoit pas celle d'un pêcheur. Il fut étonné de la bonne mine de cet inconnu, comme cet inconnu l'avoit été de la fienne. Il lui trouva quelque chofe de noble & de grand, & même de la beauté, quoiqu'on vît bien qu'il avoit paffé la premiére jeuneffe. Confalve n'étoit guére en état de s'arrêter à d'autres chofes qu'à fes penfées : néanmoins la rencontre de cet inconnu dans un lieu fi défert, lui donna quelque attention ; il le remercia de l'avoir inftruit de ce qu'il vouloit fçavoir ; & il demanda enfuite aux pêcheurs, où il pourroit aller paffer la nuit. Il n'y a que ces cabanes que vous voyez, lui dit l'Inconnu, & vous n'y fçauriez être commodément. Je ne laifferai pas d'y aller chercher du repos, reprit Confalve; il y a quelques jours que je marche fans en avoir, & je fens bien que mon corps en a plus de befoin que mon efprit ne lui en laiffe. L'inconnu fut touché de la maniére trifte dont il avoit prononcé ce peu de paroles, & il ne douta point que

que ce ne fût quelque malheureux. La conformité qui lui parut dans leurs fortunes, lui donna pour Confalve cette forte d'inclination que nous avons pour les perfonnes dont nous croyons les difpofitions pareilles aux nôtres.

Vous ne trouverez point ici de retraite digne de vous, lui dit-il; mais fi vous voulez en accepter une que je vous offre proche d'ici, vous y ferez plus commodément que dans ces cabanes. Confalve avoit tant d'averfion pour la focieté des hommes, qu'il refufa d'abord l'offre que lui faifoit cet inconnu : mais enfin, les inftantes priéres qu'il lui en fit, & le befoin de prendre du repos, le contraignirent de l'accepter.

Il le fuivit; & après avoir marché quelque tems, il découvrit une maifon affez baffe, bâtie d'une maniére fimple, & néanmoins propre & réguliére. La cour n'étoit fermée que de paliffades de Grenadiers; non plus que le jardin, qui étoit féparé d'un bois par un petit ruiffeau. Si Confalve eût pû prendre plaifir à quelque chofe, l'agréable fituation de cette demeure lui en auroit donné. Il demanda à l'inconnu, fi ce lieu étoit fon féjour ordinaire, & fi le hazard ou fon choix l'y avoient conduit. Il y a quatre ou

cinq ans que je l'habite, lui répondit-il ; je n'en fors que pour me promener fur le bord de la Mer ; & depuis que j'y demeure, je puis vous dire, que vous êtes la feule perfonne raifonnable que j'y aye vûe. La tempête fait fouvent brifer des vaiffeaux contre cette côte qui eft affez dangereufe : J'ai fauvé la vie à quelques malheureux, que j'ai retirés chez moi ; mais tous ceux que la fortune y a conduits, n'ont été que des étrangers, avec qui je n'euffe pû trouver de converfation quand j'en aurois cherché. Vous pouvez juger par le lieu où je demeure, que je n'en cherche pas : j'avoue néanmoins que je fuis fenfible au plaifir de voir une perfonne comme vous. Pour moi, repartit Confalve, je fuis tous les hommes, & j'ai tant de fujet de les fuïr, que fi vous le fçaviez, vous ne trouveriez pas étrange que j'euffe eu tant de peine à accepter l'offre que vous m'avez faite : Vous jugeriez au contraire, qu'après les malheurs qu'ils m'ont caufés, je dois renoncer pour jamais à toute forte de focieté. Si vous n'avez à vous plaindre que des autres, repliqua l'inconnu, & que vous n'ayez rien à vous reprocher, il y en a de plus malheureux que vous, & vous l'êtes moins que vous ne penfez. Le comble des malheurs,

malheurs, s'écria-t-il, c'eſt d'avoir à ſe plaindre de ſoi-même, c'eſt d'avoir creuſé les abîmes où l'on eſt tombé, c'eſt d'avoir été injuſte & déraiſonnable; enfin, c'eſt d'avoir été la cauſe des infortunes dont on eſt accablé. Je vois bien, reprit Conſalve, que vous reſſentez les maux dont vous me parlez: mais qu'ils ſont différens de ceux qu'on reſſent, quand ſans l'avoir mérité, on eſt trompé, trahi, & abandonné de tout ce qu'on aimoit davantage! A ce que j'en puis juger, lui repartit l'inconnu, vous abandonnez votre patrie, pour fuïr des perſonnes qui vous ont trahi, & qui ſont la cauſe de vos déplaiſirs: mais jugez ce que vous auriez à ſouffrir, s'il falloit que vous fuſſiez continuellement avec ces perſonnes qui ſont le malheur de votre vie: Songez que c'eſt l'état où je ſuis, que j'ai fait tout le malheur de la mienne, & que je ne puis me ſéparer de moi-même, pour qui j'ai tant d'horreur, pour qui j'ai tant de ſujet d'en avoir, non ſeulement par ce que j'en ſouffre, mais par ce qu'en a ſouffert ce que j'aimois plus que toutes choſes. Je ne me plaindrois pas, dit Conſalve, ſi je n'avois à me plaindre que de moi. Vous vous trouvez malheureux, parce que vous avez ſujet de vous haïr,

mais ſi vous aviez été aimé fidélement de la perſonne que vous aimiez, pouvez-vous ne vous pas trouver heureux? Peut-être l'avez-vous perdue par votre faute; mais vous avez au moins la conſolation de penſer qu'elle vous a aimé, & qu'elle vous aimeroit encore ſi vous n'aviez rien fait qui lui eût pû déplaire. Vous ne connoiſſez point l'amour, ſi cette ſeule penſée ne vous empêche d'être malheureux; & vous vous aimez vous-même plus que votre Maîtreſſe, ſi vous aimez mieux avoir ſujet de vous plaindre d'elle que de vous. Le peu de part que vous avez ſans doute à vos malheurs, repliqua l'inconnu, vous empêche de comprendre quel ſurcroit de douleur ce vous ſeroit d'y avoir contribué; mais croyez, par la cruelle expérience que j'en fais, que de perdre par ſa faute ce qu'on aime, eſt une ſorte d'affliction qui ſe fait ſentir plus vivement que toutes les autres.

Comme il achevoit ces paroles, ils arrivérent dans la maiſon, que Conſalve trouva auſſi jolie par dedans, qu'elle lui avoit paru par dehors. Il paſſa la nuit avec beaucoup d'inquiétude; le matin la fiévre lui prit, & les jours ſuivans elle devint ſi violente, qu'on appréhenda

pour

pour sa vie. L'inconnu en fut sensiblement affligé, & son affliction augmenta encore par l'admiration que lui donnoient toutes les paroles, & toutes les actions de Consalve. Il ne put se défendre du désir de sçavoir qui étoit une personne qui lui paroissoit si extraordinaire : il fit plusieurs questions à celui qui le servoit; mais l'ignorance où cet homme étoit lui-même du nom & de la qualité de son Maître, l'empêcha de satisfaire sa curiosité. Il lui dit seulement qu'il se faisoit appeller Théodoric, & qu'il ne croyoit pas que ce fût son nom véritable. Enfin, après plusieurs jours de fiévre continue, les remédes & la jeunesse tirérent Consalve hors de péril. L'inconnu essayoit de le divertir des tristes pensées dont il le voyoit occupé; il ne le quittoit point; & bien qu'ils ne parlassent que de choses générales, parce qu'ils ne se connoissoient pas encore, ils se surprirent l'un & l'autre par la grandeur de leur esprit.

Cet Inconnu avoit caché son nom & sa naissance, depuis qu'il étoit dans cette solitude; mais il voulut bien l'apprendre à Consalve. Il lui dit qu'il étoit du Royaume de Navarre, qu'il s'appelloit Alphonse Ximenes, & que ses malheurs

l'avoient obligé de chercher une retraite, où il pût en liberté regretter ce qu'il avoit perdu. Consalve fut surpris du nom de Ximenes; il le connoissoit pour un des plus illustres de la Navarre, & il fut vivement touché de la confiance qu'Alphonse lui témoignoit. Quelque raison qu'il eût de haïr les hommes, il ne put s'empêcher d'avoir pour lui une amitié dont il ne se croyoit plus capable.

Cependant sa santé commençoit à revenir; & lorsqu'il se porta assez bien pour s'embarquer, il sentit qu'il ne quitteroit Alphonse qu'avec peine. Il lui parla de leur séparation, & du dessein qu'il avoit de se retirer aussi dans quelque solitude. Alphonse en fut surpris & affligé; il s'étoit tellement accoutumé à la douceur de la conversation de Consalve, qu'il n'en pouvoit regarder la perte qu'avec douleur: il lui dit d'abord, qu'il n'étoit pas en état de partir, & il essaya ensuite de lui persuader de n'aller point chercher d'autre désert que celui où le hazard l'avoit conduit.

Je n'oserois espérer, lui dit-il, de vous rendre cette demeure moins ennuyeuse: mais il me semble que dans une retraite aussi longue que celle que vous entre-

pre-

prenez, il y a quelque douceur à n'être pas tout-à-fait seul. Mes malheurs ne pouvoient recevoir de consolation ; je crois néanmoins que j'aurois trouvé du soulagement, si dans de certains momens j'avois eu quelqu'un avec qui me plaindre. Vous trouverez ici la même solitude, qu'au lieu où vous voulez aller, & vous aurez la commodité de parler quand vous le voudrez, à une personne qui a une admiration extraordinaire pour votre mérite, & une sensibilité pour vos malheurs, égale à celle qu'il a pour les siens.

Le discours d'Alphonse ne persuada pas d'abord Consalve, mais peu à peu il fit de l'impression sur son esprit : & la considération d'une retraite privée de toute sorte de compagnie, jointe à l'amitié qu'il avoit déja pour lui, le fit résoudre à demeurer dans cette maison. La seule chose qui lui donnoit de l'embarras, étoit la crainte d'être reconnu. Alphonse le rassura par son exemple, & lui dit, que ce lieu étoit tellement éloigné de tout commerce, que depuis tant d'années qu'il s'y étoit retiré, il n'avoit jamais vû personne qui l'eût pû reconnoître. Consalve se rendit à ses raisons, & après s'être dit l'un à l'autre tout ce

que

que se peuvent dire les deux plus honnêtes hommes du monde, qui s'engagent à vivre ensemble, il envoya de ses pierreries à un Marchand de Tarragone, afin qu'il lui fit tenir les choses dont il pourroit avoir besoin. Voilà donc Consalve établi dans cette solitude, avec la résolution de n'en sortir jamais : le voilà abandonné à la réflexion de ses malheurs, où il ne trouvoit d'autre consolation que de croire qu'il ne pouvoit plus lui en arriver : mais la Fortune lui fit voir qu'elle trouve jusques dans les déserts, ceux qu'elle a résolu de persécuter.

Sur la fin de l'Automne, que les vents commencent à rendre la Mer redoutable, il s'alla promener plus matin que de coutume. Il y avoit eu pendant la nuit une tempête épouvantable, & la mer qui étoit encore agitée, entretenoit agréablement sa rêverie. Il considéra quelque tems l'inconstance de cet élément, avec les mêmes réflexions qu'il avoit accoutumé de faire sur sa fortune ; ensuite il jetta les yeux sur le rivage, il vit plusieurs marques du débris d'une chaloupe, & il regarda s'il ne verroit personne qui fût encore en état de recevoir

du

du ſecours. Le Soleil qui ſe levoit, fit briller à ſes yeux quelque choſe d'éclatant, qu'il ne put diſtinguer d'abord, & qui lui donna ſeulement la curioſité de s'en approcher. Il tourna ſes pas vers ce qu'il voyoit, & en s'approchant, il connut que c'étoit une femme magnifiquement habillée, étendue ſur le ſable, & qui ſembloit y avoir été jettée par la tempête. Elle étoit tournée d'une ſorte qu'il ne pouvoit voir ſon viſage : Il la releva pour juger ſi elle étoit morte; mais quel fut ſon étonnement, quand il vit au travers des horreurs de la mort, la plus grande beauté qu'il eût jamais vûe. Cette beauté augmenta ſa compaſſion, & lui fit déſirer que cette perſonne fût encore en état d'être ſecourue. Dans ce moment, Alphonſe qui l'avoit ſuivi par hazard, s'approcha, & lui aida à la ſecourir. Leur peine ne fut pas inutile, ils virent qu'elle n'étoit pas morte; mais ils jugérent qu'elle avoit beſoin d'un plus grand ſecours que celui qu'ils lui pouvoient donner en ce lieu. Comme ils étoient aſſez proche de leur demeure, ils ſe réſolurent de l'y porter. Si-tôt qu'elle y fut, Alphonſe envoya quérir des remédes pour la ſoulager, & des femmes pour la ſervir. Lorſque ces fem-

femmes furent venues, & qu'on leur eu laiſſé la liberté de la mettre au lit, Conſalve revint dans la chambre, & regarda cette Inconnue avec plus d'attention qu'il n'avoit encore fait. Il fut ſurpris de la proportion de ſes traits, & de la délicateſſe de ſon viſage; il regarda avec étonnement la beauté de ſa bouche, & la blancheur de ſa gorge: Enfin, il étoit ſi charmé de tout ce qu'il voyoit dans cette étrangére, qu'il étoit prêt de s'imaginer que ce n'étoit pas une perſonne mortelle. Il paſſa une partie de la nuit ſans pouvoir s'en éloigner. Alphonſe lui conſeilla d'aller prendre du repos; mais il lui répondit qu'il avoit ſi peu accoutumé d'en trouver, qu'il étoit bien aiſe d'avoir une occaſion de n'en pas chercher inutilement.

Sur le matin on s'apperçut que cette Inconnue commençoit à revenir; elle ouvrit les yeux; & comme la clarté lui fit d'abord quelque peine, elle les tourna languiſſamment du côté de Conſalve, & lui fit voir de grands yeux noirs, d'une beauté qui leur étoit ſi particuliére, qu'il ſembloit qu'ils étoient faits pour donner tout enſemble du reſpect & de l'amour. Quelque tems après il parut que la connoiſſance lui revenoit, qu'elle diſ-

diſtinguoit les objets, & qu'elle étoit étonnée de ceux qui s'offroient à ſa vûe. Conſalve ne pouvoit exprimer par ſes paroles, l'admiration qu'il avoit pour elle; il faiſoit remarquer ſa beauté à Alphonſe, avec cet empreſſement que l'on a pour les choſes qui nous ſurprennent & qui nous charment.

Cependant la parole ne revenoit point à cette étrangére; Conſalve jugeant qu'elle ſeroit peut-être encore long-tems dans le même état, ſe retira dans ſa chambre. Il ne ſe put empêcher de faire réflexion ſur ſon avanture: J'admire, diſoit-il, que la Fortune m'ait fait rencontrer une femme dans le ſeul état où je ne pouvois la fuïr, & où la compaſſion m'engage au contraire à en avoir ſoin: J'ai même de l'admiration pour ſa beauté; mais ſi-tôt qu'elle ſera guérie, je ne regarderai ſes charmes que comme une choſe dont elle ne ſe ſervira que pour faire plus de trahiſons & plus de miſérables. Qu'elle en fera, grands Dieux! & qu'elle en a peut-être déja fait! quels yeux! quels regards! Que je plains ceux qui peuvent en être touchés! & que je ſuis heureux dans mon malheur, que la cruelle expérience que j'ai faite de l'infidélité des femmes, me garantiſſe d'en ai-

aimer jamais aucune. Après ces paroles, il eut quelque peine à s'endormir, & son sommeil ne fut pas long ; il alla voir en quel état étoit l'Etrangére, il la trouva beaucoup mieux ; mais néanmoins elle ne parloit point encore, & la nuit & le jour suivant se passérent, sans qu'elle prononçat une seule parole. Alphonse ne put s'empêcher de faire voir à Consalve, qu'il remarquoit avec étonnement le soin qu'il avoit d'elle. Consalve commença à s'en étonner lui-même ; il s'apperçut qu'il lui étoit impossible de s'éloigner de cette belle personne ; il croyoit toujours qu'il arriveroit quelque changement considérable à son mal, pendant qu'il ne seroit pas auprès d'elle. Comme il y étoit, elle prononça quelques paroles ; il en sentit de la joie & du trouble. Il s'approcha pour entendre ce qu'elle disoit ; elle parla encore, & il fut surpris de voir qu'elle parloit une langue qui lui étoit inconnue. Néanmoins il avoit déja jugé par ses habits, qu'elle étoit étrangére ; mais comme ses habits avoient quelque chose de ceux des Maures, & qu'il sçavoit bien l'Arabe, il ne doutoit point qu'il ne pût s'en faire entendre. Il lui parla en cette langue, & il fut encore plus surpris de voir

voir qu'elle ne l'entendoit point : Il lui parla Efpagnol , & Italien , mais tout cela étoit inutile , & il jugeoit bien par fon air attentif & embarraffé , qu'elle ne l'entendoit pas mieux. Elle continuoit néanmoins à parler , & s'arrêtoit quelquefois , comme pour attendre qu'on lui répondît. Confalve écoutoit toutes fes paroles ; il lui fembloit qu'à force de l'écouter il pourroit l'entendre. Il fit approcher tous ceux qui la fervoient , afin de voir s'ils ne l'entendroient point : Il lui préfenta un Livre Efpagnol , pour juger fi elle en connoiffoit les caractéres, il lui parut qu'elle les connoiffoit , mais qu'elle ignoroit cette langue. Elle étoit trifte & inquiéte , & fa trifteffe & fon inquiétude augmentoient celle de Confalve.

Ils étoient en cet état , quand Alphonfe entra dans la chambre , & y fit entrer avec lui une belle perfonne , habillée de la même façon que l'Inconnue. Si-tôt qu'elles fe virent , elles s'embrafférent avec beaucoup de témoignages d'amitié. Celle qui entroit prononça plufieurs fois le mot de Zayde , d'une maniére qui fit connoître , que c'étoit le nom de celle à qui elle parloit , & Zayde prononça auffi tant de fois celui de Fe-

lime ;

lime, que l'on jugea bien que l'étrangére qui arrivoit se nommoit ainsi. Après qu'elles eurent parlé quelque tems, Zayde se mit à pleurer avec toutes les marques d'une grande affliction, & elle fit signe de la main qu'on se retirat. On sortit de sa chambre. Consalve s'en alla avec Alphonse, pour lui demander où l'on avoit rencontré cette autre étrangére. Alphonse lui dit que les Pêcheurs des cabanes voisines l'avoient trouvée sur le rivage, le même jour & au même état qu'il avoit trouvé sa compagne. Elles auront de la consolation d'être ensemble, reprit Consalve; mais, Alphonse, que pensez-vous de ces deux personnes? A en juger par leurs habits, elles sont d'un rang au-dessus du commun: comment se sont-elles exposées sur la Mer dans une petite barque? Ce n'est point dans un grand vaisseau qu'elles ont fait naufrage. Celle que vous avez amenée à Zayde, lui a appris une nouvelle qui lui a donné beaucoup de douleur; enfin il y a quelque chose d'extraordinaire dans leur fortune. Je le crois comme vous, répondit Alphonse; je suis étonné de leur avanture & de leur beauté. Vous n'avez peut-être pas remarqué celle de Felime; mais elle est grande, & vous en auriez été sur-

pris,

pris, si vous n'aviez point vû Zayde.

A ces mots ils se séparérent : Consalve se trouva encore plus triste qu'il n'avoit accoutumé de l'être, & il sentit que la cause de sa tristesse venoit de l'affliction qu'il avoit de ne pouvoir se faire entendre de cette Inconnue : mais qu'ai-je à lui dire, reprenoit-il en lui-même, & que veux-je apprendre d'elle ? Ai-je dessein de lui conter mes malheurs ? Ai-je envie de sçavoir les siens ? La curiosité peut-elle se trouver dans un homme aussi malheureux que moi ? Quel intérêt puis-je prendre aux infortunes d'une personne que je ne connois point ? Pourquoi faut-il que je sois triste de la voir affligée ? Sont-ce les maux que j'ai soufferts qui m'ont appris à avoir pitié de ceux des autres ? Non, sans doute, ajoutoit-il, c'est la grande retraite où je suis qui me fait avoir de l'attention pour une avanture assez extraordinaire en effet, mais qui ne m'occuperoit pas long-tems, si j'étois diverti par d'autres objets.

Malgré cette réflexion il passa la nuit sans dormir, & une partie du jour avec beaucoup d'inquiétude, parce qu'il ne put voir Zayde. Sur le soir on lui dit qu'elle étoit levée, & qu'elle venoit de prendre le chemin de la Mer. Il la suivit,
&

& la trouva assise sur le rivage, les yeux tout baignés de larmes. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle s'avança vers lui avec beaucoup de civilité & de douceur; il fut surpris de trouver dans sa taille & dans ses actions, autant de charmes qu'il en avoit déja trouvé dans son visage. Elle lui montra une petite barque qui étoit sur la Mer, & lui nomma plusieurs fois Thunis, comme s'adressant à lui pour demander qu'on l'y fît conduire. Il lui fit signe en lui montrant la Lune, qu'elle seroit obéie, lorsque cet Astre qui éclairoit alors auroit fait deux fois son tour. Elle parut comprendre ce qu'il lui disoit, & bien-tôt après elle se mit à pleurer.

Le jour suivant elle se trouva mal, il ne put la voir; depuis qu'il étoit dans cette solitude, il n'avoit point trouvé de journée si longue & si ennuyeuse.

Le lendemain, sans en sçavoir lui-même la cause, il quitta cette grande négligence où il étoit depuis sa retraite; & comme il étoit l'homme du monde le mieux fait, la simple propreté le paroit davantage que la magnificence ne pare les autres. Alphonse le rencontra dans le bois, & s'étonna de le voir si différent de ce qu'il avoit accoutumé d'être.

tre. Il ne put s'empêcher de ſourire en le regardant, & de lui dire qu'il étoit bien aiſe de juger par ſon habit, que ſon affliction commençoit à diminuer, & qu'il trouvoit enfin dans ce déſert, quelque adouciſſement à ſes malheurs. Je vous entens, Alphonſe, répondit Conſalve ; vous croyez que la vûe de Zayde eſt le ſoulagement que je trouve à mes maux ; mais vous vous trompez, je n'ai pour Zayde que la compaſſion qui eſt dûe à ſon malheur & à ſa beauté. J'ai de la compaſſion pour elle auſſi-bien que pour vous, repliqua Alphonſe ; je la plains, & je voudrois la ſoulager ; mais je ne ſuis pas ſi attaché auprès d'elle, je ne l'obſerve pas avec tant de ſoin, je ne ſuis pas affligé de ne la point entendre, je n'ai pas tant d'envie de lui parler, je ne fus point hier plus triſte qu'à mon ordinaire, parce qu'on ne la vit point, & je ne ſuis pas aujourd'hui moins négligé que de coutume : enfin, puiſque j'ai de la pitié auſſi-bien que vous, & que néanmoins nous ſommes ſi différens, il faut que vous ayez quelque choſe de plus.

Conſalve n'interrompit point Alphonſe, & il paroiſſoit examiner en lui-même ſi tout ce qu'il lui diſoit étoit véritable.

Com-

Comme il étoit prêt de lui répondre, on le vint avertir, ſelon l'ordre qu'il en avoit donné, que Zayde étoit ſortie de ſa chambre, & qu'elle ſe promenoit du côté de la Mer. Alors ſans conſidérer qu'il alloit confirmer Alphonſe dans ſes ſoupçons, il le quitta pour aller chercher Zayde. Il la vit de loin aſſiſe avec Felime, au même lieu où elles étoient deux jours auparavant. Il ne put ſe défendre de la curioſité d'obſerver leurs actions, il crut qu'il en pourroit tirer quelque connoiſſance de leurs fortunes : Il vit que Zayde pleuroit, il jugea que Félime tâchoit de la conſoler; Zayde ne l'écoutoit pas, & regardoit toujours vers la mer avec des actions qui firent penſer à Conſalve, qu'elle regrettoit quelqu'un qui avoit fait naufrage avec elle. Il l'avoit déja vûe pleurer au même lieu; mais comme elle n'avoit rien fait qui lui pût marquer le ſujet de ſon affliction, il avoit crû qu'elle pleuroit ſeulement de ſe trouver ſi éloignée de ſon païs : Il s'imagina alors que les larmes qu'il lui voyoit verſer, étoient pour un Amant qui avoit péri, que c'étoit peut-être pour le ſuivre qu'elle s'étoit expoſée au péril de la mer ;

& enfin il crut sçavoir, comme s'il l'eût appris d'elle-même, que l'amour étoit la cause de ses pleurs.

On ne peut exprimer ce que ces pensées produisirent dans l'ame de Consalve, & le trouble qu'apporta la jalousie dans un cœur où l'amour ne s'étoit pas encore déclaré. Il avoit été amoureux; mais il n'avoit jamais été jaloux: cette passion qui lui étoit inconnue, se fit sentir en lui pour la premiére fois, avec tant de violence, qu'il crut être frappé de quelque douleur que les autres hommes ne connoissoient point. Il avoit, ce lui sembloit, éprouvé tous les maux de la vie; & cependant il sentoit quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avoit éprouvé. Sa raison ne put demeurer libre; il quitta le lieu où il étoit pour s'approcher de Zayde, dans la pensée de sçavoir d'elle-même le sujet de son affliction; & assuré qu'elle ne lui pouvoit répondre, il ne laissa pas de le lui demander. Elle étoit bien éloignée de comprendre ce qu'il lui vouloit dire; elle essuya ses larmes, & se mit à se promener avec lui. Le plaisir de la voir, & d'être regardé par ses beaux yeux, calma l'agitation où il étoit; il s'apperçut de l'égarement de son esprit,

& il remit son visage le mieux qu'il lui fut possible. Elle lui nomma encore plusieurs fois Thunis, avec beaucoup d'empressement, & beaucoup de marques de vouloir y être conduite. Il n'entendoit que trop bien ce qu'elle lui demandoit; la pensée de la voir partir, lui donnoit déja une douleur sensible; enfin, c'étoit seulement par les douleurs que donne l'amour, qu'il s'appercevoit d'en avoir, & la jalousie & la crainte de l'absence le tourmentoit avant même qu'il connût qu'il étoit amoureux. Il auroit crû avoir sujet de se plaindre de son malheur, quand il n'auroit fait que s'appercevoir qu'il avoit de l'amour; mais de se trouver tout d'un coup de l'amour & de la jalousie, ne pouvoir entendre celle qu'il aimoit, n'en pouvoir être entendu, n'en rien connoître que la beauté, n'envisager qu'une absence éternelle, c'étoient tant de maux à la fois, qu'il étoit impossible d'y résister.

Pendant qu'il faisoit ces tristes réflexions, Zayde continuoit de se promener avec Felime; & après s'être promenée assez longtems, elle alla s'asseoir sur le rocher, & se mit encore à pleurer en regardant la mer, & en la montrant à Felime, comme si elle l'eût accusée

cuſée du malheur qui lui faiſoit répandre tant de larmes. Conſalve pour la divertir, lui fit remarquer des pêcheurs qui étoient aſſez proche. Malgré la triſteſſe & le trouble de ce nouvel Amant, la vûe de celle qu'il aimoit, lui donnoit une joie qui lui rendoit ſa premiére beauté; & comme il étoit moins négligé que de coutume, il pouvoit avec raiſon arrêter les yeux de tout le monde. Zayde commença à le regarder avec attention, enſuite avec étonnement; & après l'avoir longtems conſidéré, elle ſe tourna vers ſa compagne, & lui fit obſerver Conſalve, en lui diſant quelque choſe. Felime le regarda, & répondit à Zayde avec une action qui témoignoit approuver ce qu'elle venoit de lui dire. Zayde regardoit encore Conſalve, & reparloit enſuite à Felime; Felime en faiſoit de même: Enfin elles firent juger à Conſalve qu'il reſſembloit à quelqu'un qu'elles connoiſſoient. D'abord cette penſée ne lui fit aucune impreſſion; mais il trouva Zayde ſi occupée de cette reſſemblance, & il lui parut ſi clairement, qu'au milieu de ſa triſteſſe elle avoit quelque joie en le regardant, qu'il s'imagina qu'il reſſem-

sembloit à cet Amant qu'elle lui paroissoit regretter.

Pendant tout le reste du jour Zayde fit plusieurs actions qui lui confirmérent son soupçon. Sur le soir Felime & elle se mirent à chercher quelque chose parmi le débris de leur naufrage. Elles cherchérent avec tant de soin, & Consalve leur vit tant de marques de chagrin d'avoir cherché inutilement, qu'il en prit encore de nouveaux sujets d'inquiétude. Alphonse vit bien le désordre de son esprit ; & après qu'ils eurent reconduit Zayde dans son appartement, il demeura dans la chambre de Consalve.

Vous ne m'avez point encore raconté tous vos malheurs passés, lui dit-il ; mais il faut que vous m'avouiez ceux que Zayde commence de vous causer. Un homme aussi amoureux que vous me le paroissez, trouve toujours de la douceur à parler de son amour ; & quoique votre mal soit grand, peut-être que mon secours & mes conseils ne vous seront pas inutiles. Ah ! mon cher Alphonse, s'écria Consalve, que je suis malheureux ! que je suis foible ! que je suis désespéré ! & que vous êtes sage, d'avoir vû Zayde, & de ne l'avoir pas aimée! J'avois

J'avois bien jugé, reprit Alphonſe, que vous l'aimiez ; vous ne voulûtes pas me l'avouer. Je ne le ſçavois pas moi-même, interrompit Conſalve : la jalouſie ſeule m'a fait ſentir que j'étois amoureux. Zayde pleure quelque Amant qui a fait naufrage ; c'eſt ce qui la méne tous les jours ſur le bord de la mer ; elle va pleurer au même lieu où elle croit que cet Amant a péri ; enfin, j'aime Zayde, & Zayde en aime un autre, & c'eſt de tous les malheurs celui qui m'a paru le plus redoutable, & celui dont je me croyois le plus éloigné. Je m'étois flatté, que ce n'étoit peut-être pas un Amant que Zayde regrettoit ; mais je la trouve trop affligée pour en douter ; j'en ſuis encore perſuadé par le ſoin que je lui ai vû de chercher quelque choſe, qui vient ſans doute de ce bienheureux Amant : & ce qui me paroît plus cruel que tout ce que je viens de vous dire, je reſſemble, Alphonſe, à celui qu'elle aime ; elle s'en eſt apperçûe en ſe promenant ; j'ai remarqué de la joie dans ſes yeux, de voir quelque choſe qui l'en fît ſouvenir. Elle m'a montré vingt fois à Felime, elle lui a fait conſidérer tous mes traits ; enfin elle m'a regardé tout le jour ; mais ce n'eſt pas moi qu'elle voit, ni à qui elle penſe : quand elle

me regarde, je la fais ſouvenir de la ſeule choſe que je voudrois lui faire oublier; je ſuis même privé du plaiſir de voir ſes beaux yeux tournés ſur moi, & elle ne peut plus me regarder ſans me donner de la jalouſie.

Conſalve dit toutes ces paroles avec tant de rapidité, qu'Alphonſe ne put l'interrompre; mais quand il eut ceſſé de parler: Eſt-il poſſible, lui dit-il, que tout ce que vous m'apprenez ſoit véritable? & la triſteſſe où vous vous êtes accoutumé, ne forme-telle point l'idée d'un malheur ſi extraordinaire? Non, Alphonſe, je ne me trompe point, répondit Conſalve; Zayde regrette un Amant qu'elle aime, & je l'en fais ſouvenir. La fortune m'empêche bien de me former des malheurs au-deſſus de ceux qu'elle me cauſe; elle va au-delà de ce que je pourrois imaginer. Elle en invente pour moi, qui ſont inconnus aux autres hommes; & ſi je vous avois raconté la ſuite de ma vie, vous ſeriez contraint d'avouer que j'ai eu raiſon de vous ſoutenir que j'étois plus malheureux que vous. Je n'oſerois vous dire, répliqua Alphonſe, que ſi vous n'aviez point de raiſon importante de vous cacher à moi, vous me donneriez toute la joie que je puis avoir de m'apprendre qui vous êtes,

&

& quels font les malheurs que vous jugez plus grands que les miens. Je fçai bien qu'il n'y a pas de juftice de vous demander ce que je vous demande, fans vous apprendre en même tems quelles font mes infortunes ; mais pardonnez à un malheureux, qui ne vous a pas caché fon nom & fa naiffance, & qui ne vous cacheroit pas fes avantures, s'il vous étoit utile de les fçavoir, & s'il vous les pouvoit dire fans renouveller des douleurs que plufieurs années ne commencent qu'à peine d'effacer. Je ne vous demanderai jamais, repliqua Confalve, ce qui pourra vous donner de la peine : mais je me reproche à moi-même, de ne vous avoir pas dit qui je fuis. Quoique j'euffe réfolu de ne le déclarer à perfonne, le mérite extraordinaire qui me paroît en vous, & la reconnoiffance que je dois à vos foins, me forcent de vous avouer que mon véritable nom eft Confalve,& que je fuis fils de Nugnez Fernando, Comte de Caftille, dont la réputation eft fans doute parvenue jufqu'à vous. Seroit-il poffible, s'écria Alphonfe, que vous fuffiez ce Confalve fi fameux dès fes premiéres Campagnes, par la défaite de tant de Maures, & par des actions d'une valeur qui a donné de l'admiration à toute l'Efpagne ? Je fçai les

commencemens d'une ſi belle vie; & lorſque je me retirai dans ce déſert, j'avois déja appris avec étonnement, que dans la fameuſe Bataille que le Roi de Leon gagna contre Ayola, le plus grand Capitaine des Maures, vous ſeul fîtes tourner la victoire du côté des Chrétiens, & qu'en montant le premier à l'aſſaut de Zamora, vous fûtes cauſe de la priſe de cette Place, qui contraignit les Maures à demander la Paix. La ſolitude où j'ai vêcu depuis, m'a laiſſé ignorer la ſuite de ces heureux commencemens; mais je ne puis douter qu'elle n'y réponde. Je ne croyois pas que mon nom vous fût connu, répondit Conſalve, & je me trouve heureux, que vous ſoyez prévenu en ma faveur, par une réputation que je n'ai peut-être pas méritée. Alphonſe redoubla alors ſon attention, & Conſalve commença en ces termes.



HISTOI-

HISTOIRE DE CONSALVE.

MOn pére étoit le plus confidérable de la Cour de Leon, lorfqu'il m'y fit paroître avec un éclat proportionné à fa fortune. Mon inclination, mon âge & mon devoir, m'attachérent au Prince Dom Garcie fils ainé du Roi. Ce Prince eft jeune, bien fait, & ambitieux. Ses bonnes qualités furpaffent de beaucoup fes défauts, & l'on peut dire qu'il n'en paroît en lui que ceux que les paffions y font naître. Je fus affez heureux pour avoir fes bonnes graces fans les avoir méritées, & j'effayai enfuite de m'en rendre digne par ma fidélité. Mon bonheur voulut que dans la premiére Guerre où nous allâmes contre les Maures, je me trouvaffe affez près de fa perfonne, pour le dégager d'un péril où fa valeur trop inconfidérée l'a-

voit précipité. Ce ſervice augmenta la bonté qu'il avoit pour moi. Il m'aimoit comme un frére plutôt que comme un ſujet. Il ne me cachoit rien, il ne me refuſoit rien, & il laiſſoit voir à tout le monde, qu'on ne pouvoit être aimé de lui ſi on ne l'étoit de Conſalve. Une faveur ſi déclarée, jointe à la conſidération où étoit mon pére, élevoit notre Maiſon à un ſi haut point, qu'elle commençoit à donner de l'ombrage au Roi, & à lui faire craindre qu'elle ne s'élevât trop.

Parmi un nombre infini de jeunes gens, que la fortune avoit attachés à moi, j'avois diſtingué Dom Ramire de tous les autres. C'étoit un des plus conſidérables de la Cour; mais il s'en falloit beaucoup que ſa fortune n'approchât de la mienne. Il ne tenoit pas à moi que je ne la rendiſſe égale. J'employois tous les jours le crédit de mon pére & le mien, pour ſon élévation. Je m'étois appliqué avec beaucoup de ſoin à lui donner part dans les bonnes graces du Prince, & lui de ſon côté, par ſon eſprit doux & inſinuant, avoit ſi bien ſécondé mes ſoins, qu'il étoit après moi celui de toute la Cour que Dom Garcie traitoit le mieux. Je faiſois tous mes plaiſirs de leur amitié; l'un & l'autre éprou-

éprouvoient déja le pouvoir de l'amour ;ils me faiſoient ſouvent la guerre de mon inſenſibilité, & me reprochoient comme un défaut de n'avoir point encore eu d'attachement.

Je leur reprochois à mon tour de n'en avoir point eu de véritables. Vous aimez, leur diſois-je, ces ſortes de galanteries que la coutume a établies en Eſpagne ; mais vous n'aimez point vos Maîtreſſes. Vous ne me perſuaderez jamais que vous ſoyez amoureux d'une perſonne dont à peine vous connoiſſez le viſage, & que vous ne reconnoîtriez pas ſi vous la voyiez en un autre lieu qu'à la fenêtre où vous avez accoutumé de la voir.

Vous exagerez le peu de connoiſſance que nous avons de nos Maîtreſſes, me repartit le Prince ; mais nous connoiſſons leur beauté, & en amour c'eſt le principal. Nous jugeons de leur eſprit par leur phyſionomie, & enſuite par leurs Lettres ; & quand nous venons à les voir de plus près, nous ſommes charmés du plaiſir de découvrir ce que nous ne connoiſſions point encore. Tout ce qu'elles diſent a la grace de la nouveauté, leur maniére nous ſurprend, la ſurpriſe augmente & réveille l'amour ; au

ue ceux qui connoiſſent leurs Maî-
avant que de les aimer, ſont tel-
t accoutumés à leur beauté & à
ſprit, qu'ils n'y ſont plus ſenſibles
ils ſont aimés. Vous ne tomberez
dans ce malheur, lui repliquai-je ;
Seigneur, je vous laiſſe la liberté
r tout ce que vous ne connoitrez
, pourvû que vous me permettiez
imer qu'une perſonne que je con-
aſſez pour l'eſtimer, & pour être
de trouver en elle de quoi me
heureux quand j'en ſerai aimé.
e encore que je voudrois qu'elle
point prévenue en faveur d'un au-
ıant. Et moi, interrompit Dom Ra-
je trouverois plus de plaiſir à me
maître d'un cœur qui ſeroit dé-
par une paſſion, que d'en tou-
n qui n'auroit jamais été touché;
ſeroit une double victoire ; & je
auſſi bien plus perſuadé de la vé-
inclination qu'on auroit pour moi,
ıvois vû naître dans le plus fort
tachement qu'on auroit pour un
enfin ma gloire & mon amour ſe
roient ſatisfaites d'avoir ôté une
ſſe à un Rival. Conſalve eſt ſi éton-
votre opinion, lui répondit le
, & il la trouve ſi mauvaiſe, qu'il
ne

ne veut pas même
fet, je ſuis de ſc
mais je ſuis cont
noiſſance ſi parti
Maîtreſſe. Je ſe
nir amoureux d'
je ſerois accoutu
pris d'abord,
crois que les
ſont ſentir dai
les paſſions qu
tems, ne ſe
bles paſſions.
pris-je, que
que vous n'
faut, Seign
je vous mon
n'*eſt* pas enc
apparemmen
coutumiez à
ſoyez jamai
donc que je
cie ? N'en
répondis-je
comme le
pût arriver
vous, repa
pliquai-je,
timens du
ma ſœur,

ʼeut pas même y répondre. En ef-
je ſuis de ſon parti contre vous ;
; je ſuis contre lui pour cette con-
ſance ſi particuliére qu'il veut de ſa
treſſe. Je ſerois incapable de deve-
amoureux d'une perſonne avec qui
rois accoutumé ; & ſi je ne ſuis ſur-
d'abord, je ne puis être touché. Je
is que les inclinations naturelles ſe
t ſentir dans les premiers momens, &
paſſions qui ne viennent que par le
ıs, ne ſe peuvent appeller de vérita-
s paſſions. On eſt donc aſſuré, re-
s-je, que vous n'aimerez jamais ce
e vous n'aurez pas aimé d'abord. Il
ıt, Seigneur, ajoutai-je en riant, que
vous montre ma ſœur, pendant qu'elle
ſt pas encore auſſi belle qu'elle le ſera
paremment, afin que vous vous ac-
utumiez à la voir, & que vous n'en
yez jamais touché. Vous craindriez
nc que je ne le fuſſe, me dit Dom Gar-
? N'en doutez pas, Seigneur, lui
pondis-je, & je le craindrois même
mme le plus grand malheur qui me
it arriver. Quel malheur y trouveriez-
ous, repartit Dom Ramire ? Celui, re-
iquai-je, de ne pas entrer dans les ſen-
mens du Prince : s'il vouloit épouſer
a ſœur, je n'y pourrois conſentir par
l'in-

intérêt de sa grandeur ; & s'il ne la
ouloit pas épouser, & qu'elle l'aimat
éanmoins, comme elle l'aimeroit in-
illiblement, j'aurois le déplaisir de voir
a sœur la Maîtresse d'un Maitre, que
: ne pourrois haïr, quoique je le dûsse.
Montrez-la moi, je vous prie, avant
u'elle me puisse donner de l'amour, in-
errompit le Prince; car je serois si af-
igé d'avoir des sentimens qui vous dé-
lussent, que j'ai de l'impatience de la
oir, pour m'assurer moi-même que je
e l'aimerai jamais. Je ne m'étonne plus,
eigneur, dit Dom Ramire en s'adres-
ant à Dom Garcie, que vous n'ayez
oint été amoureux de toutes les belles
ersonnes qui sont nourries dans le Pa-
ais, & avec qui vous avez été accou-
umé dès l'enfance ; mais j'avoue que
usques à cette heure j'avois été surpris,
ue pas une ne vous eût donné de l'a-
nour, & sur-tout Nugna Bella, la fille
e Dom Diego Porcellos, qui me paroît
capable d'en donner. Il est vrai, re-
artit Dom Garcie, que Nugna Bella
st aimable : elle a les yeux admirables,
lle a la bouche belle, l'air noble & dé-
cat ; enfin j'en aurois été amoureux, si
: ne l'eusse point vûe presqu'en même
ems que j'ai vû le jour. Mais pourquoi
ne

: l'avez-vous pas aimée, ajouta le Prin-
: , s'adressant à Dom Ramire , vous
ui la trouvez si belle ? Parce qu'elle n'a
mais rien aimé , repliqua-t-il. Je n'au-
ois eu personne à chasser de son cœur,
: je viens de vous avouer , que c'est ce
ui peut toucher le mien. C'est à Con-
alve , continua-t-il, à qui il faut de-
nander , pourquoi il ne l'a pas aimée ;
ar je suis assuré qu'il la trouve belle :
lle n'a point d'attachement , & il la con-
noit il y a déja long-tems. Qui vous a
lit que je ne l'aime pas , lui répondis-
e , en souriant , & en rougissant tout
ensemble ? Je ne sçai , repliqua Dom
Ramire ; mais à voir comme vous rou-
gissez , je crois que ceux qui me l'ont dit
e sont trompés. Seroit-il possible, s'écria
e Prince en s'adressant à moi , que vous
fussiez amoureux ? Si vous l'êtes , avouez-
le promtement , je vous prie ; car vous
me donnerez une joie sensible de vous
voir attaqué d'un mal que vous plaignez
si peu. Sérieusement , repliquai-je , je ne
suis point amoureux ; mais pour vous
plaire , Seigneur , je vous avouerai que
je le pourrois être de Nugna Bella , si
je la connoissois un peu davantage. S'il
ne tient qu'à vous la faire connoitre,
dit le Prince , soyez assuré que vous l'ai-
miez

miez déja. Je n'irai jamais sans vous chez la Reine ma mére ; je me brouillerai encore plus souvent que je ne fais avec le Roi, afin que le soin qu'elle prend toujours de nous raccommoder, l'oblige à me faire aller chez elle à des heures particuliéres ; enfin je vous donnerai assez de lieu de parler à Nugna Bella, pour achever d'en devenir amoureux. Vous la trouverez très-aimable ; & si son cœur est aussi bien fait que son esprit, vous n'aurez rien à souhaiter. Je vous supplie, Seigneur, lui dis-je, ne prenez point tant de soin de me rendre malheureux ; & sur-tout prenez d'autres prétextes pour aller chez la Reine, que de nouvelles brouilleries avec le Roi ; vous sçavez qu'il m'accuse souvent des choses que vous faites qui ne lui plaisent pas, & qu'il croit que mon pére & moi, pour notre grandeur particuliére, vous inspirons l'autorité que vous prenez quelquefois contre son gré. Dans l'humeur où je suis de vous faire aimer de Nugna Bella, repartit le Prince, je ne serai pas si prudent que vous voulez que je le sois. Je me servirai de toutes sortes de prétextes pour vous mener chez la Reine ; & même, quoique je n'en aye point, je m'y en vai présentement ; & je sacrifie-

rai

rai au plaisir de vous rendre amoureux, un soir que j'avois destiné à passer sous les fenêtres, où vous croyez que je ne connois personne.

Je ne vous aurois pas fait le récit de cette conversation, dit alors Consalve à Alphonse ; mais vous verrez par la suite, qu'elle fut comme un présage de tout ce qui arriva depuis.

Le Prince s'en alla chez la Reine ; il la trouva retirée pour tout le monde, excepté pour les Dames qui avoient sa familiarité. Nugna Bella étoit de ce nombre. Elle étoit si belle ce soir-là, qu'il sembloit que le hazard favorisat les desseins du Prince. La conversation fut générale pendant quelque tems ; & comme il y avoit plus de liberté qu'à d'autres heures, Nugna Bella parla aussi davantage, & elle me surprit en me faisant voir beaucoup plus d'esprit que je ne lui en connoissois. Le Prince pria la Reine de passer dans son cabinet, sans sçavoir néanmoins ce qu'il avoit à lui dire. Pendant qu'elle y fut, je demeurai avec Nugna Bella, & plusieurs autres personnes ; je l'engageai insensiblement dans une conversation particuliére ; & quoiqu'elle ne fût que de choses indifférentes, elle avoit pourtant un air plus galant

ant que les conversations ordinaires. Nous blâmâmes ensemble la maniére retirée dont les femmes sont obligées de vivre en Espagne, comme éprouvant par nous-mêmes que nous perdions quelque chose, de n'avoir pas la liberté entiére de nous entretenir. Si je sentis dès ce moment que je commençois à aimer Nugna Bella, elle commença aussi, à ce qu'elle m'a avoué depuis, à s'appercevoir que je ne lui étois pas indifférent. De l'humeur dont elle étoit, ma conquête ne lui pouvoit être désagréable; il y avoit quelque chose de si brillant dans ma fortune, qu'une personne moins ambitieuse qu'elle, en pouvoit être éblouie. Elle ne négligea pas de me paroître aimable, quoiqu'elle ne fît rien d'opposé à sa fierté naturelle. Eclairé par la pénétration que donne un amour naissant, je me flatai bien-tôt de l'espérance de lui plaire; & cette espérance étoit aussi propre à m'enflammer, que la pensée d'avoir un rival aimé, eût été propre à me guérir. Le Prince fut ravi de voir que je m'attachois à Nugna Bella; il me donnoit tous les jours quelque occasion de l'entretenir; il voulut même que je lui parlasse des brouilleries que j'avois avec le Roi, & que je lui disse la

niére dont la Reine devoit agir,
le porter aux choses que le Roi
›it de lui. Nugna Bella ne manquoit
e donner ses avis à la Reine, &
ıe la Reine s'en servoit, ils ne
uoient jamais aussi de faire leur ef-
en sorte que la Reine ne faisoit plus
dans ce qui regardoit le Prince,
le n'en parlat à Nugna Bella, &
Nugna Bella ne m'en rendit comp-
ainsi nous avions de grandes conver-
ıs, & dans ses conversations je lui
ai tant d'esprit, de sagesse & d'a-
ıent, & elle s'imagina trouver tant
ıérite en moi, & y trouva en effet
d'amour, qu'il s'alluma entre nous
passion qui fut depuis très-violen-
e Prince voulut en être le confi-
; je n'avois rien de caché pour lui;
je craignois que Nugna Bella ne se
vat offensée, que je lui eusse avoué
lle me témoignoit quelque bonté.
ı Garcie m'assura, que de l'humeur
: elle étoit, elle ne s'en offenseroit
Il lui parla de moi; elle fut d'abord
teuse, & embarrassée de ce qu'il lui
; mais comme il avoit bien jugé, la
ıdeur du confident la consola de la
fidence. Elle s'accoutuma à souffrir
l l'entretint de ma passion, & reçut
par

par lui les premiéres Lettres que je lui écrivis.

L'Amour avoit pour nous toute la grace de la nouveauté, & nous y trouvions ce charme ſecret, qu'on ne trouve jamais que dans les premiéres paſſions. Comme mon ambition étoit pleinement ſatisfaite, & qu'elle l'étoit même avant que j'euſſe de l'amour, cette derniére paſſion n'étoit point affoiblie par l'autre. Mon ame s'y abandonnoit comme à un plaiſir qui juſques-là m'avoit été inconnu, & que je trouvois infiniment au-deſſus de tout ce que peut donner la grandeur. Nugna Bella n'étoit pas ainſi; ces deux paſſions s'étoient élevées dans ſon cœur en même tems, & le partageoient preſqu'également. Son inclination naturelle la portoit ſans doute plus à l'ambition qu'à l'amour; mais comme l'un & l'autre ſe rapportoient à moi, je trouvois en elle toute l'ardeur & toute l'application que je pouvois ſouhaiter. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût quelquefois auſſi occupée des affaires du Prince, que de ce qui regardoit notre amour. Pour moi qui n'étois rempli que de ma paſſion, je connus avec douleur, que Nugna Bella étoit capable d'avoir d'autres penſées. Je lui en fis quelques plaintes;

ais je trouvai que ces plaintes
inutiles, ou qu'elles ne produi-
qu'une certaine converſation con-
:, qui me laiſſoit voir que ſon eſ-
toit occupé ailleurs. Néanmoins
e j'avois oui dire que l'on ne pou-
ètre parfaitement heureux dans l'a-
, non plus que dans la vie, je
rois ce malheur avec patience. Nu-
Bella m'aimoit avec une fidélité exac-
& je ne lui voyois que du mépris
tous ceux qui oſoient la regarder.
is perſuadé qu'elle étoit exemte des
eſſes que j'avois appréhendées dans
mmes ; cette penſée rendoit mon
eur ſi achevé, que je n'avois plus
à ſouhaiter.
Fortune m'avoit fait naître & m'a-
placé dans un rang digne de l'en-
es plus ambitieux. J'étois favori
Prince que j'aimois d'une inclina-
aturelle ; j'étois aimé de la plus
perſonne d'Eſpagne, que j'ado-
& j'avois un ami que je croyois fi-
& dont je faiſois la fortune. La
hoſe qui me donnoit quelque trou-
oit de voir de l'injuſtice dans l'im-
e que Dom Garcie avoit de com-
, & de trouver dans Nugnez Fer-
, mon pére, un eſprit inquiet, &
por-

porté, comme le Roi l'en soupçonnoit; à se vouloir faire une élévation qui ne laissat rien au-dessus de lui. J'appréhendois de me trouver attaché par les devoirs de la reconnoissance & de la nature, à des personnes qui voudroient m'entraîner dans des choses qui ne me paroissoient pas justes. Cependant, comme ces malheurs étoient encore incertains, ils ne me troubloient que dans quelques momens, & je me consolois à en parler avec Dom Ramire, en qui j'avois tant de confiance, que je lui disois jusques à mes craintes sur les choses les plus importantes & les plus éloignées.

Ce qui m'occupoit alors, étoit le dessein d'épouser Nugna Bella. Il y avoit déja long-tems que je l'aimois, sans oser en faire la proposition. Je sçavois qu'elle seroit désapprouvée par le Roi, parce que Nugna Bella étant fille d'un des Comtes de Castille, dont on craignoit la même révolte que de mon pére, la politique ne vouloit pas qu'on les laissat unir par mariage. Je sçavois encore, que bien que mon pére ne fût point opposé à mon dessein, il ne voudroit pas néanmoins qu'on fit la proposition de mon mariage, de peur d'augmenter les soup-

çons

Roi, de forte que j'étois con-
attendre quelque conjonćture qui
plus favorable ; mais en l'atten-
e ne cachois point l'attachement
vois pour Nugna Bella ; je lui
toutes les fois que j'en avois
n ; le Prince lui parloit auffi très-
. Le Roi remarqua cette intelli-
& prit pour une affaire d'Etat,
n'étoit en effet que de l'amour.
que fon fils favorifoit mon def-
ur Nugna Bella, afin d'unir les
omtes de Caftille, & de les at-
à fes intérêts. Il crut qu'il vou-
e un parti confidérable, & fe
une autorité qui balançat la fien-
ne douta point que les Comtes de
n'entraffent dans ce parti, par l'ef-
de fe faire reconnoître Souve-
enfin l'union des deux Maifons
ille lui étoit fi redoutable, qu'il
hautement, qu'il ne vouloit point
penfaffe à Nugna Bella, & défen-
Prince de favorifer notre ma-

Comtes de Caftille, qui avoient
re une partie des intentions dont
les foupçonnoit, mais qui n'é-
pas en état de les faire paroitre,
rdonnérent de ne plus penfer l'un
à

à l'autre. Ce commandement nous donna beaucoup de douleur : le Prince nous promit de faire bien-tôt changer de sentimens au Roi son pére ; il nous engagea à nous promettre une fidélité éternelle, & se chargea du soin de continuer notre commerce, & de cacher notre intelligence. La Reine qui sçavoit, que, bien loin de porter le Prince à la révolte, nous travaillions au contraire à l'en éloigner, approuva les desseins du Prince son fils, & voulut bien les favoriser.

Comme nous ne pouvions plus nous parler en public, nous cherchames le moyen de nous parler en particulier. Je pensai qu'il falloit que Nugna Bella changeat d'appartement, & qu'on la mit avec quelque autre des Dames du Palais, dans un corps de logis dont toutes les fenêtres étoient sur une rue détournée, & qui étoient si basses, qu'un homme à cheval y pouvoit parler commodément. J'en fis la proposition au Prince, il la fit approuver à la Reine, & on l'exécuta sur quelque prétexte assez vrai-semblable. Je venois presque tous les jours à cette fenêtre, attendre les momens que Nugna Bella me pouvoit parler. Quelquefois je m'en retournois charmé des sentimens qu'elle avoit pour moi, & quelquefois

je

etournois déſeſpéré de la voir
e des commiſſions que la Reine
oit. Juſqu'ici la Fortune ne m'a-
montré ſon inconſtance ; mais
t bien-tôt voir qu'elle ne ſe fixe
ſonne.
ére, qui avoit connu les ſoup-
Roi, voulut lui faire voir, par
elle marque d'attachement, com-
étoient injuſtes ; il ſe réſolut de
a ſœur dans le Palais, quelque
u'il eût pris auparavant de la
Caſtille. Un ſentiment de va-
ida à prendre cette réſolution.
n aiſe de faire voir à la Cour,
té qu'il croyoit des plus ache-
oute l'Eſpagne. Il étoit touché
ucun pére ne l'a jamais été de
de ſes enfans, & en tiroit une
u'on pouvoit appeller une foi-
ns un homme comme lui. Il fit
ir ſa fille à la Cour, & elle fut
ns le Palais.
Garcie étoit à la chaſſe le jour
entra ; il vint le ſoir chez la
ns avoir vû perſonne qui lui
rlé ; j'y étois auſſi, mais retiré
endroit où il ne me voyoit pas.
lui préſenta Hermeneſilde (c'eſt
s'appelloit ma ſœur) ; il fut ſur-
 pris

pris de ſa beauté, & il parut de l'admiration dans cette ſurpriſe. Il dit qu'on n'avoit jamais vû en une même perſonne, de l'éclat, de la majeſté, & de l'agrément ; qu'avec des cheveux noirs on n'avoit jamais vû un ſi beau teint & des yeux ſi bleus ; qu'elle avoit de la gravité avec l'air de la premiére jeuneſſe : enfin, plus il la regardoit, & plus il lui donnoit de louanges. Dom Ramire remarqua cet empreſſement à louer Hermeneſilde ; il n'eut pas de peine à juger que je penſois les mêmes choſes que lui, & me voyant à l'autre bout de la chambre, il m'aborda pour me parler de la beauté de ma ſœur. Je voudrois qu'il n'y eût que vous à la louer, lui dis-je. Comme je prononçois ces paroles, Dom Garcie s'approcha par hazard du lieu où j'étois. Il parut étonné de me voir : il ſe remit néanmoins ; il me parla d'Hermeneſilde, & me dit que je ne la lui avois pas dépeinte auſſi belle qu'il l'avoit trouvée. Le ſoir on ne parla que d'elle au coucher de ce Prince. Je l'obſervai avec beaucoup de ſoin, & je pris pour une confirmation de mes ſoupçons, de ce qu'il ne la louoit pas devant moi auſſi hardiment que les autres. Les jours ſuivans il ne put s'empêcher de lui parler ;

arut que l'inclination qu'il avoit
ie l'emportoit, comme un tor-
quoi il ne pouvoit résister. Je
découvrir ses sentimens sans lui
érieusement. Un soir que nous
: de chez la Reine, où il avoit
iu assez long-tems Hermenesilde:
-je vous demander, Seigneur,
e, si je n'ai point trop attendu à
ontrer ma sœur, & si elle n'est
sez belle, pour vous avoir causé
surprises que je craignois? J'ai
pris de sa beauté, me répondit
:e; mais encore que je croye qu'on
se être touché sans être surpris,
rois pas qu'on ne puisse être sur-
s être touché.
ention de Dom Garcie étoit de
pas répondre plus sérieusement
lui avois parlé : mais comme il
té embarrassé de ce que je lui avois
qu'il avoit senti son embarras,
: un air de chagrin dans sa répon-
me fit voir que je ne m'étois pas
. Il jugea bien aussi que je m'étois
u des sentimens qu'il avoit pour
ır; il m'aimoit encore assez pour
juelque douleur de s'embarquer
ne chose dont il sçavoit bien que
s offensé; mais il aimoit déja trop

Hermenesilde pour abandonner le dessein de s'en faire aimer. Je ne prétendois pas aussi que l'amitié qu'il avoit pour moi, lui fit surmonter l'amour qu'il avoit pour elle. Je pensai seulement à prévenir ma sœur sur ce qu'elle devoit faire, si le Prince lui témoignoit de l'amour; & je lui dis de suivre en toutes choses les conseils de Nugna Bella. Elle me le promit, & je confiai à Nugna Bella, l'inquiétude que j'avois de l'amour de Dom Garcie. Je lui dis toutes les fâcheuses suites que j'en appréhendois : elle entra dans mes sentimens, & m'assura qu'elle s'attacheroit si fort auprès d'Hermenesilde, que difficilement le Prince lui pourroit parler. En effet, elles devinrent tellement inséparables, sans qu'il y parût d'affectation, que Dom Garcie ne trouvoit jamais Hermenesilde sans Nugna Bella. Cet embarras lui donna tant de chagrin, qu'il n'en étoit pas connoissable; & comme il avoit accoutumé de me dire toutes ses pensées, & qu'il ne me parloit point de celles qui l'occupoient alors, je trouvai bientôt un grand changement dans son procédé.

N'admirez-vous pas, disois-je à Dom Ramire, l'injustice des hommes? Le Prince me hait, parce qu'il sent dans son cœur

une passion qui me doit déplaire ; & s'il étoit aimé de ma sœur, il me haïroit encore davantage. J'avois bien prévû le mal qui m'arriveroit, si elle touchoit son inclination ; & s'il ne change point les sentimens qu'il a pour elle, je ne serai pas long-tems son Favori, même aux yeux du Public ; car dans son cœur je ne le suis déja plus. Dom Ramire étoit persuadé comme moi de l'amour du Prince ; mais pour m'ôter de l'esprit une chose qui me donnoit de la peine : Je ne sçai, me répondit-il, sur quoi vous vous fondez, pour croire que Dom Garcie soit amoureux d'Hermenesilde : il l'a louée d'abord, il est vrai ; mais je ne lui ai rien vû depuis qui paroisse d'un homme amoureux : & quand il l'aimeroit, ajouta-t-il, seroit-ce une chose si fâcheuse ? Pourquoi ne la pourroit-il pas épouser ? Ce n'est pas le premier Prince qui a épousé une de ses Sujettes ; il ne sçauroit en trouver une plus digne de lui ; & s'il l'épousoit, quelle grandeur ne seroit-ce pas pour votre Maison ? C'est pour cette raison même, lui répondis-je, que le Roi n'y consentira jamais. Je ne le voudrois pas sans son consentement ; peut-être même que le Prince ne le voudroit pas aussi, ou qu'il ne le voudroit ni as-

 sez

ez fortement, ni assez long-tems pour
'exécuter. Enfin, c'est une chose qui ne
e peut faire ; & je ne veux pas laisser
roire au Public, que je hazarde la répu-
ation de ma sœur, sur l'espérance mal
ondée d'une grandeur où nous ne par-
iendrons jamais. Si Dom Garcie conti-
ue à aimer Hermenesilde, je la retirerai
e la Cour. Dom Ramire fut surpris de
na résolution ; il craignit que je ne me
rouillasse avec Dom Garcie ; il résolut
e lui apprendre mes sentimens ; & il
oulut s'imaginer qu'il pouvoit les lui
écouvrir sans mon consentement, puis-
ue ce n'étoit que pour mon avantage :
nais l'envie de se faire un mérite envers
e Prince, & d'entrer dans sa confiden-
e, eut sans doute beaucoup de part à
ette résolution.

Il prit son tems pour lui parler seul ;
lui dit, qu'il craignoit de me faire une
nfidélité, en lui découvrant mes pen-
ées contre mon intention ; mais que le
èle qu'il avoit pour son service l'obli-
eoit à lui apprendre que je le croyois
moureux de ma sœur, & que j'en avois
ant de chagrin, que j'étois résolu de
ôter de la Cour. Dom Garcie fut si frap-
é du discours de Dom Ramire, & de
 pensée de voir éloigner Hermenesil-
de ;

de, qu'il lui fut impoſſible de cacher ſon premier mouvement. Il jugea enſuite, que puiſque Dom Ramire ne pouvoit plus douter de l'intérêt qu'il prenoit pour ma ſœur, il falloit le lui avouer, & l'engager par cette confidence à continuer de l'inſtruire de mes deſſeins. Il fut quelque tems à prendre cette réſolution : puis ſe déterminant tout d'un coup, il l'embraſſa, & lui avoua qu'il étoit amoureux d'Hermeneſilde. Il lui dit, qu'il avoit fait ce qu'il avoit pû pour s'en défendre en ma conſidération ; mais qu'il lui étoit impoſſible de vivre ſans être aimé d'elle ; qu'il lui demandoit ſon ſecours pour lui aider à cacher ſa paſſion, & pour empêcher l'éloignement d'Hermeneſilde. Le cœur de Dom Ramire n'étoit pas d'une trempe à réſiſter aux careſſes d'un Prince, dont il voyoit qu'il alloit devenir le Favori. L'amitié & la reconnoiſſance ſe trouvérent foibles contre l'ambition. Il promit au Prince de lui garder le ſecret, & de le ſervir auprès d'Hermeneſilde. Le Prince l'embraſſa une ſeconde fois ; & ils examinérent enſemble comme ils ſe conduiroient dans cette entrepriſe.

Le premier obſtacle qui leur vint dans l'eſprit, fut Nugna Bella, qui ne quittoit

point Hermenesilde. Ils résolurent de la gagner ; & quelque difficulté qui leur parût, par l'étroite liaison qu'elle avoit avec moi, Dom Ramire se chargea d'en trouver les moyens. Mais il dit au Prince qu'il falloit qu'il travaillat lui-même à m'ôter la connoissance que j'avois de sa passion ; qu'il lui conseilloit de me dire en riant, qu'il avoit été bien aise de me faire peur pendant quelque tems, pour se venger des soupçons que j'avois eu d'abord ; mais que cette peur alloit trop loin, qu'il ne vouloit pas me laisser croire plus long-tems qu'il eût des sentimens que je pusse désaprouver.

Cet expédient parut bon à Dom Garcie ; il l'exécuta aisément : & comme il sçavoit par Dom Ramire les choses qui m'avoient donné du soupçon, il lui étoit aisé de dire qu'il les avoit faites exprès, & il m'étoit presque impossible de n'en être pas persuadé. Ainsi je le fus entiérement ; je me crus mieux avec lui que je n'avois jamais été. Je ne laissai pas de penser qu'il s'étoit passé quelque chose dans son cœur qu'il ne m'avouoit pas ; mais je m'imaginai que ce n'avoit été qu'une légére inclination qu'il avoit surmontée, & je crus même lui en devoir être obligé, comme d'une chose qu'il

avoit

avoit faite en ma conſidération. Enfin ; je demeurai ſatisfait de Dom Garcie ; Dom Ramire le fut beaucoup, de me voir l'eſprit dans l'aſſiette qu'il déſiroit, & il commença à penſer comme il engageroit Nugna Bella dans la confidence où il vouloit l'embarquer.

Après en avoir à peu près imaginé les moyens, il chercha l'occaſion de lui parler. Elle la lui donnoit aſſez ſouvent, parce qu'elle ſçavoit que je n'avois rien de caché pour lui, & qu'elle pouvoit lui parler de tout ce qui nous regardoit. Il commença à l'entretenir de la joie qu'il avoit du raccommodement qui s'étoit fait entre le Prince & moi : J'en ai beaucoup auſſi-bien que vous, lui dit-elle, & j'ai trouvé Conſalve ſi délicat ſur le ſujet de ſa ſœur, que je craignois qu'il ne ſe brouillat avec Dom Garcie. Si je croyois, Madame, lui répondit-il, que vous fuſſiez de celles qui ſont capables de cacher quelque choſe à leurs Amans, lorſqu'il eſt néceſſaire pour leur intérêt, ce me ſeroit un grand ſoulagement de parler avec une perſonne auſſi intéreſſée que vous dans ce qui regarde Conſalve. Je prévois des choſes qui me donnent de l'inquiétude; vous êtes la ſeule à qui je les puiſſe dire ; mais, Madame, c'eſt

à condition que vous n'en parlerez pas à Confalve même. Je vous le promets, lui dit-elle, & vous trouverez en moi tout le fecret que vous pouvez défirer. Je fçai que comme il eft dangereux de cacher quelque chofe à nos amis, il l'eft auffi beaucoup de ne leur cacher jamais rien. Vous verrez, Madame, reprit-il, combien il eft important de cacher ce que je veux vous dire : Dom Garcie vient de donner de nouveaux témoignages d'amitié à Confalve ; il vient de l'affurer qu'il ne penfe plus à fa fœur ; mais je fuis trompé s'il ne l'aime paffionnément. De l'humeur dont eft ce Prince, il ne peut cacher long-tems fon amour ; & de l'humeur auffi dont eft Confalve, il n'en fouffrira jamais la continuation. Il eft infaillible, qu'il fe brouillera avec lui, & qu'il perdra entiérement fes bonnes graces. Je vous avoue, lui dit Nugna Bella, que j'avois eu les mêmes foupçons, & que par ce que j'en ai vû, & par de certaines chofes que m'a dit Hermenefilde, & que je n'ai pas voulu qu'elle redit à fon frére, j'ai eu peine à croire que ce qu'a fait Dom Garcie n'ait été qu'une affectation & un deffein de faire peur à Confalve. Vous en avez ufé avec beaucoup de prudence, dit Dom Rami-

re ;

re ; & je crois, Madame, que vous ferez bien à l'avenir, d'empêcher Hermenesilde de ne rien dire à son frére de ce qui regarde le Prince. Il est inutile & dangereux de lui en parler ; si le Prince n'a qu'une médiocre passion pour elle, il la cachera sans peine, & par le soin que vous prendrez de conduire Hermenesilde, elle pourra facilement l'en guérir. Consalve n'en saura rien ; & ainsi vous lui épargnerez un chagrin mortel, & vous lui conserverez les bonnes graces du Prince. Si au contraire, la passion de Dom Garcie est grande & violente, trouvez-vous impossible qu'il épouse Hermenesilde ? & trouveriez-vous que nous servissions mal Consalve, de lui cacher quelque chose, si le secret que nous lui ferions pouvoit lui donner son Prince pour beau-frére ? Assurément, Madame, l'on doit penser plus d'une fois à empêcher l'amour de Dom Garcie pour Hermenesilde, & vous y devez même penser plus qu'une autre, par l'intérêt que vous auriez d'avoir un jour pour Reine une personne qui sera apparemment votre belle-sœur.

Ces derniéres paroles firent voir à Nugna Bella ce qu'elle n'avoit point encore envisagé. L'espérance d'être belle-

fœur de la Reine, lui fit trouver les raifons de Dom Ramire encore meilleures qu'elles n'étoient; & enfin il la conduifit fi bien où il la vouloit mener, qu'ils convinrent enfemble qu'ils ne me diroient rien, qu'ils examineroient les fentimens du Prince, & qu'ils agiroient enfuite felon les connoiffances qu'ils en auroient.

Dom Ramire ravi d'avoir fi bien commencé, rendit compte au Prince de ce qu'il avoit fait. Dom Garcie en fut charmé, & il lui laiffa un plein pouvoir de dire à Nugna Bella, tout ce qu'il voudroit de fes fentimens. Dom Ramire retourna bien-tôt la chercher; il lui fit un long récit de la maniére dont il s'étoit conduit, pour faire avouer au Prince l'amour qu'il avoit pour ma fœur : il ajouta, qu'il n'avoit jamais vû un homme fi tranfporté de paffion; qu'il s'étonnoit de la violence que ce Prince fe faifoit, de peur de me déplaire; qu'il n'y avoit rien enfin qu'on ne dût attendre d'un homme fi amoureux; mais qu'il falloit au moins lui donner quelque efpérance qui entretint fon amour. Nugna Bella demeura perfuadée de ce que lui dit Dom Ramire, & elle lui promit de fervir Dom Garcie auprès de ma fœur.

Dom Ramire s'en alla porter cette nouvelle au Prince; il la reçut avec une

joie incroyable ; il lui fit mille caresses : il ne pouvoit se lasser de lui parler ; & il eût voulu ne parler qu'à lui seul : mais il voyoit bien qu'il ne falloit pas changer de conduite, ni cesser de vivre avec moi comme il avoit accoutumé. Dom Ramire même avoit soin de cacher sa nouvelle faveur, & les remords de sa trahison lui faisoient toujours craindre que je ne la soupçonnasse.

Dom Garcie parla bien-tôt à Hermenesilde ; il lui témoigna la passion qu'il avoit pour elle, avec le plus d'ardeur qu'il lui fut possible, & comme il étoit véritablement amoureux, il n'eut pas de peine à lui persuader son amour. Elle étoit disposée à le recevoir favorablement ; mais après ce que je lui avois dit, elle n'osoit suivre les sentimens de son cœur. Elle rendit compte à Nugna Bella de la conversation qu'elle avoit eue avec le Prince : Nugna Bella, sur les mêmes prétextes que lui avoit donnés Dom Ramire, lui conseilla de ne me rien dire, & d'avoir une conduite qui pût augmenter l'amour du Prince, & conserver son estime. Elle lui dit encore ; que quelque répugnance que j'eusse témoignée à l'attachement de Dom Garcie, elle devoit croire que j'aurois de la

la joie d'une chofe qui pourroit m'être avantageufe; mais que par de certaines raifons, je ne voulois point y avoir de part que les chofes ne fuffent plus avancées. Hermenefilde, qui avoit une déférence entiére pour les fentimens de Nugna Bella, entra aifément dans la conduite qu'elle lui infpiroit, & fon inclination pour Dom Garcie, fe trouva fortement appuyée par d'auffi grandes efpérances, que celle d'une Couronne.

La paffion que le Prince avoit pour elle, étoit conduite avec tant d'adreffe, qu'excepté les premiers jours, où l'on s'apperçut qu'il l'avoit trouvée aimable, perfonne ne foupçonna feulement qu'il en fût amoureux. Il ne l'entretenoit jamais en public; Nugna Bella lui donnoit les moyens de l'entretenir en particulier. Je voyois bien quelque diminution dans l'amitié de Dom Garcie; mais je l'attribuois à l'inégalité ordinaire des jeunes gens.

Les chofes étoient en cet état, lorfqu'Abdala Roi de Cordoue, avec qui le Roi de Leon avoit eu une affez longue tréve, recommença la guerre. La charge de Nugnez Fernando lui donnoit de droit le commandement des armées; & quoique le Roi eût affez de peine à le mettre

à la tête de ses troupes, il ne pouvo
ôter, à moins que de l'accuser de
que crime, & de le faire arrêter. O
voit bien envoyer commander Dom
cie au-dessus de lui ; mais le Roi se
encore plus de son fils, que du Co
Castille, & il craignoit de les avo
semble avec un grand pouvoir en
mains. D'un autre côté, la Biscay
mença à se révolter. Il résolut d
voyer Dom Garcie, & d'oppose
gnez Fernando à l'Armée des M
J'eusse été bien aise de servir ave
pére ; mais le Prince souhaita qu
suivisse en Biscaye, & le Roi aima
que j'allasse avec son fils, qu'avec le
te de Castille. Ainsi il fallut céde
qu'on désiroit de moi, & voir par
gnez Fernando qui s'en alloit le p
Il fut très-fâché de ne m'avoir pas
de lui ; & outre les raisons consid
qui lui faisoient désirer que je fus
son armée, celles de l'amitié tenc
place. La tendresse qu'il avoit pour m
& pour moi, étoit infinie. Il empo
portraits pour avoir le plaisir de no
toujours, & de montrer la beaute
enfans, dont je crois vous avoir d
étoit si préoccupé. Il marcha cont
dala, avec des forces assez consid

mais beaucoup moindres que celles des Maures; & au lieu de s'oppofer fimplement à leur paffage, dans des lieux où il fût fortifié par la fituation, le défir de faire quelque chofe d'extraordinaire, lui fit hazarder la bataille dans une plaine qui ne lui donnoit aucun avantage. Il la perdit fi entiére, qu'à peine put-il fe fauver; toute fon armée fut taillée en piéces, tous les bagages furent pris, & jamais les Maures n'ont peut-être remporté une fi grande victoire fur les Chrétiens.

Le Roi apprit avec beaucoup de douleur une fi grande perte; il en accufa le Comte de Caftille, & avec raifon; mais comme il étoit bien aife de l'abaiffer, il fe fervit de cette conjoncture, & lorfque mon pére voulut venir fe juftifier, il lui fit dire qu'il ne le vouloit jamais voir, qu'il lui ôtoit toutes fes charges, qu'il étoit bien heureux qu'il ne lui ôtât pas la vie, & qu'il lui ordonnoit de fe retirer dans fes terres. Mon pére lui obéit, & s'en alla en Caftille, auffi défefpéré que le peut être un homme ambitieux, dont la réputation & la fortune venoient de recevoir une fi grande diminution.

Le Prince n'étoit point encore parti pour la Bifcaye: une maladie confidérable

ble le retenoit. Le Roi s'en alla e
ſonne contre les Maures, avec t
qu'il put ramaſſer de forces. Je
mandai la permiſſion de le ſuivre,
me l'accorda, mais avec peine. I
envie de faire tomber ſur moi la
ce de mon pére. Cependant, com
n'avois point eu de part à ſa faut
que le Prince me témoignoit t
beaucoup d'amitié, le Roi n'oſa
prendre de me releguer en Caſtill
ſuivis, & Dom Ramire demeura
de Dom Garcie; Nugna Bella par
trêmement touchée de mon malhe
de notre ſéparation, & je m'en a
moins avec la conſolation de me
véritablement aimé de la perſon
monde que j'aimois le plus.

Le Prince n'étant point en état
tir, Dom Ordogno ſon frére s'en
Biſcaye. Il fut auſſi malheureux da
voyage, que le Roi fut heureux
ſien. Dom Ordogno fut défait, &
ſa être tué, & le Roi défit les Mau
les contraignit de demander la pai
bonne fortune voulut que je r
quelque ſervice conſidérable, mais
ne m'en traita pas mieux. La répu
que j'avois acquiſe, ne m'ôta pa
que donne la diſgrace, & lorſque

vins à Leon, je connus bien que la gloire ne donne pas le même éclat que la faveur.

Dom Garcie avoit profité de mon absence pour voir souvent Hermenesilde, & il l'avoit vûe avec tant de précautions, que personne ne s'en étoit apperçu. Il avoit cherché avec soin tous les moyens de lui plaire. Il lui avoit laissé espérer qu'il la mettroit un jour sur le Thrône de Leon. Enfin il lui avoit témoigné tant d'amour, qu'elle lui avoit entiérement abandonné son cœur.

Comme Dom Ramire & Nugna Bella conduisoient cette intelligence, ils étoient engagés à se voir souvent, & la beauté de Nugna Bella étoit de celles dont la vûe ordinaire n'est pas sans danger. L'admiration que Dom Ramire avoit pour elle, augmentoit tous les jours, & elle admiroit aussi l'esprit de Dom Ramire, qui en effet étoit agréable. Le commerce particulier qu'elle avoit avec lui, & l'occupation des affaires du Prince & d'Hermenesilde, lui avoit fait supporter mon absence avec moins de chagrin qu'elle ne s'étoit attendu d'en avoir.

Lorsque le Roi fut de retour, il donna au pére de Dom Ramire les charges & les établissemens de Nugnez Fernando.

Je

Je fis en cette occasion au-delà de ce
pouvoit attendre d'un véritable am
près les services que j'avois rendus
ces deux derniéres guerres, je po
prétendre les charges qu'on ôtoit à
pére. Néanmoins je ne m'opposai
à la disposition qu'en fit le Roi. J'alla
ver Dom Ramire ; je lui dis que d
douleur que j'avois de voir sortir d
maison des établissemens si considé
l'avantage qu'il en recevoit, me do
la seule consolation que je pouvois
voir. Quoique Dom Ramire eût
coup d'esprit, il ne put me répondre
embarrassé de recevoir des marques
amitié qu'il méritoit si peu, mais je
nois pour lors un sens si avantageux
embarras, qu'il ne m'eût pas mieu
suadé par ses paroles.

Les charges de mon pére dans u
re maison, firent croire à toute la
que sa disgrace étoit sans ressource.
Ramire se trouvoit quasi en ma pla
es dignités que son pére venoit de
voir, & par la faveur du Prince.
faveur paroissoit beaucoup, quelqu
qu'ils prissent l'un & l'autre de la c
& insensiblement tout le monde se
noit du côté de ce nouveau favo
m'abandonnoit peu à peu. Nugna

n'avoit pas une passion si ferme, que ce changement n'en apportât dans son ame. Ma fortune, autant que ma personne, avoit fait son attachement; j'étois disgracié; elle ne tenoit plus à son amant que par l'amour, & ce n'étoit pas assez pour un cœur comme le sien. Il y eut donc dans son procédé une impression de froideur qui me parut bien-tôt. J'en fis mes plaintes à Dom Ramire; j'en parlai aussi à Nugna Bella, elle m'assura qu'elle n'étoit point changée; & comme je n'avois point de sujet précis de me plaindre, & que je n'étois blessé que d'un certain air répandu dans toutes ses actions, il lui étoit aisé de se défendre: aussi le fit-elle avec tant de dissimulation & d'adresse, qu'elle me rassura pour quelque tems.

Dom Ramire lui parla du soupçon que j'avois de son changement, & il lui en parla dans le dessein de pénétrer ce qui en étoit, & sans doute avec envie de trouver que je ne me trompois pas. Je ne suis point changée, lui dit-elle, je l'aime autant que je l'ai aimé: mais quand je l'aimerois moins, il seroit injuste de s'en plaindre. Avons-nous du pouvoir sur le commencement ni sur la fin de nos passions? Elle dit ces paroles en le regardant avec un air qui l'assuroit si bien qu'elle ne

ne m'aimoit plus, que cette certitud
donnoit de l'eſpérance à Dom Ra
lui ouvrit entiérement les yeux ſur la
é de cette infidelle ; & il en fut ſi t
dans ce moment, que n'étant plus m
le lui-même : Vous avez raiſon, I
ne, lui dit-il, nous ne pouvons rie
nos paſſions ; j'en ſens une qui m'e
ne ſans que je m'en puiſſe défendre
ouvenez-vous au moins que vous
ez d'accord, qu'il ne dépend pas de
l'y réſiſter. Nugna Bella compr
ément ce qu'il vouloit dire ; ell
arut embarraſſée, & il en fut
arraſſé lui-même. Comme il
arlé ſans l'avoir prémédité, il fut
é de ce qu'il venoit de faire : Ce
evoit à mon amitié lui revint en l'
ans toute ſon étendue ; il en fut tro
baiſſa les yeux, & demeura dans un
ond ſilence. Nugna Bella, par des ra
peu près ſemblables, ne lui parla p
ls ſe ſéparérent ſans ſe rien dire.
amire ſe repentit de ce qu'il avoit
ugna Bella ſe repentit de ne lui
en répondu ; & Dom Ramire ſe re
oublé & ſi combattu, qu'il étoit
e lui-même. Après s'être un peu re
fit réfléxion ſur ſes ſentimens ; mai
en fit, & plus il trouva que ſon

étoit engagé : Il connut alors le péril où il s'étoit exposé en voyant si souvent Nugna Bella ; il connut que le plaisir qu'il avoit trouvé dans sa conversation, étoit d'une autre nature qu'il ne l'avoit cru. Enfin il connut son amour, & qu'il avoit commencé bien tard à le combattre.

La certitude qu'il venoit d'avoir que Nugna Bella m'aimoit moins, achevoit de lui ôter la force de se défendre. Il trouvoit quelque excuse à ne s'attacher à elle, que lorsqu'elle se détachoit de moi. Il trouvoit des charmes à entreprendre de se rendre maitre d'un cœur que je ne possédois plus si entiérement, qu'il ne pût concevoir de l'espérance; mais que je possédois encore assez pour trouver de la gloire à m'en chasser. Toutefois quand il venoit à considérer que c'étoit Consalve qu'il vouloit chasser de ce cœur, ce Consalve à qui il devoit une amitié si véritable, ces sentimens lui faisoient honte, & il les combattit : de sorte qu'il crut les avoir surmontés. Il résolut de ne plus rien dire de son amour à Nugna Bella, & d'éviter les occasions de lui parler.

Nugna Bella qui n'avoit à se repentir que de n'avoir pas répondu à Dom Ramire

mire comme elle l'auroit dû faire, pas de si grandes réfléxions. Elle gina qu'elle avoit eu raison de ne p re semblant d'entendre ce qu'il lui dit ; elle crut qu'elle devoit avoir que douceur pour un homme avec le avoit de si grandes liaisons ; dit à elle-même, qu'il ne lui avoit pa lé avec dessein, quoiqu'elle eût bi gé il y avoit long-tems qu'il av l'inclination pour elle. Enfin pou pas faire honte, & pour ne s'engag a maltraiter Dom Ramire, elle ne ut pas croire une chose dont elle n voit douter.

Dom Ramire suivit pendant qu tems le dessein qu'il avoit pris ; m noyen de l'ex cuter ? Il voyoit to ours Nugna Bella : elle étoit belle ne m'aimoit plus, elle le traitoit bi toit impossible de résister à tant de es. Il se résolut donc à suivre les remens de son cœur, & il n'eut p emords sitôt qu'il en eut pris la r ion. La premiére trahison qu'il m aite, rendoit la seconde plus faci toit accoutumé à me tromper, & acher ce qu'il disoit à Nugna Bell ui dit enfin qu'il l'aimoit, & il le vec toutes les marques d'une passio

r.

ritable. En lui exagérant la douleur qu'il avoit de manquer à nôtre amitié, il lui faiſoit comprendre qu'il étoit emporté par la plus violente inclination qu'on eût jamais eue. Il l'aſſura qu'il ne prétendoit pas d'être aimé, qu'il connoiſſoit les avantages que j'avois ſur lui, & l'impoſſibilité de me chaſſer de ſon cœur; mais qu'il lui demandoit ſeulement la grace de l'écouter, de lui aider à ſe guérir, & à me cacher ſa foibleſſe. Nugna Bella lui promit le dernier, comme une choſe qu'elle croyoit devoir faire, de crainte qu'il n'arrivât quelque déſordre entre nous; & elle lui dit avec beaucoup de douceur, qu'elle ne lui accorderoit pas le reſte, puiſqu'elle ſe croiroit complice de ſon crime ſi elle en ſouffroit la continuation. Elle ne laiſſa pas néanmoins de la ſouffrir; l'amour qu'il avoit pour elle, & l'amitié que le Prince avoit pour lui, l'entraînérent entiérement de ſon côté. Je lui parus moins aimable; elle ne vit plus rien d'avantageux dans l'établiſſement qu'elle pouvoit avoir avec moi; elle ne vit qu'un exil aſſuré en Caſtille: Elle ſçavoit que le Roi avoit toujours envie de m'y reléguer, & que le Prince ne s'y oppoſoit plus que par honneur: Elle ne voyoit point d'apparence qu'il pût épou-

ſer

er Hermenesilde ; elle étoit toujo
onfidente de l'amour qu'il avoit
lle ; & par cet amour, & par ce
Dom Ramire, son crédit auprès de
Garcie subsistoit toujours. Elle croy
Roi moins disposé que jamais à con
notre mariage ; il n'avoit point d
on pour empêcher qu'elle n'épousât
Ramire ; elle retrouvoit en lui les
hoses qui lui avoient plu en moi :
lle s'imagina que la raison & la pr
e autorisoient son changement, &
e devoit quitter un homme qui ne
oint son mari, pour un autre qui
oit assurément. Il ne faut pas to
e si grandes raisons pour appuyer
éreté des femmes. Nugna Bella
ermina donc à s'engager avec Do
nire ; mais elle étoit déja engag
ar son cœur, & par ses paroles,
lle crut s'y déterminer. Cependant
ue résolution qu'elle eût prise, elle
as la force de me laisser voir c
'abandonnoit dans le tems de m
race. Dom Ramire ne pouvoit a
ésoudre à déclarer sa perfidie: Ils co
ent ensemble, que Nugna Bella con
oit à vivre avec moi comme elle
ccoutumé ; & ils jugérent qu'il fer
d'empêcher que je ne remarqua
D ch

changement, parce que comme je disois toujours à Dom Ramire jusques à mes moindres soupçons, Nugna Bella en étant avertie par lui, les préviendroit aisément. Ils résolurent aussi d'avouer au Prince l'état où ils étoient, & de l'engager dans leurs intérêts. Dom Ramire se chargea de lui en parler; ce n'étoit pas une chose qu'il pût faire sans peine; la honte & la crainte d'être desapprouvé l'embarrassoit: il se rassuroit néanmoins par le pouvoir que lui donnoit sur Dom Garcie la confidence de son amour pour ma sœur. En effet, il tourna l'esprit de ce Prince comme il le souhaitoit. Il l'engagea même à parler à Nugna Bella en sa faveur; & ce nouveau Favori eut son Maître pour confident, comme il étoit le confident de son Maître. Nugna Bella qui avoit appréhendé que le Prince ne condamnât son changement, eut de la joie de l'y trouver favorable: Il se fit un redoublement de liaison entre eux; ils prirent leurs mesures pour bien cacher cette intelligence; ils résolurent que comme les conversations particuliéres du Prince & de Dom Ramire pourroient me donner du soupçon, parce que vraisemblablement ils ne devoient point avoir de secrets pour moi; Dom Ramire iroit chez le Prince par un escalier

escalier dérobé, aux heures où
avoit personne, & qu'ils ne se par
jamais en public. Ainsi j'étois tr
abandonné par tout ce que j'aim
mieux, sans m'en pouvoir défier.
Ma seule peine étoit de trouver
que changement dans le cœur de I
Bella : Je m'en plaignois à Dom
re ; Dom Ramire l'en avertissoit
qu'elle se déguisât mieux : mais qua
lui paroissois en repos, il avoit de
quiétude, & il craignoit que je n
rassuré par les véritables sentime
Nugna Bella. Il vouloit alors qu'e
me trompât pas si bien ; elle lui
soit, & me négligeoit plus qu'à
naire. Ainsi il avoit le plaisir de vo
rival se venir plaindre à lui des m
traitemens qu'il recevoit par ses ord
avoit même quelquefois la joie lo
l'avoit priée de se contraindre, d'ap
dre par mes plaintes, qu'elle ne s
traignoit pas autant qu'il lui avo
C'étoit un tel charme pour sa gloi
pour son amour, d'avoir détruit un
tel que je le lui paroissois, & de
mon repos dépendre de la moindre
paroles, que si la jalousie ne l'eût
troublé, il auroit été l'homme du m
le plus heureux.

Pendant que je n'étois occupé que de mon amour, mon pére ne l'étoit que de son ambition. Il fit tant de cabales, & tant d'intrigues dans son exil, qu'il crut être en état de se révolter ouvertement. Mais il falloit commencer par me retirer de la Cour, & je lui étois un ôtage trop cher & trop considérable, pour le laisser entre les mains du Roi à qui il vouloit faire la guerre. Ma sœur ne lui donnoit pas tant d'inquiétude; son sexe & sa beauté la garantissoient de ce qui lui pouvoit arriver. Il m'envoya un homme de confiance pour m'apprendre l'état des choses, pour me commander de l'aller trouver à l'heure même, & de partir de la Cour sans prendre congé du Roi ni du Prince. Cet Envoyé fut bien surpris de me voir dans des sentimens si éloignés de ceux de mon pére. Je lui dis que je ne consentirois jamais à une révolte si injuste; qu'il étoit vrai que le Roi avoit maltraité Nugnez Fernando en lui ôtant ses charges, mais qu'il falloit souffrir cette disgrace qu'il avoit en quelque sorte méritée; que pour moi, j'étois résolu de ne point quitter la Cour, & que je ne prendrois jamais les armes contre le Roi. Cet envoyé porta ma réponse à mon pére. Il fut desespéré de voir

tant

tant de desseins prêts à réu
par ma désobéissance. Il m
qu'en effet ce ne fût pas so
continueroit ce qu'il avo
que puisque j'avois si peu
pour ses volontés, il
point de résolution, quan
de Leon me devroit fa
tête.

Cependant, la passion
mire avoit pour Nugna
toit toujours, & il ne po
porter la maniére dont il
vécût avec moi. Enfin, M
il un jour qu'elle m'avo
sez long-tems, vous le r
mêmes yeux que vous l'
vous lui dites les mêmes
lui écrivez les mêmes ch
m'assurer que ce n'est pl
mes sentimens? Il vous a
& c'est assez pour vous
Mais vous sçavez, lui dit-
fais que ce que vous vou
lui repliqua-t-il, & c'est c
malheur plus insupportab
que par prudence je vou
faire les choses qui me déf
vous les faites. Il est inoui
ait consenti qu'on traitât

je ne sçaurois plus souffrir, Madame, que vous regardiez Consalve; il n'y a pas d'extrémité où je ne me porte pour le faire périr, plûtôt que de vivre en l'état où je suis; aussi-bien après lui avoir ôté votre cœur, je ne dois pas compter pour beaucoup de lui ôter la vie. Vous vous emportez avec tant de violence, lui repartit Nugna Bella, que je crois que vous ne suivrez pas votre emportement. Vous considérez combien de choses importantes vous découvririez en éclatant contre Consalve, & quelle honte vous vous feriez à vous-même. Je vois tout ce qu'il y a à voir, Madame, repliqua Dom Ramire; mais je vois aussi, que s'il faut n'avoir guéres de raison pour faire ce que je propose, il faut l'avoir perdue entiérement, pour souffrir qu'un homme aimable, & qui vous a plû, vous parle tous les jours en secret. Si je l'ignorois, j'aurois la cruelle douceur d'être trompé; mais je le sçai, je vous vois parler à lui, c'est moi qui lui porte vos lettres, c'est moi qui le rassure quand il doute de votre cœur: Ah! Madame, il m'est impossible de continuer à me faire tant de violence; si vous voulez me donner du repos, faites ensorte que Consalve sorte de la Cour, & que le Prince con-

consente à l'envoyer en Castille, comme le Roi l'en presse tous les jours. Voyez, je vous en conjure, reprit Nugna Bella, quelle action vous me conseillez de faire! Oui, Madame, je la vois, reprit Dom Ramire; mais après tout ce que vous avez fait, il n'est plus tems d'avoir de ménagement; & si vous avez celui de ne pas faire éloigner Consalve, je serai persuadé que j'aurai encore plus de raison que je ne pense de le vouloir ôter d'auprès de vous. Encore une fois, Madame, à quoi puis-je juger que vous ne l'aimez plus? Vous le voyez, vous lui parlez, vous sçavez qu'il vous aime; votre cœur, dites-vous, est changé, mais votre procédé ne l'est point: Enfin, Madame, rien ne peut me rassurer, si ce n'est que vous travailliez à l'éloigner; & tant qu'il me paroîtra que vous ne le voudrez pas, je croirai que vous ne vous contraignez guéres, quand vous lui dites que vous l'aimez. Hé bien, dit alors Nugna Bella, j'ai déja fait assez de trahisons pour l'amour de vous, il faut encore faire celle-ci; mais donnez-m'en les moyens; car le Prince refuse tous les jours au Roi l'éloignement de Consalve, & il n'y a pas d'apparence qu'il l'accorde à une priére aussi déraisonnable que la mienne. Je

me charge, dit Dom Ramire, d'en faire la propoſition au Prince; & pourvû que vous lui faſſiez voir que vous y conſentez, je ſuis aſſuré de l'obtenir. Nugna Bella le lui promit, & dès ce ſoir Dom Ramire, ſur le prétexte de leurs intérêts communs, propoſa au Prince de m'éloigner, & de s'en faire un mérite auprès du Roi. Le Prince n'eut point de peine à y conſentir; il avoit une ſi grande honte de tout ce qu'il faiſoit contre moi, que ma préſence lui étoit un continuel reproche de ſa foibleſſe. Nugna Bella lui parla comme elle l'avoit promis à Dom Ramire: ils réſolurent qu'à la premiére occaſion le Prince feroit dire au Roi qu'il ne s'oppoſoit plus à mon exil, & qu'il vouloit bien qu'on m'éloignât de la Cour, pourvû qu'il parût à tout le monde que c'étoit contre ſon conſentement.

Cette occaſion ſe trouva bien-tôt. Le Roi ſe mit en colére contre ſon fils pour quelque choſe qu'il avoit fait ſans ſon ordre, & dont il m'accuſoit d'avoir donné le conſeil. Le Prince n'oſant aller chez le Roi, fit ſemblant d'être malade, & garda le lit quelques jours. La Reine, ſelon ſa coutume, travailla à les raccommoder; elle vint chez ſon fils pour lui dire

dire de la part du Roi les plaintes qu'il faisoit de lui. Ce ne sont pas là, Madame, répondit le Prince, les sujets du chagrin du Roi, j'en connois la cause; il a une aversion invincible pour Consalve; il l'accuse de tout ce qui lui déplaît; il veut l'éloigner; il sera toujours mal satisfait de moi tant que je n'y consentirai pas. J'aime tendrement Consalve, mais je vois bien qu'il faut que je me fasse la violence de m'en priver, puisque je ne sçaurois qu'à ce prix avoir les bonnes graces du Roi. Dites-lui donc, s'il vous plaît, Madame, que je consens à son éloignement, mais à condition qu'on ne sçaura point que j'y aye consenti. La Reine fut surprise du discours du Prince son fils: Ce n'est pas à moi, lui dit-elle, à trouver étrange que vous ayez de la complaisance pour les volontés du Roi; mais j'avoue que je suis étonnée que vous consentiez à l'éloignement de Consalve. Le Prince s'excusa par de mauvaises raisons, & passa ensuite à un autre discours.

Pendant qu'ils parloient, une des filles de la Reine, qui étoit mon amie, & celle de Nugna Bella, s'étoit trouvée par hazard si proche du lit, qu'elle avoit entendu tout ce que la Reine & le Prin-

ce avoient dit ſur mon ſujet : elle demeura ſi ſurpriſe & ſi attentive à penſer ce qui pouvoit avoir cauſé un ſi grand changement dans l'eſprit du Prince, que j'entrai dans la chambre, & que je commençai à lui parler avant qu'elle m'eût apperçu. Je lui fis la guerre de ſa rêverie : Vous devez m'en être obligé, me dit-elle ; je viens d'entendre une choſe dont je ſuis ſi étonnée, que je ne la puis comprendre. Elvire (c'eſt ainſi que s'appelloit cette fille) me conta alors ce qu'elle avoit entendu, & me donna une ſurpriſe encore plus grande que n'avoit été la ſienne. Je lui fis redire la même choſe une ſeconde fois ; comme elle achevoit, la Reine ſortit & interrompit notre converſation. Je ſortis avec elle, & n'ayant pas l'eſprit en état de demeurer auprès du Prince, je m'en allai ſeul dans les jardins du Palais, pour faire réflexion ſur une ſi étrange avanture.

Je ne pouvois m'imaginer qu'un Prince qui me traitoit ſi bien, voulût me faire chaſſer de la Cour ſans ſujet : je ne pouvois comprendre ce qui lui pouvoit faire ſouhaiter mon éloignement : je ne pouvois deviner ce qui l'obligeoit à me témoigner de l'amitié, lorſqu'il n'en avoit plus : enfin, je ne pouvois croire que

que ce que je venois d'apprendre fût véritable, & que Dom Garcie eût la foiblesse de m'abandonner. Comme je l'aimois beaucoup, j'étois touché de son changement jusqu'au fond de l'ame : Ne pouvant soutenir la douleur que je ressentois, je voulus chercher Dom Ramire, pour avoir le soulagement de me plaindre avec lui.

Dans cette pensée, je m'approchai du Palais ; je trouvai un des Officiers de la Chambre de Dom Garcie, que j'avois donné à ce Prince, & qui étoit plus proche de sa personne qu'aucun autre. Je lui dis de voir si Dom Ramire n'étoit point chez le Prince, & de le prier de ma part de me venir trouver à l'heure même. Cet Officier me répondit, qu'il n'y étoit pas ; qu'il n'y viendroit sans doute, selon sa coutume, qu'après que tout le monde seroit retiré. Je demeurai extrêmement surpris de ces paroles ; je crus d'abord ne les avoir pas bien entendues : néanmoins elles me firent de l'impression : il me revint plusieurs choses dans l'esprit, qui me firent soupçonner que Dom Ramire avoit quelque intelligence avec le Prince, qu'il ne me disoit pas. Dans un autre tems je n'eusse pas eu ce soupçon ; mais ce que je venois d'apprendre

de l'infidélité de Dom Garcie, me forçoit à croire que tout le monde me pouvoit tromper. Je demandai à cet Officier ſi Dom Ramire alloit ſouvent chez Dom Garcie aux heures où il n'y avoit perſonne : il me répondit, qu'il étoit ſurpris que je lui fiſſe cette demande, & qu'il croyoit que je n'ignorois ni les converſations de Dom Ramire avec le Prince ; ni le ſujet de leurs converſations. Je lui repliquai, que je ne ſçavois ni l'un ni l'autre, & que je trouvois fort étrange, qu'il ne m'en eût pas averti. Il crut que je faiſois ſemblant de n'en rien ſçavoir, pour découvrir s'il me diroit la vérité ; & me voulant faire voir qu'il étoit incapable de me rien cacher, il me conta l'amour du Prince pour ma ſœur, & la part qu'y avoit Dom Ramire. Il me dit, qu'il les en avoit entendu parler pluſieurs fois, lorſqu'ils croyoient n'être écoutés de perſonne, & qu'il avoit ſçu le reſte de celui à qui le Prince confioit ſes Lettres pour Hermeneſilde. Ainſi, j'apris tout ce qui ſe paſſoit, à la réſerve de ce qui regardoit Nugna Bella.

Je ne cherche plus, m'écriai-je tout tranſporté de colére, d'où vient le changement de Dom Garcie ; la trahiſon qu'il me fait, lui rend ma préſence inſupporta-

table. Quoi ! Dom Garcie aime ma sœur, ma sœur le souffre, & Dom Ramire est leur confident ! Je m'arrêtai à ces mots, ne voulant pas faire voir mon ressentiment à cet Officier, & je lui défendis de parler de ce qu'il venoit de m'apprendre. Je me retirai chez moi avec un trouble qui m'ôtoit la connoissance de moi-même. Lorsque je fus seul, je m'abandonnai à la rage & au désespoir; je fis mille fois le dessein d'aller poignarder le Prince & Dom Ramire; j'eus toutes les pensées de colére & de vengeance que peut donner l'excès de l'emportement. Enfin, après avoir un peu remis mon esprit pour me donner le tems de choisir les moyens de me venger, je résolus de me battre contre Dom Ramire, de porter Nugna Bella à se retirer en Castille, d'obtenir de son Pére la permission de l'épouser; & comme il étoit dans le même dessein de révolte que le mien, de me joindre à eux, de les animer, de déclarer la guerre au Roi de Leon, & de renverser le Trône où Dom Garcie devoit monter. Je m'arrêtai à cette résolution, bien qu'elle fût contraire à tous les sentimens que j'avois eus jusqu'alors; mais j'étois emporté par la violence de mon désespoir.

Je devois voir Nugna Bella ce même ſoir ; j'en attendois l'heure avec impatience ; & l'eſpérance de la trouver ſenſible à mon malheur, me donnoit le ſeul ſoulagement dont je pouvois être capable. Comme je me préparois à ſortir, un homme à qui elle ſe[r]voit, & qui m'apportoit ſouvent de ſes Lettres, m'en donna une de ſa part, & me dit qu'elle étoit bien ſâchée de ne me pouvoir entretenir ce ſoir-là ; mais qu'il lui étoit impoſſible, pour les raiſons que je trouverois dans ſa Lettre. Je lui repartis, qu'il étoit abſolument néceſſaire que je lui parlaſſe ; que j'allois lui faire réponſe, & que je le priois d'attendre. J'entrai dans mon cabinet, j'ouvris la Lettre de Nugna Bella, & j'y trouvai ces paroles.

LETTRE.

JE ne ſçai ſi je vous dois remercier de la permiſſion que vous me donnez, de témoigner de la douleur à Conſalve lorſqu'il partira. J'euſſe été bien aiſe que vous me l'euſſiez défendu, pour avoir quelque raiſon de ne pas faire une choſe qui me donnera tant de contrainte. Quoique vous ayez ſouffert de la conduite que j'ai eue avec lui depuis ſon retour, j'en ai plus ſouffert que

vous : vous n'en douteriez pa
viez la peine que je trouve
homme que je n'aime plus ,
encore, quand je suis même a
l'avoir aimé , & que je rac
vie , de n'avoir jamais pronc
vous toutes les paroles qu'il fa
dise. Vous connoîtrez , lorsqu'i
les injustices que vous me faite
que vous me verrez à son dépa
suadera mieux que toutes mes
menesilde est en colére contre
ce qu'il parla hier assez long
personne dont elle lui a déja t
que jalousie ; c'est ce qui l'a
suivre la Reine lorsqu'elle est a
Qu'il ne lui fasse pas connoîtr
che , je lui ai promis de n'en
est si véritablement aimé d'elle
Ma Lettre a été interrompue
droit par une chose qui me m
inquiétude mortelle : Une de
gnes a entendu aujourd'hui tou
Prince a dit à la Reine sur le
salve ; elle l'en a averti à l'h
& elle vient de me le dire , com
se qui doit me surprendre , & m
est impossible que Consalve ne v
ne d'avoir sçu quelque chose des
Prince , & qu'il ne demêle une

tie de la vérité. Voyez quel embarras cela peut faire : cette pensée me trouble à un point, que je ne sçai ce que je fais. Je vai lui écrire que je ne puis le voir ce soir ; car je ne sçaurois m'exposer à lui parler que vous ne l'ayez vû, & que je ne sçache par vous ce que je lui dois dire. Adieu, jugez de mon inquiétude.

Je fus si hors de moi-même en achevant de lire cette Lettre, que je ne sçavois ce que je voyois, ni ce que je faisois. Mon emportement & ma colére avoient été au dernier degré sur les trahisons que j'avois découvertes ; mais c'étoient des sentimens trop foibles & trop communs, pour celle que le hazard venoit encore de me découvrir. Je demeurai sans parole & sans mouvement, & je fus long-tems en cet état sans avoir que des pensées confuses, qui tenoient mon esprit accablé sous le poids de ma douleur.

Vous m'êtes infidéle, Nugna Bella ! m'écriai-je tout d'un coup : Vous joignez à votre changement l'outrage de me tromper, & de consentir que je sois trompé par ce que j'aimois le mieux après vous ! C'est trop de malheurs à la fois, & ils sont d'une nature, qu'il seroit plus hon-

honteux d'y résister, que d'en être accablé. Je céde à la cruauté du plus malheureux sort dont un homme ait jamais été persécuté. J'ai eu de la force & des desseins de vengeance contre un Prince ingrat, & contre un ami infidéle; mais je n'en ai point contre Nugna Bella: j'étois plus heureux par elle, que par tout le reste du monde; puisqu'elle m'abandonne, tout m'est indifférent, & je renonce à une vengeance qui ne me pourroit donner de joie. Je me suis vû il n'y a pas long-tems le premier homme de tout le Royaume, par la grandeur de mon pére, par la mienne propre, & par la faveur du Prince: je me croyois aimé des personnes qui m'étoient les plus chéres. La Fortune me quitte, je suis abandonné par mon Maître, je suis trompé par ma sœur, je suis trahi par mon ami; je pers ma Maîtresse, & c'est par cet ami que je la pers! Est-il possible, Nugna Bella, que vous m'ayez quitté pour Dom Ramire? Est-il possible que Dom Ramire ait voulu vous ôter à un homme qui vous aimoit passionnément, & dont il étoit lui-même si tendrement aimé? Falloit-il que je vous perdisse l'un par l'autre, & qu'il ne me restat pas au moins

la

la foible consolation d'avoir un des deux avec qui me plaindre ?

Des réflexions si cruelles ne me laissoient plus l'usage de la raison ; la moindre des infortunes dont je fus accablé dans cette journée, eût été capable de me donner une douleur mortelle. Ce grand nombre de malheurs me mettoient de l'égarement dans l'esprit, & je ne sçavois auquel donner mon attention. Celui qui avoit apporté la lettre de Nugna Bella, me fit dire, qu'il en attendoit la réponse; je revins comme d'un songe lorsqu'on entra dans mon cabinet; je répondis que je l'enverrois le lendemain, & j'ordonnai qu'on me laissat en repos.

Je me mis encore à considérer l'état où j'avois été, & celui où je me trouvois. Une si cruelle expérience de l'inconstance de la Fortune & de l'infidélité des hommes, m'inspira le dessein de renoncer pour jamais au commerce du monde, & d'aller finir ma vie dans quelque désert. Ma douleur me faisoit voir que c'étoit le seul parti que je pouvois prendre. Je n'avois de retraite qu'auprès de mon pére ; je sçavois le dessein qu'il avoit de prendre les armes ; mais quelque désespéré que je fusse, je ne pouvois me résoudre à me révolter contre un

un Roi dont je n'avois point reçu d'outrage. Si je n'eusse été abandonné que de la fortune, j'aurois pris plaisir à lui résister, & à faire voir que je méritois ce qu'elle m'avoit donné : mais après avoir été trompé par tant de personnes que j'avois tant aimées, & dont je me croyois si assuré, de quelle espérance pouvois-je encore me flatter ? Puis-je mieux servir un Maitre, disois-je, que j'ai servi Dom Garcie ? puis-je mieux aimer un ami que j'ai aimé Dom Ramire ? & puis-je avoir plus d'amour pour une maîtresse, que j'en ai pour Nugna Bella ? Cependant ils m'ont trahi ! Il faut donc par une retraite entiére me dérober à la tromperie des hommes, & au dangereux pouvoir des femmes.

Comme je prenois cette résolution, je vis entrer dans mon cabinet un homme de qualité & de mérite, appellé Dom Olmond, qui s'étoit toujours attaché à moi. Il étoit frére de cette Elvire qui m'avoit averti de la trahison du Prince, & il venoit d'apprendre par elle ce que Dom Garcie avoit dit à la Reine. Sa surprise fut extrême de voir sur mon visage une agitation & une douleur si extraordinaires. Il me connoissoit assez pour avoir peine à s'imaginer que la Fortu-

tu-

tune ſeule pût me donner tant de trouble : il crut néanmoins que j'étois touché de l'infidélité du Prince, & il commença à m'en vouloir conſoler. J'avois toujours aimé Dom Olmond, & je l'avois ſervi en pluſieurs occaſions, quoique je lui euſſe préféré Dom Ramire en toutes choſes. L'ingratitude de ce dernier me fit ſentir dans ce moment l'injuſtice que j'avois faite à Dom Olmond : pour la réparer, ou peut-être pour avoir le ſoulagement de me plaindre, je lui découvris l'état où j'étois, & toutes les trahiſons qu'on m'avoit faites. Il en fut auſſi ſurpris qu'il le devoit être, mais il ne le fut pas autant que je le penſois de l'infidélité de Nugna Bella. Il me dit que ſa ſœur en lui racontant l'infidélité du Prince, lui avoit dit auſſi que Nugna Bella étoit ſans doute changée pour moi, & qu'elle me cachoit beaucoup de choſes. Voyez, Dom Olmond, lui dis-je, en lui montrant la lettre de Nugna Bella, voyez ſon changement, & les choſes qu'elle m'a cachées. Elle m'a envoyé cette lettre au lieu de celle qu'elle m'écrivoit, & il eſt aiſé de juger que cette lettre s'adreſſe à Dom Ramire. Dom Olmond étoit ſi touché de l'état où il me voyoit, & mes malheurs lui paroiſ-

ſoient ſi cruels, qu'il n'entreprenoit pas de me conſoler. Il me laiſſoit ſoulager ma douleur par les plaintes. N'avois-je pas raiſon, lui dis-je, de vouloir connoître Nugna Bella devant que de l'aimer ? Mais je prétendois une choſe impoſſible ; on ne connoît point les femmes, elles ne ſe connoiſſent pas elles-mêmes, & ce ſont les occaſions qui décident des ſentimens de leur cœur. Nugna Bella a crû m'aimer, elle n'aimoit que ma fortune, elle n'aime peut-être que la même choſe en Dom Ramire. Cependant, m'écriai-je, elle ne m'a dit depuis quelque tems que les paroles qu'il lui a permis de me dire. C'étoit à mon Rival à qui je faiſois mes plaintes du changement qu'il avoit cauſé. Il lui parloit pour lui lorſque je croyois qu'il lui parloit pour moi. Eſt-il poſſible que j'aye été l'objet d'une ſi outrageante tromperie, & l'avois-je méritée ? Le perfide me trahiſſoit donc auprès de Nugna Bella, comme il me trahiſſoit auprès de Dom Garcie ! Je leur avois confié ma ſœur, & ils l'ont engagée avec le Prince. Cette union qui me paroiſſoit entr'eux, & qui ne me donnoit que de la joie, n'avoit pour but que de me tromper. O Dieu ! m'écriai-je encore, pour qui reſervez-

vous

vous le tonnerre, si ce n'est pour des personnes si indignes de vivre?

Après ce violent transport de ma douleur, l'idée de Nugna Bella infidéle, qui ne me laissoit que de l'indifférence pour mes autres malheurs, me remit dans une tristesse, où le désespoir paroissoit sans emportement. Je dis à Dom Olmond le dessein où j'étois d'abandonner toutes choses. Il en fut surpris, il s'y opposa; mais je lui fis si bien voir que j'y étois résolu, qu'il crut inutile d'y résister, du moins dans ces premiers momens. Je pris tout ce que je trouvai de pierreries, & nous montames à cheval, afin de sortir de chez moi devant qu'on me pût apporter l'ordre de me retirer. Nous marchames jusques à ce que le Soleil parût. Dom Olmond me conduisit dans la maison d'un homme qui avoit été à lui, & dont il se tenoit assuré. Je voulois qu'il me quittat en ce lieu, & qu'il me laissat attendre la nuit, pour entrer dans le chemin que j'avois dessein de prendre. Après une longue contestation, il me dit qu'il consentiroit à me quitter comme je le souhaitois, pourvu que je lui promisse de l'attendre au lieu où nous étions; que cependant il iroit à Leon pour apprendre quel effet mon départ y avoit pro-

produit, & que peut-être feroit-il arrivé quelque changement qui me feroit quitter la trifte réfolution que j'avois prife : qu'enfin il me demandoit en grace d'attendre fon retour. J'y confentis, à condition qu'il ne diroit à perfonne qu'il m'eût vû, ni qu'il fçût le lieu où j'étois : mais fi j'y confentis, ce fut plutôt par une curiofité involontaire d'apprendre de quelle maniére Nugna Bella parloit de moi, que par la penfée qu'il pût être arrivé quelque chofe qui diminuat mes malheurs.

Allez, lui dis-je, mon cher Olmond, voyez Nugna Bella, & s'il eft poffible, fçachez fes fentimens par votre fœur, tâchez d'apprendre depuis quel tems elle a ceffé de m'aimer, & fi elle ne m'a abandonné, que parce que la Fortune m'a quitté. Dom Olmond m'affura qu'il feroit tout ce que je fouhaitois, & deux jours après il revint me trouver avec une trifteffe qui me fit bien voir qu'il n'avoit rien à me dire, qu'il crût propre à me faire changer de deffein.

Il m'apprit que tout le monde ignoroit la caufe de mon départ, que le Prince feignoit, auffi-bien que Dom Ramire, d'en être affligé, & que le Roi croyoit que j'étois parti d'intelligence avec le Prin-

Prince son fils. Il me dit qu'il avoit vû sa sœur, que tout ce que je croyois étoit véritable, que le détail qu'il en avoit appris n'étoit propre qu'à augmenter mes douleurs, & qu'il me prioit de ne le pas obliger à m'en faire récit. Je n'étois pas en état de pouvoir craindre une augmentation à mes maux, & ce qu'il me vouloit taire, étoit la seule chose qui me pouvoit donner encore quelque curiosité. Je le priai donc de ne me rien cacher. Je ne vous redirai point tout ce qu'il me dit, parce que je vous en ai déja raconté la plus grande partie, pour donner quelque ordre à mon récit. Ce fut par lui que j'appris toutes les choses que j'avois ignorées dans le tems qu'elles se passoient, comme vous l'avez pû juger. Je vous dirai seulement que sa sœur lui conta, que le soir avant mon départ, comme elle étoit revenuë de chez la Reine, où Nugna Bella n'avoit point paru, elle l'avoit été chercher dans sa chambre, qu'elle l'avoit trouvée fonduë en larmes avec une lettre entre ses mains, qu'elles avoient été fort surprises l'une & l'autre par des raisons différentes: qu'enfin Nugna Bella, après avoir été fort long-tems sans parler, avoit fermé la porte, & lui avoit dit qu'elle al-

loit lui confier tout le ſecret de ſa vie ; qu'elle la prioit de la plaindre, & de la conſoler dans le plus cruel état où une perſonne ſe fût jamais trouvée. Qu'alors elle lui avoit appris tout ce qui s'étoit paſſé entre le Prince, Dom Ramire, ma ſœur, & elle, de la maniére dont je viens de vous le raconter ; & qu'enſuite elle lui avoit dit que Dom Ramire venoit de lui renvoyer cette lettre qu'elle tenoit entre ſes mains, parce qu'elle n'étoit pas pour lui ; que c'étoit celle qu'elle m'écrivoit ; que j'avois reçu celle qui étoit pour Dom Ramire, & qu'en la recevant, j'avois appris tout ce qu'ils me cachoient depuis ſi long-tems.

Elvire dit à ſon frére, qu'elle n'avoit jamais vû une perſonne ſi troublée & ſi affligée que Nugna Bella. Elle craignoit que je n'avertiſſe le Roi de l'intelligence de ma ſœur & du Prince ; que je ne fiſſe chaſſer Dom Ramire de la Cour, & que je ne l'en fiſſe éloigner elle-même ; que ſur-tout elle appréhendoit la honte de mes reproches, & que les infidélités qu'elle m'avoit faites, lui donnoient pour moi une haine extraordinaire.

Vous jugez bien que tout ce que m'aprit Dom Olmond ne diminua pas mes

déplaifirs ; & ne me fit pas changer de deffein. Il s'opiniâtra avec des marques d'amitié extraordinaires à me vouloir fuivre, & à l'engager à me tenir compagnie dans le défert où je m'en allois. Je lui dis fi fortement que je ne le fouffrirois jamais, qu'enfin nous nous féparames. Il me quitta, à condition qu'en quelque lieu que je puffe aller, je lui donnerois de mes nouvelles. Il s'en retourna à Leon, & je partis dans la penfée de m'embarquer au premier Port que je trouverois. Mais quand je fus feul, & abandonné à la réflexion de mes malheurs, le refte de ma vie me parut une fi longue fouffrance, que je me réfolus d'aller chercher la mort dans la guerre que le Roi de Navarre avoit contre les Maures. Je ne m'y fis connoître que fous le nom de Théodoric, & je fus affez malheureux pour trouver quelque gloire que je ne cherchois pas, au lieu de la mort que j'avois cherchée. La Paix fut conclue ; je repris mon premier deffein, & votre rencontre fit changer une folitude affreufe où je m'en allois, en une retraite agréable.

J'y trouvois le repos & la tranquillité que j'avois perdue : ce n'eft pas que l'ambition ne fe foit réveillée quelquefois dans mon cœur ; mais ce que j'ai éprou-

vé de l'inconſtance de la Fortune me l'a rendue mépriſable ; & l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella étoit tellement effacé par le mépris qu'elle m'a donné pour elle, que je pouvois dire, qu'il ne me reſtoit aucune paſſion, quoiqu'il me reſtat encore beaucoup de triſteſſe. La vûe de Zayde vient m'ôter ce triſte repos dont je jouiſſois, & me jette dans de nouveaux malheurs beaucoup plus cruels que ceux que j'ai déja éprouvés.

Alphonſe demeura ſurpris & charmé du récit de Conſalve : J'avois conçu, lui dit-il, une grande idée de votre mérite, & de votre vertu ; mais j'avoue que ce que je viens d'apprendre eſt encore au-deſſus de ce que j'en avois penſé. Je dois plutôt craindre, répondit Conſalve, que je n'aye diminué la bonne opinion que vous aviez de moi, en vous faiſant voir combien j'ai été facile à tromper. Mais j'étois jeune, j'ignorois les trahiſons de la Cour, j'étois incapable d'en faire, je n'avois aimé que Nugna Bella ; l'amour que j'avois pour elle, ne me laiſſoit pas imaginer que les paſſions puſſent finir : ainſi rien ne me portoit à la défiance ni ſur l'amitié, ni ſur l'amour. Vous ne pouviez vous garantir

mpé, repartit Alphonse, à moins que
naturellement soupçonneux; encore
ons, qui quoique bien fondés, vous
nt paru injustes, puisque vous n'a-
u jusqu'alors aucun sujet de vous
des personnes qui vous trompoient:
tromperie étoit conduite avec tant
leté, que la raison ne vouloit pas
la soupçonnat. Ne parlons point
s malheurs passés, reprit Consal-
s ne me sont plus sensibles; Zayde
ôte même le souvenir, & je m'é-
que j'aye pû vous les raconter.
onsidérez que je n'avois jamais cru
ir être amoureux par la beauté seule,
voir être touché d'une personne
roit eu quelque attachement: ce-
t j'adore Zayde, dont je ne con-
en, sinon qu'elle est belle, & qu'el-
révenue pour un autre. Puisque
trompé dans l'opinion que j'a-
nçue de Nugna Bella, que je
fois, que puis-je attendre de Zay-
je ne connois point? Mais qu'en
attendre, & quelles prétentions
voir sur Zayde? Elle m'est en-
t inconnue; le hazard l'a jettée
côte; elle brûle d'impatience
aller; je ne puis la retenir sans
& avec bienséance. Quand je l'y
is, en serois-je plus heureux? Je

la verrois tous les jours pleurer un homme qu'elle aime, & se souvenir de lui en me regardant. Ah! Alphonse, quel mal que la jalousie! Ah! Dom Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frapent d'abord, & qui nous surprennent: les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous; & l'amour que j'ai pour Zayde, est un torrent qui m'entraîne, sans me laisser un moment le pouvoir d'y résister. Mais, Alphonse, ajouta-t-il, je vous fais passer la nuit à vous entretenir de mes peines, & il est juste de vous laisser en repos.

Après ces paroles, Alphonse se retira dans sa chambre, & Consalve passa le reste de la nuit sans donner un moment au sommeil. Le jour suivant, Zayde parut encore occupée du désir de retrouver ce qu'elle avoit déja cherché; mais tout le soin qu'elle prit fut inutile. Consalve ne la quittoit point; il oublioit mille fois le jour qu'elle ne pouvoit l'entendre, & qu'elle ne lui pouvoit répondre; il lui demandoit la cause de sa douleur avec la même circonspection & la même crainte de lui déplaire, que si elle l'avoit entendu. Quand la raison lui revenoit,

& qu'il avoit le déplaisir de voir qu'elle ne pouvoit lui répondre, il cherchoit le soulagement de lui dire tout ce que sa passion lui inspiroit.

Je vous aime, belle Zayde, disoit-il en la regardant, je vous aime, je vous adore ; j'ai au moins le plaisir de vous le dire, & de ne pas attirer votre colére : toutes vos actions me persuadent qu'on n'oseroit vous le déclarer sans vous déplaire ; mais cet Amant que vous pleurez vous a parlé sans doute de son amour, & vous vous êtes accoutumée à l'entendre. Que d'un mot, belle Zayde, vous m'éclairciriez de doutes !

Lorsqu'il lui parloit ainsi, elle se tournoit quelquefois vers Felime avec étonnement, & comme pour lui faire remarquer une ressemblance dont elle étoit toujours surprise ; c'étoit une douleur si vive pour Consalve de s'imaginer qu'il la faisoit souvenir de son Rival, qu'il eût aisément renoncé aux avantages de sa beauté & de sa bonne mine, pour n'avoir point une telle ressemblance. Cette douleur lui étoit si insupportable, qu'il ne pouvoit presque plus se résoudre à paroître devant Zayde ; il aimoit mieux se priver de sa vûe, que de lui représenter l'image de celui qu'elle aimoit : & lorsque

que ses regards lui paroissoient favorables, il ne les pouvoit supporter, tant il étoit persuadé qu'ils ne s'adressoient pas à lui. Il la quittoit, & s'en alloit passer des après-dînées entiéres dans le Bois. Quand il revenoit auprès d'elle, il lui trouvoit plus de froideur & plus de chagrin qu'elle n'avoit accoutumé d'en avoir. Il crut même dans la suite remarquer quelque inégalité dans la maniére dont elle le traitoit : mais comme il n'en pouvoit deviner la cause, il s'imagina que le déplaisir de se trouver dans un Païs inconnu faisoit les changemens qui paroissoient dans son humeur. Il voyoit bien néanmoins que l'affliction qu'elle avoit euë les premiers jours commençoit à diminuer. Felime étoit plus triste que Zayde; mais sa tristesse étoit toujours égale : elle en paroissoit accablée; & il sembloit qu'elle ne cherchoit qu'à être seule, & à entretenir sa rêverie. Alphonse en parloit quelquefois à Consalve avec étonnement, & il étoit surpris que sa grande mélancolie ne diminuat point sa beauté. Cependant Consalve ne songeoit qu'à plaire à Zayde, & à lui donner tous les divertissemens que la promenade, la chasse & la pêche lui pouvoient fournir. Elle s'occupa aussi à ce

qui la pouvoit divertir : elle travailla pendant quelques jours à un bracelet de ses cheveux, & après l'avoir achevé, elle se l'attacha au bras avec cet empressement que l'on a pour les choses qui viennent d'être achevées. Le jour même qu'elle le mit, le hazard voulut qu'elle le laissa tomber dans le bois. Consalve qui l'avoit vûe sortir, alloit la chercher, & en marchant sur ses pas, il trouva ce bracelet qu'il n'eut pas de peine à reconnoître. Il eut une joie sensible de l'avoir trouvé. Cette joie auroit été encore plus grande, s'il l'eût reçu des mains de Zayde; mais comme il ne l'avoit pas espéré, il se tenoit heureux de le devoir à la Fortune. Zayde qui s'étoit déja apperçue de la perte qu'elle avoit faite, revenoit chercher dans les lieux où elle avoit passé. Elle fit entendre à Consalve ce qu'elle avoit perdu, & lui en témoigna même beaucoup de chagrin; quelque peine qu'il sentît de lui causer de l'inquiétude, il ne put se résoudre à lui rendre une chose qui lui étoit si chére. Il fit semblant de chercher avec elle, & enfin il l'obligea à ne plus chercher inutilement. Si-tôt qu'il fut retiré dans sa chambre, il baisa mille fois ce bracelet, & y mit une attache de pierre-

re-

reries d'un grand prix. Quelquefois il alloit se promener devant que Zayde fût éveillée, & lorsqu'il étoit en un lieu où il croyoit ne pouvoir être vû, il détachoit ce bracelet, afin de le mieux considérer.

Un matin qu'il étoit dans cette occupation, & qu'il s'étoit assis sur des rochers avancés dans la mer, il entendit quelqu'un proche de lui; il se retourna brusquement, & il fut bien surpris de voir que c'étoit Zayde. Tout ce qu'il put faire fut de cacher ce bracelet; mais ce ne put être si promtement que Zayde ne vît qu'il avoit caché quelque chose. Il s'imagina qu'elle avoit vû ce qu'il avoit caché; il remarqua sur son visage tant de froideur & de chagrin, qu'il ne douta point qu'elle ne fût en colére de ce qu'il ne lui avoit pas rendu son bracelet: il n'osoit lever les yeux sur elle; il craignoit qu'elle ne lui fît entendre qu'elle le vouloit ravoir, mais il ne pouvoit se résoudre à le lui rendre. Elle paroissoit triste & embarrassée; & sans regarder Consalve, elle s'assit sur le rocher, & tourna la tête vers la mer. Le vent emporta, sans qu'elle y prit garde, un voile qu'elle tenoit entre ses mains: Consalve se leva pour le ramasser; mais

en se levant il laissa tomber le bracelet, qu'il n'avoit pû rattacher, par la crainte qu'il avoit eue de le laisser voir. Zayde se tourna au bruit que fit Consalve; elle vit son bracelet & le ramassa devant qu'il s'en fût apperçu. Il fut extrêmement troublé lorsqu'il le vit entre ses mains, & par le désespoir de le perdre, & par l'appréhension de sa colére. Il se rassura néanmoins en lui voyant un visage où il ne paroissoit plus ni de chagrin, ni de dépit, où il crut voir au contraire quelque impression de douceur; & il ne fut pas moins ému par l'espérance que lui donnoit le visage de Zayde, qu'il l'avoit été un moment auparavant par la crainte de lui avoir déplu. Elle regarda avec admiration la beauté de l'attache de pierreries, & après l'avoir regardée, elle la défit, la rendit à Consalve, & resserra le bracelet. Lorsque Consalve vit que Zayde ne lui avoit rendu que les pierreries, il se tourna du côté de la mer, & y jetta cette attache, avec un air de rêverie & de tristesse, comme s'il l'eût laissé tomber par hazard. Zayde fit un grand cri, & s'avança pour voir si on ne la pourroit point retrouver: mais il lui montra qu'on chercheroit inutilement, & sans vouloir qu'elle fît une plus longue réfle-
xion

xion fur ce qu'il venoit de faire, il lui donna la main pour l'éloigner du lieu où ils étoient. Ils marchérent fans fe regarder, & reprirent infenfiblement le chemin de la maifon d'Alphonfe, fi embarraffés l'un & l'autre, qu'il fembloit qu'ils cherchaffent à fe quitter.

Si-tôt que Confalve l'eut remife dans fa chambre, il alla rêver à fon avanture: quoique Zayde ne lui eût pas témoigné autant de colére qu'il en avoit appréhendé, il s'imagina que la joie de ravoir fon bracelet avoit diffipé fon premier chagrin, ainfi il n'en eut pas moins de déplaifir. Quelque paffion qu'il eût d'obtenir ce bracelet, il crut qu'il offenferoit Zayde de la lui témoigner, & il demeura accablé de la douleur que donne l'amour quand il eft féparé de l'efpérance. Toute fa confolation étoit de fe plaindre avec Alphonfe, & de fe blâmer lui-même de la foibleffe qu'il avoit d'aimer Zayde.

Vous vous accufez avec injuftice, lui difoit quelquefois Alphonfe; il n'eft pas aifé de fe défendre au milieu d'un défert contre une auffi grande beauté que celle de Zayde. Ce feroit tout ce que vous pourriez faire au milieu de la Cour, où d'autres beautés feroient quelques diver-

ſions, & où du moins l'ambition partageroit votre cœur. Mais aime-t-on ſans eſpérance ? diſoit Conſalve : & comment pourrois-je eſpérer d'être aimé, puiſque je ne puis ſeulement dire que j'aime ? Comment le perſuaderai-je, ſi je ne puis le dire ? Quelles de mes actions peuvent en aſſurer Zayde, dans un lieu où je ne vois qu'elle, & où je ne puis lui faire connoître que je la préfére aux autres ? Comment effacer de ſon eſprit celui qu'elle aime ? Ce ne pourroit être que par l'agrément qu'elle trouveroit en ma perſonne, & le malheur veut que mon viſage lui conſerve le ſouvenir de ſon Amant. Ah ! mon cher Alphonſe, ne me flattez point ; il faut que j'aye perdu la raiſon pour aimer Zayde, pour l'aimer autant que je fais, & même pour ne me pas ſouvenir d'en avoir aimé une autre, & d'en avoir été trompé. Je crois auſſi, répondit Alphonſe, que vous n'avez aimé qu'elle, puiſque vous ne connoiſſez la jalouſie que depuis que vous l'aimez. Je n'avois pas de ſujet d'être jaloux de Nugna Bella, repartit Conſalve, tant elle ſçavoit bien me tromper.

On eſt jaloux ſans ſujet, repliqua Alphonſe, quand on eſt bien amoureux. Vous

Vous le voyez par votre expérience ; faites réflexion sur la douleur que vous donnent les pleurs de Zayde, & remarquez comme la jalousie vous a fait imaginer qu'elle pleure un Amant plutôt qu'un frére. Je ne suis que trop persuadé, reprit Consalve, que j'aime beaucoup plus Zayde, que je n'ai aimé Nugna Bella. L'ambition de cette derniére, & son application aux affaires du Prince, ont souvent rallenti mon amour; & tout ce que je trouve en Zayde d'opposé à mon humeur, comme de croire qu'elle en aime un autre, & de ne connoitre ni son cœur ni ses sentimens, ne peut affoiblir ma passion. Mais, Alphonse, pour aimer beaucoup davantage Zayde que je n'ai aimé Nugna Bella, je n'en suis que plus déraisonnable. Le succès de l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella a été cruel, je l'avoue; néanmoins tout homme qui aime peut en avoir un pareil. Il n'y avoit point d'aveuglement à l'aimer, je la connoissois, elle n'en aimoit point d'autre; je lui plaisois, je pouvois l'épouser: mais Zayde, Alphonse, mais Zayde, qui est-elle ? qu'en puis-je prétendre ? & hormis son admirable beauté qui m'excuse, tout le reste ne me condamne-t-il pas ?

Confalve avoit fouvent de pareilles converfations avec Alphonfe : Cependant fon amour augmentoit tous les jours ; il ne pouvoit s'empêcher de laiffer parler fes yeux d'une maniére fi forte, qu'il croyoit voir dans ceux de Zayde que leur langage étoit entendu, & il la trouvoit quelquefois dans un certain embarras qui ne l'en laiffoit pas douter. Comme elle ne pouvoit fe faire entendre par fes paroles, ce n'étoit prefque que par fes regards qu'elle expliquoit à Confalve une partie des chofes qu'elle lui vouloit dire ; mais il y avoit je ne fçai quoi de fi beau & de fi paffionné dans fes regards, que Confalve en étoit pénétré. Belle Zayde, difoit-il quelquefois, eft-ce ainfi que vous regardez ceux que vous n'aimez pas ? que réfervez-vous donc pour cet heureux Amant, dont j'ai le malheur de vous faire fouvenir ? S'il n'eût point été prévenu de cette penfée, il ne fe fût pas cru fi infortuné, & les actions de Zayde ne lui devoient pas perfuader qu'elle n'eût pour lui que de l'indifférence.

Un jour qu'il l'avoit quittée pour quelque moment, il alla fe promener fur le bord de la mer, & revint enfuite auprès d'une fontaine qui étoit dans le bois en

un

un endroit agréable, où elle alloit aſſez ſouvent. Lorſqu'il s'en approcha, il entendit quelque bruit, & il vit au travers des arbres, Zayde aſſiſe auprès de Félime. La ſurpriſe que cauſa cette rencontre à Conſalve, lui donna la même joie, que ſi le hazard l'eût ramené auprès de Zayde, après une année d'abſence. Il s'avança vers le lieu où elle étoit : quoiqu'il fît aſſez de bruit, elle parloit avec tant d'attention, qu'elle ne l'entendit point. Lorſqu'il fut devant elle, elle parut embarraſſée comme une perſonne qui venoit de parler haut, qui craignoit qu'on n'eût entendu ce qu'elle avoit dit, & qui avoit oublié que Conſalve ne pouvoit l'entendre. L'émotion que lui avoit cauſé cette ſurpriſe, avoit en quelque ſorte augmenté ſa beauté ; & Conſalve, qui s'étoit aſſis auprès d'elle, ne pouvant plus être maître de lui-même, ſe jetta tout d'un coup à ſes genoux, & lui parla de ſon amour d'une maniére ſi paſſionnée, qu'il n'étoit pas néceſſaire d'entendre ſes paroles pour ſçavoir ce qu'elles vouloient dire. Il parut à Conſalve qu'elle ne les entendoit que trop ; elle rougit ; & après avoir fait une action de la main qui ſembloit le repouſſer, elle ſe leva avec une civilité

vilité froide, comme pour le faire lever d'un lieu où il pourroit être incommodé. Alphonse passa dans l'allée en ce moment, & elle marcha vers lui sans jetter les yeux sur Consalve. Il demeura à la place où il étoit sans avoir la force de se relever.

Voilà, dit-il en lui même, la maniére dont on me traite, quand on ne me regarde pas comme le portrait de mon rival. Vous tournez les yeux sur moi, belle Zayde, d'une maniére à charmer & à embraser tout le monde, lorsque mon visage vous fait souvenir du sien; mais si j'ose vous témoigner que je vous aime, vous ne laissez pas seulement tomber sur moi des regards de colére, vous me trouvez indigne d'être regardé. Si je pouvois au moins vous apprendre que je sçai que vous pleurez un Amant, je me trouverois heureux, & j'avoue que ma jalousie seroit vengée par le dépit que vous en recevriez. N'est-ce point aussi que je veux vous paroître persuadé que vous aimez quelque chose, pour avoir la joie d'être assuré par vous-même que vous n'aimez rien. Ah! Zayde, ma vengeance est intéressée, & elle cherche moins à vous offenser, qu'à vous donner lieu de me satisfaire.

Dans

Dans ces penſées, il reprit le chemin du logis, pour s'ôter du lieu où étoit Zayde, & pour être ſeul dans une galerie, où il ſe promenoit quelquefois. Il y rêva long-tems aux moyens de faire entendre à Zayde qu'il la ſoupçonnoit d'en aimer un autre: mais il étoit difficile d'en trouver, & ce n'étoit pas une choſe qui ſe pût faire comprendre ſans paroles. Après s'être laſſé de rêver, & de ſe promener, il voulut ſortir de la galerie, lorſqu'un Peintre qui travailloit à des Tableaux qu'Alphonſe faiſoit faire, le pria avec beaucoup d'empreſſement de regarder ſon ouvrage. Conſalve eût bien voulu s'en diſpenſer; mais pour ne pas fâcher ce Peintre, il s'arrêta à conſidérer ce qu'il faiſoit. C'étoit un grand tableau, où Alphonſe avoit voulu qu'il repréſentât la Mer comme on la voyoit de ſes fenêtres, & pour rendre ce tableau plus agréable, il y avoit fait peindre une tempête. Il paroiſſoit d'un côté des Vaiſſeaux qui périſſoient en pleine mer, de l'autre des navires qui ſe briſoient contre des rochers: On voyoit des hommes qui tâchoient de ſe ſauver à la nage, & on en voyoit qui avoient déja péri, & dont la mer avoit jetté les corps ſur le ſable.

Cette

Cette tempête fit ſouvenir Conſalve du naufrage de Zayde, & lui mit dans l'eſprit un moyen de lui faire connoître ce qu'il penſoit de ſon affliction. Il dit au Peintre qu'il falloit ajouter encore quelques figures dans ſon tableau, & mettre ſur un des rochers qui y étoient repréſentés, une jeune & belle perſonne panchée ſur le corps d'un homme mort étendu ſur le ſable; qu'il falloit qu'elle pleurât en le regardant; qu'il y eût un autre homme à ſes genoux qui eſſayât de l'ôter d'auprès de ce mort: que cette belle perſonne, ſans tourner les yeux du côté de celui qui lui parloit, le repouſſât d'une main, & que de l'autre elle parût eſſuyer ſes larmes. Le Peintre promit à Conſalve de ſuivre ſa penſée, & commença à la deſſiner: Conſalve en fut ſatisfait, & le pria de travailler avec diligence. Enſuite il ſortit de la galerie; il alla pour retrouver Zayde, ne pouvant malgré ſon dépit être plus longtems ſéparé d'elle: mais il ſçut qu'au retour de la promenade, elle s'étoit retirée dans ſa chambre, & il ne put la voir de tout le reſte du jour. Il en eut de la triſteſſe & de l'inquiétude, & il craignit qu'elle ne l'eût privé de ſa vûe, pour le punir de ce qu'il avoit oſé lui faire enten-

entendre. Le lendemain elle lui parut plus ſérieuſe qu'à l'ordinaire ; mais les jours ſuivans, il la trouva comme elle avoit accoutumé d'être.

Cependant le Peintre travailloit à ce que Conſalve lui avoit ordonné, & Conſalve attendoit avec beaucoup d'impatience que cet ouvrage fût achevé : ſitôt qu'il le fut, il conduiſit Zayde dans la galerie, comme pour lui donner le divertiſſement de voir travailler le Peintre : Il lui fit d'abord regarder tous les tableaux qui étoient déja faits, & enſuite il lui fit conſidérer avec plus d'attention celui de la mer, où l'on travailloit encore. Il lui fit remarquer cette jeune perſonne qui pleuroit un homme mort ; & lorſqu'il vit que ſes yeux y étoient attachés, & qu'il ſembloit qu'elle reconnût le Rocher où elle alloit ſi ſouvent, il prit le crayon du Peintre, & écrivit le nom de Zayde au-deſſus de cette belle perſonne, & celui de Theodoric au-deſſus de ce jeune homme qui étoit à genoux. Zayde qui liſoit ce qu'écrivoit Conſalve, rougit lorſqu'il eut achevé ; & après l'avoir regardé avec des yeux qui témoignoient de la colére, elle prit un pinceau, & effaça entiérement cet homme mort, qu'elle jugea bien que Conſalve

ſalve l'accuſoit de pleurer. Quoiqu'il connût aiſément qu'il avoit fâché Zayde, il ne laiſſa pas d'avoir une joie ſenſible de lui voir effacer celui qu'il en croyoit aimé. Encore qu'il pût s'imaginer que cette action de Zayde fût plutôt un effet de ſa fierté, qu'une preuve qu'elle ne regrettoit perſonne, il trouvoit néanmoins qu'après l'amour qu'il lui avoit témoigné, elle lui faiſoit une faveur de ne vouloir pas lui laiſſer croire qu'elle en aimât un autre: Mais le peu d'eſpérance que lui donnoit cette penſée, ne pouvoit détruire tant de ſujet de crainte qu'il croyoit avoir.

Alphonſe qui n'étoit prévenu d'aucune paſſion, jugeoit des ſentimens de cette belle Etrangére, d'une maniére bien différente de Conſalve. Je trouve, lui diſoit-il, que vous avez tort de vous croire malheureux: vous l'êtes, ſans doute, de vous être attaché à une perſonne que vrai-ſemblablement vous ne pouvez épouſer; mais vous ne l'êtes pas de la maniére dont vous croyez l'être; & les apparences ſont trompeuſes, ſi vous n'êtes véritablement aimé de Zayde. Il eſt vrai, répondit Conſalve, que ſi je jugeois de ſes ſentimens par ſes regards, je pourrois me flatter de quelque eſpérance;

rance; mais comme je vous l'ai dit, elle ne me regarde que par cette ressemblance qui me donne tant de jalousie. Je ne sçai, repliqua Alphonse, si tout ce que vous pensez est véritable; mais si j'étois à la place de celui que vous croyez qu'elle regrette, je ne serois pas satisfait que ma ressemblance fit regarder quelqu'un avec des yeux si favorables, & il est impossible que l'idée d'un autre produise les sentimens que Zayde a pour vous. L'espérance est naturelle aux Amans: si quelques actions de Zayde en avoient déja fait concevoir à Consalve, le discours d'Alphonse acheva de lui en donner: Il crut voir que Zayde ne le haïssoit pas, & il en ressentit une joie extraordinaire; mais cette joie ne lui dura pas long-tems: il s'imagina, qu'il ne devoit qu'à la ressemblance de son rival le panchant qu'elle avoit pour lui; il pensa qu'après avoir perdu un homme qu'elle avoit fort aimé, elle avoit des dispositions favorables pour un autre qui lui ressembloit. Son amour, sa jalousie & sa gloire, ne pouvoient se satisfaire d'une inclination qu'il n'avoit pas fait naître, & qui ne venoit que par celle qu'elle avoit eue pour un autre. Il crut, que quand il seroit aimé de Zayde, ce ne seroit

roit toujours que ſon rival qu'elle aimeroit en lui: Enfin, il trouvoit qu'il ſeroit malheureux, quand même il ſeroit aſſuré d'être aimé. Néanmoins il ne pouvoit ſe défendre de voir avec plaiſir dans la maniére d'agir de cette belle Etrangére, un air fort différent de celui qu'elavoit eu d'abord; & la paſſion qu'il avoit pour elle étoit ſi ardente, qu'à quelque cauſe qu'il crût devoir les marques de ſon inclination, il lui étoit impoſſible de ne les pas recevoir avec tranſport.

Un jour qu'il faiſoit aſſez beau, voyant qu'elle ne ſortoit point de ſa chambre, il y entra pour ſçavoir ſi elle ne vouloit point ſe promener. Elle écrivoit, & bien qu'il fît du bruit en entrant, il s'approcha d'elle ſans qu'elle s'en apperçût, & ſe mit à la regarder écrire. Elle tourna la tête par hazard, & voyant Conſalve, elle rougit, & cacha ce qu'elle écrivoit avec une émotion qui ne cauſa pas un médiocre trouble à Conſalve. Il s'imagina qu'elle ne pouvoit avoir tant d'application & tant de ſurpriſe pour une lettre qui n'auroit pas eu quelque choſe de myſtérieux: Cette penſée lui donna de l'inquiétude; il ſe retira & s'en alla chercher Alphonſe, pour raiſonner ſur une avanture qui lui donnoit des imaginations bien

bien différentes de celles qu'il avoit eues jusqu'alors. Après l'avoir cherché longtems sans le trouver, tout d'un coup un sentiment de jalousie le fit retourner dans la chambre de Zayde: Il y entra, mais il ne l'y trouva pas; elle avoit passé dans un cabinet où Felime étoit d'ordinaire; Consalve vit sur la table un papier écrit, à demi plié; il ne put se défendre de l'envie de le voir, il l'ouvrit, & il ne douta point que ce ne fût le même qu'il avoit vû écrire à Zayde un moment auparavant. Il trouva dans ce papier le bracelet de cheveux qu'elle lui avoit ôté: Elle rentra comme il tenoit ce papier & ce bracelet; elle s'avança pour les reprendre; Consalve se retira de quelques pas, comme s'il eût voulu les garder, mais néanmoins avec une action soumise qui sembloit lui en demander la permission. Zayde lui témoigna qu'elle les vouloit ravoir, & avec un air où il y avoit tant d'autorité, qu'il étoit impossible à un homme aussi amoureux que lui de ne pas obéïr. Ce fut néanmoins avec la plus grande douleur qu'il eût jamais sentie qu'il remit entre les mains de Zayde ce qu'il croyoit qu'elle destinoit à un autre. Il ne put être maître de son chagrin; il sortit assez brusquement de la chambre, &

& s'en alla dans la ſienne. Il y rencontra Alphonſe, qui le venoit trouver, ſur ce qu'on lui avoit dit qu'il le cherchoit : Si-tôt qu'ils furent aſſis; Je ſuis bien plus malheureux que je ne l'ai penſé, mon cher Alphonſe, lui dit-il; ce rival dont j'étois ſi jaloux, tout mort que je le croyois, n'eſt pas mort aſſurément; je viens de trouver Zayde qui lui écrit; je viens de voir ce bracelet qu'elle m'a ôté, qu'elle lui envoye; il faut qu'elle ait eu de ſes nouvelles; il faut qu'il y ait ici quelqu'un de caché qui lui doive porter des ſiennes; enfin, toutes ces eſpérances de bonheur que j'ai eues ne ſont qu'imaginaires, & ne viennent que de mal expliquer les actions de Zayde. Elle avoit raiſon d'effacer ce mort, que je lui faiſois entendre qu'elle pleuroit; elle ſçavoit bien que celui pour qui couloient ſes larmes, vivoit encore. Elle avoit raiſon d'avoir tant de colére de voir ſon bracelet entre mes mains, & tant de joie de l'avoir repris, puiſqu'elle l'avoit fait pour un autre. Ah! Zayde, il y a de la cruauté à me laiſſer prendre de l'eſpérance; car, enfin, vous m'en laiſſez prendre, & vos beaux yeux ne me le défendent pas. La douleur de Conſalve étoit ſi

ſi vive, qu'il put à peine achever ces paroles. Après qu'Alphonſe lui eut laiſſé le tems de ſe remettre, il le pria de lui dire comment il avoit appris ce qu'il venoit de lui raconter, & ſi Zayde avoit trouvé en un moment le moyen de ſe faire entendre. Conſalve lui conta ce qu'il venoit de voir du trouble de Zayde lorſqu'il l'avoit ſurpriſe en écrivant, comme il avoit trouvé ce bracelet dans le même papier qu'elle avoit écrit, & comme elle l'avoit retiré de ſes mains. Enfin Alphonſe, ajouta-t-il, on n'eſt point ſi troublé pour une lettre indifférente : Zayde n'a ici aucun commerce, ni aucune affaire; elle ne peut écrire avec tant d'attention que de ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, & ce n'eſt pas à moi à qui elle écrit; ainſi que voulez-vous que je penſe de ce que je viens de voir? Je veux, repartit Alphonſe, que vous ne penſiez pas des choſes ſi peu vrai-ſemblables, & qui vous donnent tant de douleur; parce que Zayde rougit lorſque vous la ſurprenez en écrivant, vous croyez qu'elle écrit à votre rival, & moi je croi qu'elle vous aime aſſez pour rougir toutes les fois qu'elle ſera ſurpriſe de vous voir auprès d'elle. Peut-être a-t-elle écrit ce que vous avez vû ſans autre deſ-

fein que de fe divertir : Elle ne vous l'a pas laiffé, parce que c'eft une chofe qui vous auroit été inutile, puifque vous ne pouvez l'entendre ; & fi elle vous a ôté fon bracelet, je vous avoue que je n'en fuis point furpris ; & qu'encore que je fois perfuadé qu'elle vous aime, je la croi affez fage pour ne vouloir pas donner de fes cheveux à un homme qui lui eft entiérement inconnu. Mais je ne voi pas les raifons qui vous perfuadent qu'elle les veut envoyer à quelque autre : Nous ne l'avons quafi pas quittée depuis qu'elle eft ici, perfonne ne lui a parlé, ceux même qui lui pourroient parler, ne l'entendent pas ; comment voudriez - vous qu'elle eût appris des nouvelles de cet Amant qui vous donne tant de jaloufie, & qu'elle pût lui faire recevoir des fiennes ? Je l'avoue, répondit Confalve, je me tourmente plus que je ne dois, mais l'incertitude où je fuis eft un état infupportable. Les autres n'ont que des incertitudes médiocres, ils fe croyent plus ou moins aimés, & moi je paffe de l'efpérance d'être aimé de Zayde, à la penfée qu'elle en aime un autre, & je ne fuis jamais affuré un moment fi ce que je vois en elle me doit rendre heureux ou miférable. Alphonfe, reprit-il, vous prenez plai-
fir

ſir à me tromper : quoi que vous me puiſſiez dire, ce n'eſt qu'à un Amant à qui elle écrit, & je me trouverois heureux ſi j'avois (ſur ce que je viens de voir) l'incertitude dont je me plains comme du plus grand de tous les maux. Alphonſe lui dit encore tant de raiſons pour lui perſuader que ſon inquiétude étoit mal fondée, qu'enfin il le raſſura en quelque ſorte, & Zayde qu'ils trouvérent en allant ſe promener, acheva de le remettre. Elle les vit de loin, & s'approcha d'eux avec tant de douceur, & avec des regards ſi obligeans pour Conſalve, qu'elle diſſipa une partie des cruelles inquiétudes qu'elle lui venoit de donner.

Le tems qu'il avoit marqué à cette belle Etrangére pour ſon départ, & qui étoit celui que les grands Vaiſſeaux partoient de Tarragone pour l'Afrique, commençoit à s'approcher, & lui donnoit une triſteſſe mortelle. Il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe priver lui-même de Zayde, & quelque injuſtice qu'il trouvât à la retenir, il falloit toute ſa raiſon & toute ſa vertu pour l'en empêcher. Quoi ! diſoit-il à Alphonſe, je me priverai pour jamais de Zayde ; ce ſera un adieu ſans eſpérance de retour : je ne ſçaurai en quel endroit de la terre la chercher. Elle veût aller en

Afrique; mais elle n'eſt pas Afriquaine, & j'ignore quel lieu du monde l'a vû naître. Je la ſuivrai, Alphonſe, continua-t-il, quoiqu'en la ſuivant, je n'eſpére plus le plaiſir de la voir, quoique je ſçache que ſa vertu & les coutumes de l'Afrique ne permettront pas de demeurer auprès d'elle, j'irai au moins finir ma triſte vie dans les lieux qu'elle habitera, & je trouverai de la douceur à reſpirer le même air : auſſi-bien je ſuis un malheureux qui n'ai plus de patrie; le hazard m'a retenu ici, & l'amour m'en fera voir.

Conſalve ſe confirmoit dans cette réſolution, quelque peine que prit Alphonſe de l'en détourner. Il étoit plus tourmenté que jamais de la peine de ne pouvoir entendre Zayde, & de n'en pouvoir être entendu. Il fit réfléxion ſur la lettre qu'il lui avoit vû écrire, & il lui ſembla qu'elle étoit écrite en caractéres Grecs : Quoiqu'il n'en fût pas bien aſſuré, l'envie de s'en éclaircir lui donna la penſée d'aller à Tarragone pour trouver quelqu'un qui entendit la Langue Grecque. Il y avoit déja envoyé pluſieurs fois chercher des Etrangers qui lui puſſent ſervir de truchement; mais comme il ne ſçavoit quelle langue parloit Zayde,

de, on ne ſçavoit auſſi quels étrangers il falloit demander; & les voyages de tous ceux qu'il y avoit envoyés ayant été inutiles, il ſe réſolut d'y aller lui-même. C'étoit néanmoins une réſolution difficile à prendre; car il falloit s'expoſer dans une grande Ville au hazard d'être reconnu, & il falloit quitter Zayde; mais l'envie de pouvoir s'expliquer avec elle, le fit paſſer par-deſſus ces raiſons. Il tâcha de lui faire entendre qu'il alloit chercher un truchement, & partit pour aller à Tarragone: Il ſe déguiſa le mieux qu'il lui fut poſſible; il alla dans les lieux où étoient les étrangers; il en trouva un grand nombre, mais leur langue n'étoit point celle de Zayde. Enfin il demanda s'il n'y avoit point quelqu'un qui entendit la langue Grecque: Celui à qui il s'adreſſa lui répondit en Eſpagnol, qu'il étoit d'une des Iſles de la Gréce. Conſalve le pria de parler ſa langue; il le fit, & Conſalve connut que c'étoit celle de Zayde. Par bonheur les affaires de cet étranger ne le retenoient pas à Tarragone; il voulut bien ſuivre Conſalve, qui lui donna une plus grande récompenſe qu'il n'auroit oſé la lui demander. Ils partirent le lendemain à la pointe du jour; &

Consalve s'estimoit plus heureux d'avoir un truchement, que s'il eût eu la Couronne de Leon sur la tête.

Pendant que le chemin dura, il commença à s'instruire de la langue Grecque; il apprit d'abord, *je vous aime*; & quand il pensa qu'il le pourroit dire à Zayde, & qu'elle l'entendroit, il crut qu'il ne pouvoit plus être malheureux. Il arriva de bonne heure à la maison d'Alphonse; il le trouva qui se promenoit; il lui fit part de sa joie, & lui demanda où étoit Zayde. Alphonse lui dit qu'il y avoit long-tems qu'elle se promenoit du côté de la mer. Il en prit le chemin avec son truchement; il alla au rocher où elle avoit accoutumé d'être; il fut surpris de ne l'y trouver pas: néanmoins il ne s'en étonna point; il la chercha jusqu'au port, où elle alloit quelquefois: Il revint au logis; il retourna dans le bois; sa peine fut inutile: Il envoya dans tous les lieux où il s'imagina qu'elle pouvoit être; mais comme on ne la trouva point, il commença à avoir quelque pressentiment de son malheur. La nuit vint sans qu'il pût en apprendre de nouvelles; il étoit désespéré de l'avoir perdue; il craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident; il se blâmoit de

l'avoir

l'avoir quittée : Enfin, il n'y a point de douleur qui fût comparable à la sienne. Il passa toute la nuit dans la campagne avec des flambeaux ; & n'ayant même plus d'espérance de la revoir, il ne laissoit pas de la chercher. Il avoit déja été plusieurs fois aux cabanes des pêcheurs pour sçavoir si personne ne l'avoit vûe ; & il n'avoit pû en apprendre aucune nouvelle. Sur le matin, deux femmes qui revenoient d'un lieu où elles avoient été coucher le jour d'auparavant, lui apprirent qu'en sortant de leurs cabanes, elles avoient vû de loin Zayde & Felime se promener le long de la mer : Que pendant qu'elles se promenoient, une Chaloupe avoit abordé la côte ; qu'il étoit descendu des hommes de cette chaloupe ; que Zayde & Felime s'étoient éloignées lorsqu'elles les avoient vus ; mais que ces hommes les ayant appellées, elles étoient revenues sur leurs pas ; & qu'après avoir parlé long-tems, & avoir fait des actions qui témoignoient qu'elles étoient bien aises de les voir, elles étoient montées dans la chaloupe, & avoient pris la pleine mer.

Alors Consalve regarda Alphonse d'une maniére qui exprimoit mieux sa douleur, que n'auroient pû faire toutes ses paro-

paroles. Alphonſe ne ſçavoit que lui dire pour le conſoler. Quand tous ceux qui les environnoient ſe furent retirés, Conſalve rompant le ſilence : Je pers Zayde ; dit-il, & je la pers dans le moment que je pouvois m'en faire entendre : Je la pers, Alphonſe, & c'eſt ſon Amant qui me l'enléve ; il eſt aiſé de le juger par le rapport de ces femmes : la fortune ne m'a pas voulu laiſſer ignorer la ſeule choſe qui me pouvoit augmenter la douleur de perdre Zayde : Je l'ai donc perdue pour jamais, & elle eſt entre les mains d'un rival, & d'un rival aimé ; c'étoit à lui ſans doute qu'elle écrivoit cette lettre que je ſurpris, & c'étoit pour lui apprendre le lieu où il devoit la trouver. C'en eſt trop, s'écria-t-il tout d'un coup, c'en eſt trop, mes maux ſuffiroient à faire pluſieurs miſérables. J'avoue que j'y ſuccombe, & qu'après avoir tout abandonné, je ne puis ſupporter d'être plus tourmenté au milieu d'un déſert, que je ne l'ai été au milieu de la Cour. Oui, Alphonſe, ajoutoit-il, je ſuis plus malheureux mille fois par la ſeule perte de Zayde, que je ne l'ai été par toutes celles que j'ai faites. Eſt-il poſſible que je ne puiſſe eſpérer de revoir Zayde! Si je ſçavois au moins ſi je lui ai plû, ou ſi je lui ai été indifférent,

férent, mon malheur ne feroit pas si insupportable, & je sçaurois à quelle sorte de douleur je me dois abandonner. Mais si j'ai plû à Zayde, puis-je penser à l'oublier? & ne dois-je pas passer ma vie à courir toutes les parties du Monde pour la trouver? Que si elle en aime un autre, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour ne m'en souvenir jamais? Alphonse, ayez pitié de moi, tâchez de me faire croire que Zayde m'a aimé, ou persuadez-moi que je lui suis indifférent. Quoi! reprenoit-il, je serois aimé de Zayde, & je ne la verrois jamais! ce malheur passeroit encore celui d'en être haï. Mais non, je ne puis être malheureux, si Zayde m'a aimé? Hélas! je l'allois sçavoir dans le moment que je l'ai perdue; & quelque soin qu'elle eût pris de se déguiser, j'aurois démêlé ses sentimens; j'aurois sçû la cause de ses larmes, j'aurois sçû son pays, sa fortune, ses avantures, & je sçaurois maintenant si je dois la suivre, & où, si je dois la chercher.

Alphonse ne sçavoit que répondre à Consalve, par l'impossibilité de se déterminer à ce qu'il devoit dire pour calmer sa douleur. Enfin après lui avoir représenté que son esprit n'étoit pas en état

de prendre une résolution, & qu'il falloit se servir de sa raison pour supporter son malheur, il l'obligea de retourner chez lui. Si-tôt que Consalve fut dans sa chambre, il fit appeller son truchement pour se faire expliquer quelques mots qu'il avoit entendus dire à Zayde, & qu'il avoit retenus. Le truchement lui en expliqua plusieurs, & entr'autres ceux que Zayde avoit souvent dit à Felime en le regardant. Il les expliqua, ensorte que Consalve fut assuré qu'il ne s'étoit pas trompé lorsqu'il avoit crû qu'elle parloit d'une ressemblance; & il ne douta plus alors que ce ne fût un Amant de Zayde à qui il ressembloit. Dans cette pensée, il envoya chercher ces femmes qui avoient vû partir cette belle étrangére, pour sçavoir d'elles si parmi ces hommes qui l'avoient emmenée, il n'y avoit point quelqu'un qui lui ressemblât. Sa curiosité ne pût être satisfaite; ces femmes les avoient vûs de trop loin pour remarquer cette ressemblance; & elles lui dirent seulement qu'il y en avoit un que Zayde avoit embrassé. Consalve ne put entendre ces paroles sans s'abandonner au desespoir, & sans prendre le dessein d'aller chercher Zayde pour tuer son Amant à ses yeux. Alphonse lui représenta qu'il y auroit de l'injusti-

l'injuſtice & de l'impoſſibilité dans ce deſſein; qu'il n'avoit point de droit ſur Zayde; qu'elle étoit engagée avec cet Amant devant que de l'avoir vû ; que c'étoit peut-être ſon mari ; qu'il ne ſçavoit en quel lieu du monde la chercher; que quand il l'auroit trouvée, ce ſeroit apparemment dans un pays où ce rival auroit tant d'autorité, qu'il ne pourroit éxécuter ce que la colére lui conſeilloit d'entreprendre. Que voulez-vous donc que je devienne, repliqua Conſalve ? Et croyez-vous qu'il me ſoit poſſible de demeurer en l'état où je ſuis ? Je voudrois, dit Alphonſe, que vous ſupportaſſiez ce malheur qui ne regarde que l'amour, comme vous avez déja ſupporté ceux qui regardoient & l'amour & la fortune. C'eſt pour avoir trop ſouffert, que je ne puis plus ſouffrir, répondit Conſalve ; je veux aller chercher Zayde, la revoir, ſçavoir d'elle qu'elle en aime un autre, & mourir à ſes pieds. Mais, non, reprit-il, je ſerois digne de mon malheur, ſi j'allois chercher Zayde après la maniére dont elle m'a quitté. Le reſpect & l'adoration que j'ai eu pour elle, l'engageoient à me faire dire au moins qu'elle s'en alloit. La ſeule reconnoiſſance l'y devoit obliger; & puiſqu'elle ne l'a pas fait, il faut qu'elle joigne le mé-

pris à l'indifférence. Je me ſuis trop flatté, quand j'ai pû m'imaginer qu'elle ne me haïſſoit pas ; je ne dois jamais penſer à la ſuivre, ni à la chercher. Non, Zayde, je ne vous ſuivrai point. Alphonſe, je me rens à vos raiſons, & je vois bien que je ne dois prétendre qu'à finir plutôt que je pourrai le reſte d'une miſérable vie.

Conſalve parut déterminé à cette réſolution, & ſon eſprit en fut plus calme: Il étoit néanmoins dans une triſteſſe qui faiſoit pitié; il paſſoit les journées entiéres dans les lieux où il avoit vû Zayde, & il ſembloit l'y chercher encore. Il garda ſon truchement pour apprendre la Langue Grecque, & quoiqu'il fût perſuadé qu'il ne verroit jamais Zayde, il trouvoit quelque douceur à s'aſſurer au moins qu'il la pourroit entendre s'il la revoyoit. Il apprit en peu de tems ce que les autres n'apprennent qu'en pluſieurs années. Mais lorſqu'il n'eut plus cette occupation qui avoit quelque rapport avec Zayde, il ſe trouva encore plus affligé qu'auparavant.

Il faiſoit ſouvent réflexion ſur la cruauté de ſa deſtinée, qui après l'avoir accablé à Leon de tant de malheurs, lui en faiſoit encore éprouver un incomparablement

ment plus ſenſible, en le privant d'une perſonne qui ſeule lui étoit plus chére que la Fortune, l'Ami, & la Maitreſſe qu'il avoit perdus. En faiſant cette triſte différence de ſes malheurs paſſés à ſon malheur préſent, il ſe ſouvint de la promeſſe qu'il avoit faite à Dom Olmond de lui donner de ſes nouvelles; & quelque peine qu'il eût à penſer à autre choſe qu'à Zayde, il jugea qu'il devoit cette marque de reconnoiſſance à un homme qui lui avoit témoigné tant d'amitié. Il ne voulut pas lui apprendre préciſément le lieu où il étoit, il lui manda ſeulement qu'il le prioit de lui écrire à Tarragone, que ſa retraite n'en étoit pas éloignée, qu'il s'y trouvoit ſans ambition, qu'il n'avoit plus de reſſentiment contre Dom Garcie, de haine pour Dom Ramire, ni d'amour pour Nugna Bella: que cependant il étoit encore plus malheureux que lorſqu'il partit de Leon.

Alphonſe étoit ſenſiblement touché de l'état où il voyoit Conſalve; il ne l'abandonnoit point, & tâchoit, autant qu'il lui étoit poſſible, de diminuer ſon affliction. Vous avez perdu Zayde, lui diſoit-il un jour, mais vous n'avez pas contribué à la perdre, & quelque malheureux que vous ſoyez, il y a du moins

une ſorte de malheur que votre deſtinée vous laiſſe ignorer. Etre la cauſe de ſon infortune, eſt ce malheur qui vous eſt inconnu, & c'eſt celui qui fera éternellement mon ſupplice. Si vous trouvez quelque conſolation, continua-t-il, d'aprendre par mon exemple que vous pourriez être plus infortuné que vous ne l'êtes, je veux bien vous raconter les accidens de ma vie, quelque douleur que me puiſſe donner un ſi triſte ſouvenir. Conſalve ne put s'empêcher de lui laiſſer voir tant de déſir de ſçavoir ce qui l'avoit obligé à ſe confiner dans un déſert, qu'Alphonſe pour ſatisfaire ſa curioſité, & pour lui faire connoître qu'il étoit plus malheureux que lui, commença ainſi l'Hiſtoire de ſes déplaiſirs.



HIS-

HISTOIRE D'ALPHONSE ET DE BELASIRE.

VOus sçavez, Seigneur, que je m'appelle Alphonse Ximenez, & que ma maison a quelque lustre dans l'Espagne, pour être descendue des premiers Rois de Navarre. Comme je n'ai dessein que de vous conter l'Histoire de mes derniers malheurs, je ne vous ferai pas celle de toute ma vie : il y a néanmoins des choses assez remarquables ; mais comme jusques au tems dont je veux vous parler, je n'avois été malheureux que par la faute des autres, & non pas par la mienne, je ne vous en dirai rien, & vous sçaurez seulement que j'avois éprouvé tout ce que l'infidélité & l'inconstance des femmes peuvent faire souffrir de plus douloureux. Aussi étois-je très-éloigné d'en vouloir aimer aucune : les attachemens me paroissoient des supplices ; & quoiqu'il

qu'il y eût plusieurs belles personnes dans la Cour dont je pouvois être aimé, je n'avois pour elles que les sentimens de respect qui sont dûs à leur sexe. Mon Pére qui vivoit encore, souhaitoit de me marier, par cette chimére si ordinaire à tous les hommes de vouloir conserver leur nom. Je n'avois pas de répugnance au mariage, mais la connoissance que j'avois des femmes, m'avoit fait prendre la résolution de n'en épouser jamais de belles : & après avoir tant souffert par la jalousie, je ne voulois pas me mettre au hazard d'avoir tout ensemble celle d'un amant & celle d'un mari. J'étois dans ces dispositions lorsqu'un jour mon Pére me dit, que Belasire fille du Comte de Guevarre, étoit arrivée à la Cour : que c'étoit un parti considérable, & par son bien & par sa naissance, & qu'il eût fort souhaité de l'avoir pour belle-fille. Je lui répondis, qu'il faisoit un souhait inutile, que j'avois déja ouï parler de Belasire, & que je sçavois que personne n'avoit encore pû lui plaire; que je sçavois aussi qu'elle étoit belle, & que c'étoit assez pour m'ôter la pensée de l'épouser. Il me demanda si je l'avois vûe ; je lui répondis, que toutes les fois qu'elle étoit venue à la Cour, je m'étois,

tois trouvé à l'armée , & que je ne la connoiſſois que de réputation. Voyez-la , je vous en prie , repliqua-t-il ; & ſi j'étois auſſi aſſuré que vous lui puſſiez plaire , que je ſuis perſuadé qu'elle vous fera changer la réſolution de n'épouſer jamais une belle femme , je ne douterois pas de votre mariage. Quelques jours après je trouvai Belaſire chez la Reine : je demandai ſon nom , me doutant bien que c'étoit elle , & elle me demanda le mien, croyant bien auſſi que j'étois Alphonſe. Nous devinames l'un & l'autre ce que nous avions demandé , nous nous le dimes , & nous parlames enſemble avec un air plus libre qu'apparemment nous ne le devions avoir dans une premiére converſation. Je trouvai la perſonne de Belaſire très-charmante, & ſon eſprit beaucoup au-deſſus de ce que j'en avois penſé. Je lui dis que j'avois de la honte de ne la connoitre pas encore, que néanmoins je ſerois bien-aiſe de ne la pas connoitre davantage ; que je n'ignorois pas combien il étoit inutile de ſonger à lui plaire , & combien il étoit difficile de ſe garantir de le déſirer. J'ajoutai que quelque difficulté qu'il y eût à toucher ſon cœur, je ne pourrois m'empêcher d'en former le deſſein ſi elle ceſ-
ſoit

ſoit d'être belle : mais que tant qu'elle ſeroit comme je la voyois, je n'y penſerois de ma vie ; que je la ſuppliois même de m'aſſurer qu'il étoit impoſſible de ſe faire aimer d'elle, de peur qu'une fauſſe eſpérance ne me fit changer la réſolution que j'avois priſe de ne m'attacher jamais à une belle femme. Cette converſation qui avoit quelque choſe d'extraordinaire, plut à Belaſire ; elle parla de moi aſſez favorablement, & je parlai d'elle comme d'une perſonne en qui je trouvois un mérite & un agrément audeſſus des autres femmes. Je m'enquis avec plus de ſoin que je n'avois fait, qui étoient ceux qui s'étoient attachés à elle : On me dit que le Comte de Lare l'avoit paſſionnément aimée ; que cette paſſion avoit duré long-tems ; qu'il avoit été tué à l'armée ; & qu'il s'étoit précipité dans le péril, après avoir perdu l'eſpérance de l'épouſer. On me dit auſſi que pluſieurs autres perſonnes avoient eſſayé de lui plaire, mais inutilement, & que l'on n'y penſoit plus, parce qu'on croyoit impoſſible d'y réuſſir. Cette impoſſibilité dont on me parloit, me fit imaginer quelque plaiſir à la ſurmonter : je n'en fis pas néanmoins le deſſein ; mais je vis Belaſire le plus ſouvent qu'il me
fut

fut poſſible ; & comme la Cour de Navarre n'eſt pas ſi auſtére que celle de Leon, je trouvois aiſément les occaſions de la voir. Il n'y avoit pourtant rien de ſérieux entre elle & moi ; je lui parlois en riant de l'éloignement où nous étions l'un pour l'autre, & de la joie que j'aurois qu'elle changeat de viſage & de ſentimens. Il me parut que ma converſation ne lui déplaiſoit pas, & que mon eſprit lui plaiſoit, parce qu'elle trouvoit que je connoiſſois tout le ſien. Comme elle avoit même pour moi une confiance qui me donnoit une entiére liberté de lui parler, je la priai de me dire les raiſons qu'elle avoit eues de refuſer ſi opiniâtrément ceux qui s'étoient attachés à lui plaire. Je vai vous répondre ſincérement, me dit-elle : Je ſuis née avec averſion pour le mariage, les liens m'en ont toujours paru très-rudes, & j'ai cru qu'il n'y avoit qu'une paſſion qui pût aſſez aveugler, pour faire paſſer par-deſſus toutes les raiſons qui s'oppoſent à cet engagement. Vous ne voulez pas vous marier par amour, ajouta-t-elle ; & moi je ne comprens pas qu'on puiſſe ſe marier ſans amour, & ſans une amour violente ; & bien loin d'avoir eu de la paſſion, je n'ai même jamais eu d'inclination

pour

pour perſonne : ainſi, Alphonſe ; ſi je ne me ſuis point mariée, c'eſt parce que je n'ai rien aimé. Quoi ! Madame, lui répondis-je, perſonne ne vous a plû ? votre cœur n'a jamais reçu d'impreſſion ? il n'a jamais été troublé au nom & à la vûe de ceux qui vous adoroient ? Non, me dit-elle, je ne connois aucun des ſentimens de l'amour. Quoi ! pas même la jalouſie, lui dis-je ? Non, pas même la jalouſie, me repliqua-t-elle. Ah ! ſi cela eſt, Madame, lui répondis-je, je ſuis perſuadé que vous n'avez jamais eu d'inclination pour perſonne. Il eſt vrai, reprit-elle, perſonne ne m'a jamais plû ; & je n'ai pas même trouvé d'eſprit qui me fût agréable, & qui eût du rapport avec le mien. Je ne ſçai quel effet me firent les paroles de Belaſire ; je ne ſçai ſi j'en étois déja amoureux ſans le ſçavoir ; mais l'idée d'un cœur fait comme le ſien, qui n'eût jamais reçu d'impreſſion, me parut une choſe ſi admirable & ſi nouvelle, que je fus frappé dans ce moment du déſir de lui plaire, & d'avoir la gloire de toucher ce cœur, que tout le monde croyoit inſenſible. Je ne fus plus cet homme qui avoit commencé à parler ſans deſſein ; je repaſſai dans mon eſprit tout ce qu'elle me venoit de dire : je crus que lorſ-

lorſqu'elle m'avoit dit qu'elle n'avoit trouvé perſonne qui lui eût plû, j'avois vû dans ſes yeux qu'elle m'en avoit excepté : enfin, j'eus aſſez d'eſpérance pour achever de me donner de l'amour ; & dès ce moment je devins plus amoureux de Belaſire, que je ne l'avois jamais été d'aucune autre. Je ne vous redirai point comme j'oſai lui déclarer que je l'aimois : j'avois commencé à lui parler par une eſpéce de raillerie ; il étoit difficile de lui parler ſérieuſement : mais auſſi cette raillerie me donna bien-tôt lieu de lui dire des choſes que je n'aurois oſé lui dire de long-tems. Ainſi j'aimai Belaſire, & je fus aſſez heureux pour toucher ſon inclination ; mais je ne le fus pas aſſez pour lui perſuader mon amour. Elle avoit une défiance naturelle de tous les hommes : quoi qu'elle m'eſtimat beaucoup plus que tous ceux qu'elle avoit jamais vûs, & par conſéquent plus que je ne méritois, elle n'ajoûtoit pas de foi à mes paroles. Elle eut néanmoins un procédé avec moi tout différent de celui des autres femmes, & j'y trouvai quelque choſe de ſi noble & de ſi ſincére, que j'en fus ſurpris. Elle ne demeura pas long-tems ſans m'avouer l'inclination qu'elle avoit pour moi : elle m'apprit enſuite le progrès que
je

je faisois dans son cœur: mais comme elle ne me cachoit point ce qui m'étoit avantageux, elle m'aprenoit aussi ce qui ne m'étoit pas favorable. Elle me dit, qu'elle ne croyoit pas que je l'aimasse véritablement; & que tant qu'elle ne seroit pas mieux persuadée de mon amour, elle ne consentiroit jamais à m'épouser. Je ne vous sçaurois exprimer la joie que je trouvois à toucher ce cœur qui n'avoit jamais été touché, & à voir l'embarras & le trouble qu'y apportoit une passion qui lui étoit inconnue. Quel charme c'étoit pour moi de connoitre l'étonnement qu'avoit Belasire, de n'être plus maitresse d'elle-même, & de se trouver des sentimens sur quoi elle n'avoit point de pouvoir! Je goûtai des délices dans ces commencemens, que je n'avois pas imaginés; & qui n'a point senti le plaisir de donner une violente passion à une personne qui n'en a jamais eu même de médiocre, peut dire qu'il ignore les véritables plaisirs de l'Amour. Si j'eus de sensibles joies par la connoissance de l'inclination que Belasire avoit pour moi, j'eus aussi de cruels chagrins par le doute où elle étoit de ma passion, & par l'impossibilité qui me paroissoit à l'en persuader. Lorsque cette pensée me donnoit

noit de l'inquiétude, je rappellois les sentimens que j'avois eus sur le mariage; je trouvois que j'allois tomber dans les malheurs que j'avois tant appréhendés : je pensois que j'aurois la douleur de ne pouvoir assurer Belasire de l'amour que j'avois pour elle; ou que si je l'en assurois, & qu'elle m'aimat véritablement, je serois exposé au malheur de cesser d'être aimé. Je me disois, que le mariage dimi-nueroit l'attachement qu'elle avoit pour moi; qu'elle ne m'aimeroit plus que par devoir; qu'elle en aimeroit peut-être quelqu'autre : enfin, je me représentois seulement l'horreur d'en être jaloux, que quelque estime & quelque passion que j'eusse pour elle, je me résolvois presque d'abandonner l'entreprise que j'avois faite; & je préférois le malheur de vivre sans Belasire, à celui de vivre avec elle sans en être aimé. Belasire avoit à peu près des incertitudes pareilles aux miennes; elle ne me cachoit point ses sentimens, non plus que je ne lui cachois pas les miens. Nous parlions des raisons que nous avions de ne nous point engager: nous résolumes plusieurs fois de rompre notre attachement : nous nous dîmes adieu, dans la pensée d'exécuter nos résolutions; mais nos adieux étoient si tendres,

dres, & notre inclination si forte, qu'aussi-tôt que nous nous étions quittés, nous ne pensions plus qu'à nous revoir. Enfin, après bien des irrésolutions de part & d'autre, je surmontai les doutes de Belasire : elle rassura tous les miens; elle me promit qu'elle consentiroit à notre mariage, si-tôt que ceux dont nous dépendions auroient réglé ce qui étoit nécessaire pour l'achever. Son Pére fut obligé de partir devant que de le pouvoir conclure : le Roi l'envoya sur la Frontiére signer un Traité avec les Maures ; & nous fumes contraints d'attendre son retour. J'étois cependant le plus heureux homme du monde; je n'étois occupé que de l'amour que j'avois pour Belasire : j'en étois passionnément aimé ; je l'estimois plus que toutes les femmes du monde, & je me croyois sur le point de la posséder.

Je la voyois avec toute la liberté que devoit avoir un homme qui l'alloit bientôt épouser. Un jour mon malheur fit que je la priai de me dire tout ce que ses Amans avoient fait pour elle. Je prenois plaisir à voir la différence du procédé qu'elle avoit eu avec eux, d'avec celui qu'elle avoit avec moi. Elle me nomma tous ceux qui l'avoient aimée ; elle me conta tout ce qu'ils avoient fait pour

pour lui plaire : elle me dit que ceux qui avoient eu plus de perſévérance, étoient ceux dont elle avoit eu plus d'éloignement ; & que le Comte de Lare, qui l'avoit aimée juſqu'à ſa mort, ne lui avoit jamais plû. Je ne ſçai pourquoi après ce qu'elle me diſoit, j'eus plus de curioſité pour ce qui regardoit le Comte de Lare, que pour les autres : cette longue perſévérance me frappa l'eſprit; je la priai de me redire encore tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux: elle le fit;& quoiqu'elle ne me dit rien qui me dût déplaire, je fus touché d'une eſpéce de jalouſie. Je trouvai que ſi elle ne lui avoit témoigné de l'inclination, au moins lui avoit-elle témoigné beaucoup d'eſtime. Le ſoupçon m'entra dans l'eſprit, qu'elle ne me diſoit pas tous les ſentimens qu'elle avoit eus pour lui. Je ne voulus point lui témoigner ce que je penſois ; je me retirai chez moi plus chagrin que de coutume ; je dormis peu, & je n'eus point de repos que je ne la viſſe le lendemain, & que je ne lui fiſſe encore raconter tout ce qu'elle m'avoit dit le jour précédent. Il étoit impoſſible qu'elle m'eût conté d'abord toutes les circonſtances d'une paſſion qui avoit duré pluſieurs années ; elle me dit des choſes qu'elle ne m'avoit point encore dites ;

je crus qu'elle avoit eu dessein de me les cacher : je lui fis mille questions, & je lui demandois à genoux de me répondre avec sincérité. Mais quand ce qu'elle me répondoit étoit comme je le pouvois désirer, je croyois qu'elle ne me parloit ainsi que pour me plaire : si elle me disoit des choses un peu avantageuses pour le Comte de Lare, je croyois qu'elle m'en cachoit bien davantage ; enfin, la jalousie avec toutes les horreurs dont on la représente, se saisit de mon esprit. Je ne lui donnois plus de repos ; je ne pouvois plus lui témoigner ni passion, ni tendresse ; j'étois incapable de lui parler que du Comte de Lare : j'étois pourtant au désespoir de l'en faire souvenir, & de remettre dans sa mémoire tout ce qu'il avoit fait pour elle. Je résolvois de ne lui en plus parler ; mais je trouvois toujours que j'avois oublié de me faire expliquer quelque circonstance : & si-tôt que j'avois commencé ce discours, c'étoit pour moi un labyrinte, je n'en sortois plus, & j'étois également désespéré de lui parler du Comte de Lare, ou de ne lui en parler pas.

Je passois les nuits entiéres sans dormir ; Belasire ne me paroissoit plus la même personne. Quoi ! disois-je, c'est

ce

ce qui a fait le charme de ma passion, que de croire que Belasire n'a jamais rien aimé, & qu'elle n'a jamais eu d'inclination pour personne ; cependant, par tout ce qu'elle me dit elle-même, il faut qu'elle n'ait pas eu d'aversion pour le Comte de Lare. Elle lui a témoigné trop d'estime, & elle l'a traité avec trop de civilité : si elle ne l'avoit point aimé, elle l'auroit haï, par la longue persécution qu'il lui a faite, & qu'il lui a fait faire par ses parens. Non, disois-je, Belasire, vous m'avez trompé, vous n'étiez point telle que je vous ai crue ; c'étoit comme une personne qui n'avoit jamais rien aimé, que je vous ai adorée ; c'étoit le fondement de ma passion ; je ne le trouve plus ; il est juste que je reprenne tout l'amour que j'ai eu pour vous. Mais si elle me dit vrai, reprenois-je, quelle injustice ne lui fais-je point ? & quel mal ne me fais-je point à moi-même de m'ôter tout le plaisir que je trouvois à être aimé d'elle ?

Dans ces sentimens je prenois la résolution de parler encore une fois à Belasire ; il me sembloit que je lui dirois mieux que je n'avois fait, ce qui me donnoit de la peine, & que je m'éclaircirois avec elle d'une maniére qui ne me laisse-

ſeroit plus de ſoupçon. Je faiſois ce que j'avois réſolu ; je lui parlois, mais ce n'étoit pas pour la derniére fois ; & le lendemain je reprenois le même diſcours avec plus de chaleur que le jour précédent. Enfin Belaſire, qui avoit eu juſqu'alors une patience & une douceur admirable, qui avoit ſouffert tous mes ſoupçons, & qui avoit travaillé à me les ôter, commença à ſe laſſer de la continuation d'une jalouſie ſi violente & ſi mal fondée.

Alphonſe, me dit-elle un jour, je vois bien que le caprice que vous avez dans l'eſprit, va détruire la paſſion que vous aviez pour moi ; mais il faut que vous ſçachiez auſſi qu'elle détruira infailliblement celle que j'ai pour vous. Conſidérez, je vous en conjure, ſur quoi vous me tourmentez, & ſur quoi vous vous tourmentez vous-même, ſur un homme mort, que vous ne ſçauriez croire que j'aye aimé, puiſque je ne l'ai pas épouſé : car ſi je l'avois aimé, mes parens vouloient notre mariage, & rien ne s'y oppoſoit. Il eſt vrai, Madame, lui répondis je, je ſuis jaloux d'un mort, & c'eſt ce qui me déſeſpére : ſi le Comte de Lare étoit vivant, je jugerois par la maniére dont vous ſeriez enſemble, de celle dont vous y auriez été ; & ce que vous

vous faites pour moi, me convaincroit que vous ne l'aimeriez pas. J'aurois le plaisir en vous épousant de lui ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoique vous me pussiez dire : mais il est mort, & il est peut-être mort persuadé que vous l'auriez aimé s'il avoit vécu : Ah, Madame, je ne sçaurois être heureux, toutes les fois que je penserai qu'un autre que moi a pû se flatter d'être aimé de vous. Mais, Alphonse, me dit-elle encore, si je l'avois aimé, pourquoi ne l'aurois-je pas épousé ? Parce que vous ne l'avez pas assez aimé, Madame, lui repliquai-je, & que la répugnance que vous aviez au mariage, ne pouvoit être surmontée par une inclination médiocre. Je sçai bien que vous m'aimez davantage que vous n'avez aimé le Comte de Lare ; mais pour peu que vous l'ayez aimé, tout mon bonheur est détruit ; je ne suis plus le seul homme qui vous ait plû ; je ne suis plus le premier qui vous ait fait connoître l'amour ; votre cœur a été touché par d'autres sentimens que ceux que je lui ai donnés. Enfin, Madame, ce n'est plus ce qui m'avoit rendu le plus heureux homme du monde ; & vous ne me paroissez plus du même prix dont je vous ai trouvée d'abord.

Mais, Alphonſe, me dit-elle, comment avez-vous pû vivre en repos avec celles que vous avez aimées ? Je voudrois bien ſçavoir ſi vous avez trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais ſenti de paſſion. Je ne l'y cherchois pas, Madame, lui repliquai-je, & je n'avois pas eſpéré de l'y trouver : je ne les avois point regardées comme des perſonnes incapables d'en aimer d'autres que moi ; je m'étois contenté de croire qu'elles m'aimoient beaucoup plus que tout ce qu'elles avoient aimé : mais pour vous, Madame, ce n'eſt pas de même ; je vous ai toujours regardée comme une perſonne au-deſſus de l'amour, & qui ne l'auroit jamais connu ſans moi ; je me ſuis trouvé heureux & glorieux tout enſemble d'avoir pû faire une conquête ſi extraordinaire : par pitié ne me laiſſez plus dans l'incertitude où je ſuis ; ſi vous m'avez caché quelque choſe ſur le Comte de Lare, avouez-le moi ; le mérite de l'aveu & votre ſincérité me conſoleront peut-être de ce que vous m'avouerez : éclairciſſez mes ſoupçons, & ne me laiſſez pas vous donner un plus grand prix que je ne dois, ou moindre que vous ne méritez. Si vous n'aviez point perdu la raiſon, me dit Belaſire, vous verriez bien que puiſque je ne

ne vous ai pas persuadé, je ne vous persuaderai pas : mais si je pouvois ajouter quelque chose à ce que je vous ai déja dit, ce ne seroit qu'une marque infaillible que je n'ai pas eu d'inclination pour le Comte de Lare, & de vous en assurer comme je fais; si je l'avois aimé, il n'y auroit rien qui pût me le faire désavouer; je croirois faire un crime de renoncer à des sentimens, que j'aurois eu pour un homme mort qui les auroit mérités : ainsi, Alphonse, soyez assuré que je n'en ai point eu qui vous puisse déplaire. Persuadez-le moi donc, Madame, m'écriai-je; dites-le moi mille fois de suite, écrivez-le moi, enfin redonnez-moi le plaisir de vous aimer comme je faisois, & sur-tout pardonnez-moi le tourment que je vous donne. Je me fais plus de mal qu'à vous; & si l'état où je suis se pouvoit racheter, je le racheterois par la perte de ma vie.

Ces derniéres paroles firent de l'impression sur Belasire; elle vit bien qu'en effet je n'étois pas le maître de mes sentimens; elle me promit d'écrire tout ce qu'elle avoit pensé, & tout ce qu'elle avoit fait pour le Comte de Lare : & quoique ce fussent des choses qu'elle m'avoit déja dites mille fois, j'eus du

plaisir de m'imaginer que je les verrois écrites de sa main. Le jour suivant elle m'envoya ce qu'elle m'avoit promis ; j'y trouvai une narration fort exacte de ce que le Comte de Lare avoit fait pour lui plaire, & de tout ce qu'elle avoit fait pour le guérir de sa passion, avec toutes les raisons qui pouvoient me persuader que ce qu'elle me disoit étoit véritable. Cette narration étoit faite d'une maniére qui devoit me guérir de tous mes caprices; mais elle fit un effet contraire. Je commençai par être en colére contre moi-même, d'avoir obligé Belasire à employer tant de tems à penser au Comte de Lare : les endroits de son récit où elle entroit dans le détail, m'étoient insuportables ; je trouvois qu'elle avoit bien de la mémoire pour les actions d'un homme qui lui avoit été indifférent : ceux qu'elle avoit passés légérement me persuadoient qu'il y avoit des choses qu'elle ne m'avoit osé dire : enfin je fis du poison de tout, & je vins voir Belasire plus désespéré & plus en colére que je ne l'avois jamais été. Elle qui sçavoit combien j'avois sujet d'être satisfait, fut offensée de me voir si injuste ; elle me le fit connoître avec plus de force qu'elle ne l'avoit encore fait ;

je

Je m'excuſai le mieux que je pus ; tout en colére que j'étois : je voyois bien que j'avois tort ; mais il ne dépendoit pas de moi d'être raiſonnable. Je lui dis que ma grande délicateſſe ſur les ſentimens qu'elle avoit eus pour le Comte de Lare, étoit une marque de la paſſion & de l'eſtime que j'avois pour elle, & que ce n'étoit que par le prix infini que je donnois à ſon cœur, que je craignois ſi fort qu'un autre n'en eût touché la moindre partie : enfin je dis tout ce que je pûs m'imaginer pour rendre ma jalouſie plus excuſable. Belaſire n'aprouva point mes raiſons. Elle me dit que de légers chagrins pouvoient être produits par ce que je lui venois de dire ; mais qu'un caprice ſi long ne pouvoit venir que du défaut & du déreglement de mon humeur ; que je lui faiſois peur pour la ſuite de ſa vie ; & que ſi je continuois, elle ſeroit obligée de changer de ſentimens. Ces menaces me firent trembler ; je me jettai à ſes genoux, je l'aſſurai que je ne lui parlerois plus de mon chagrin, & je crus moi-même en pouvoir être le maître ; mais ce ne fut que pour quelques jours. Je recommençai bien-tôt à la tourmenter ; je lui redemandai ſouvent pardon : mais ſouvent

auſſi je lui fis voir que je croyois toujours qu'elle avoit aimé le Comte de Lare, & que cette penſée me rendoit éternellement malheureux.

Il y avoit déja long-tems que j'avois fait une amitié particuliére avec un homme de qualité appellé Dom Manrique. C'étoit un des hommes du monde qui avoit le plus de mérite & d'agrément: la liaiſon qui étoit entre nous, en avoit fait une très-grande entre Belaſire & lui: leur amitié ne m'avoit jamais déplû; au contraire, j'avois pris plaiſir de l'augmenter. Il s'étoit apperçu pluſieurs fois du chagrin que j'avois depuis quelque tems; quoique je n'euſſe rien de caché pour lui, la honte de mon caprice m'avoit empêché de le lui avouer. Il vint chez Belaſire un jour que j'étois encore plus déraiſonnable que je n'avois accoutumé, & qu'elle étoit auſſi plus laſſe qu'à l'ordinaire de ma jalouſie. Dom Manrique connut à l'altération de nos viſages, que nous avions quelque démêlé. J'avois toujours prié Belaſire de ne lui point parler de ma foibleſſe: je lui fis encore la même priére quand il entra; mais elle voulut m'en faire honte; & ſans me donner le loiſir de m'y oppoſer, elle dit à Dom Manrique ce qui fai-

faisoit mon chagrin. Il en parut si étonné, il le trouva si mal fondé, & il m'en fit tant de reproches, qu'il acheva de troubler ma raison. Jugez, Seigneur, si elle fut troublée, & quelle disposition j'avois à la jalousie. Il me parut que de la maniére dont m'avoit condamné Dom Manrique, il falloit qu'il fût prévenu pour Belasire. Je voyois bien que je passois les bornes de la raison; mais je ne croyois pas aussi qu'on me dût condamner entiérement, à moins que d'être amoureux de Belasire. Je m'imaginai alors que Dom Manrique l'étoit il y avoit déja long-tems, & que je lui paroissois si heureux d'en être aimé, qu'il ne trouvoit pas que je me dusse plaindre, quand elle en auroit aimé un autre. Je crus même que Belasire s'étoit bien apperçue que Dom Manrique avoit pour elle plus que de l'amitié: je pensai qu'elle étoit bien-aise d'être aimée, (comme le font d'ordinaire toutes les femmes;) & sans la soupçonner de me faire une infidélité, je fus jaloux de l'amitié qu'elle avoit pour un homme qu'elle croyoit son Amant. Belasire & Dom Manrique, qui me voyoient si troublé & si agité, étoient bien éloignés de juger ce qui causoit le désordre de mon esprit: ils tâché-

rent de me remettre par toutes les raiſons dont ils pouvoient s'aviſer; mais tout ce qu'ils me diſoient, achevoit de me troubler, & de m'aigrir. Je les quittai, & quand je fus ſeul, je me repréſentai le nouveau malheur que je croyois avoir infiniment au-deſſus de celui que j'avois eu. Je connus alors que j'avois été déraiſonnable de craindre un homme qui ne me pouvoit plus faire de mal. Je trouvai que Dom Manrique m'étoit redoutable en toutes façons. Il étoit aimable; Belaſire avoit beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui; elle étoit accoutumée à le voir, elle étoit laſſe de mes chagrins & de mes caprices; il me sembloit qu'elle cherchoit à s'en conſoler avec lui, & qu'inſenſiblement elle lui donneroit la place que j'occupois dans ſon cœur: enfin je fus plus jaloux de Dom Manrique, que je ne l'avois été du Comte de Lare. Je ſçavois bien qu'il étoit amoureux d'une autre perſonne il y avoit long-tems; mais cette perſonne étoit ſi inférieure en toutes choſes à Belaſire, que cet amour ne me raſſuroit pas. Comme ma deſtinée vouloit que je ne puſſe m'abandonner entiérement à mon caprice, & qu'il me reſtât toujours aſſez de raiſon pour me laiſſer dans l'incertitude, je ne fus pas ſi injuſte

injuste que de croire que Dom Manrique travaillât à m'ôter Belasire. Je m'imaginai qu'il en étoit devenu amoureux, sans s'en être apperçû, & sans le vouloir; je pensai qu'il essayoit de combattre sa passion, à cause de notre amitié, & qu'encore qu'il n'en dît rien à Belasire, il lui laissoit voir qu'il l'aimoit sans espérance. Il me parut que je n'avois pas sujet de me plaindre de Dom Manrique, puisque je croyois que ma considération l'avoit empêché de se déclarer. Enfin, je trouvai que comme j'avois été jaloux d'un homme mort, sans sçavoir si je le devois être, j'étois jaloux de mon ami, & que je le croyois mon rival, sans croire avoir sujet de le haïr. Il seroit inutile de vous dire ce que des sentimens aussi extraordinaires que les miens me firent souffrir, & il est aisé de se l'imaginer. Lorsque je vis Dom Manrique, je lui fis des excuses de lui avoir caché mon chagrin sur le sujet du Comte de Lare; mais je ne lui dis rien de ma nouvelle jalousie. Je n'en dis rien aussi à Belasire, de peur que la connoissance qu'elle en auroit, n'achevât de l'éloigner de moi. Comme j'étois toujours persuadé qu'elle m'aimoit beaucoup, je croyois que si je pouvois obtenir de moi-même de ne lui

plus

plus paroître déraisonnable, elle ne m'abandonneroit pas pour Dom Manrique : ainsi l'intérêt même de ma jalousie m'obligeoit à la cacher. Je demandai encore pardon à Belasire, & je l'assurai que la raison m'étoit entiérement revenue. Elle fut bien aise de me voir dans ces sentimens, quoiqu'elle pénétrât aisément, par la grande connoissance qu'elle avoit de mon humeur, que je n'étois pas si tranquille que je le voulois paroître.

Dom Manrique continua de la voir comme il avoit accoutumé, & même davantage, à cause de la confidence où ils étoient ensemble de ma jalousie. Comme Belasire avoit vû que j'avois été offensé qu'elle lui en eût parlé, elle ne lui en parloit plus en ma présence; mais quand elle s'appercevoit que j'étois chagrin, elle s'en plaignoit avce lui, & le prioit de lui aider à me guérir. Mon malheur voulut que je m'apperçusse deux ou trois fois qu'elle avoit cessé de parler à Dom Manrique lorsque j'étois entré; jugez ce qu'une pareille chose pouvoit produire dans un esprit aussi jaloux que le mien : Néanmoins je voyois tant de tendresse pour moi dans le cœur de Belasire, & il me paroissoit qu'elle avoit tant de joie lors-

qu'elle

qu'elle me voyoit l'efprit en repos, que que je ne pouvois croire qu'elle aimât affez Dom Manrique pour être en intelligence avec lui. Je ne pouvois croire auffi que Dom Manrique, qui ne fongeoit qu'à empêcher que je ne me brouillaffe avec elle, fongeât à s'en faire aimer ; je ne pouvois donc démêler quels fentimens il avoit pour elle, ni quels étoient ceux qu'elle avoit pour lui. Je ne fçavois même très-fouvent quels étoient les miens ; enfin j'étois dans le plus miférable état où un homme ait jamais été. Un jour que j'étois entré, qu'elle parloit bas à Dom Manrique, il me parut qu'elle ne s'étoit pas fouciée que je viffe qu'elle lui parloit : je me fouvins alors qu'elle m'avoit dit plufieurs fois, pendant que je la perfécutois fur le fujet du Comte de Lare, qu'elle me donneroit de la jaloufie d'un homme vivant, pour me guérir de celle que j'avois d'un homme mort. Je crus que c'étoit pour exécuter cette menace, qu'elle traitoit fi bien Dom Manrique, & qu'elle me laiffoit voir qu'elle avoit des fecrets avec lui. Cette penfée diminua le trouble où j'étois : je fus encore quelques jours fans lui en rien dire ; mais enfin, je me réfolus de lui en parler.

J'allai

J'allai la trouver dans cette intention ; & me rejettant à genoux devant elle : Je veux bien vous avouer, Madame, lui dis-je, que le dessein que vous avez eu de me tourmenter a réussi. Vous m'avez donné toute l'inquiétude que vous pouviez souhaiter ; & vous m'avez fait sentir, comme vous me l'aviez promis tant de fois, que la jalousie qu'on a des vivans est plus cruelle que celle qu'on peut avoir des morts. Je méritois d'être puni de ma folie ; mais je ne le suis que trop, & si vous sçaviez ce que j'ai souffert des choses mêmes que j'ai cru que vous faisiez à dessein, vous verriez bien que vous me rendriez aisément malheureux, quand vous le voudriez. Que voulez-vous dire, Alphonse, me repartit-elle ? Vous croyez que j'ai pensé à vous donner de la jalousie ; & ne sçavez-vous pas que j'ai été trop affligée de celle que vous avez eue malgré moi, pour avoir envie de vous en donner ? Ah ! Madame, lui dis-je, ne continuez pas davantage à me donner de l'inquiétude : Encore une fois, j'ai assez souffert ; & quoique j'aye bien vû que la maniére dont vous vivez avec Dom Manrique n'étoit que pour exécuter les menaces que vous m'aviez faites, je n'ai pas laissé d'en avoir une douleur mor-

mortelle. Vous avez perdu la raiſon, Alphonſe, repliqua Belaſire, ou vous voulez me tourmenter à deſſein, comme vous dites que je vous tourmente. Vous ne me perſuaderez pas que vous puiſſiez croire que j'aye penſé à vous donner de la jalouſie, & vous ne me perſuaderez pas auſſi que vous en ayez pu prendre. Je le voudrois, ajouta-t-elle, en me regardant, qu'après avoir été jaloux d'un homme mort que je n'ai pas aimé, vous le fuſſiez d'un homme vivant qui ne m'aime pas. Quoi, Madame, lui répondis-je, vous n'avez pas eu l'intention de me rendre jaloux de Dom Manrique ? vous ſuivez ſimplement votre inclination en le traitant comme vous faites ? Ce n'eſt pas pour me donner du ſoupçon que vous avez ceſſé de lui parler bas, ou que vous avez changé de diſcours quand je me ſuis approché de vous ? Ah ! Madame, ſi cela eſt, je ſuis bien plus malheureux que je ne penſe, & je ſuis même le plus malheureux homme du monde. Vous n'êtes pas le plus malheureux homme du monde ; reprit Belaſire ; mais vous êtes le plus déraiſonnable ; & ſi je ſuivois ma raiſon, je romprois avec vous, & je ne vous verrois de ma vie. Mais eſt-il poſſible, Alphonſe, ajouta-t-elle, que vous ſoyez jaloux

jaloux de Dom Manrique ? Et comment ne le ferois-je pas, Madame, lui dis-je, quand je vois que vous avez avec lui une intelligence que vous me cachez. Je vous la cache, me répondit-elle, parce que vous vous offensâtes lorsque je lui parlai de votre bizarrerie, & que je n'ai pas voulu que vous vissiez que je lui parlois encore de vos chagrins, & de la peine que j'en souffre. Quoi, Madame, repris-je, vous vous plaignez de mon humeur à mon rival, & vous trouvez que j'ai tort d'être jaloux ! Je m'en plains à votre ami, repliqua-t-elle, mais non pas à votre rival. Dom Manrique est mon rival, repartis-je, & je ne croi pas que vous puissiez vous défendre de l'avouer. Et moi, dit-elle, je ne croi pas que vous m'osiez dire qu'il le soit, sçachant, comme vous faites, qu'il passe des jours entiers à ne me parler que de vous. Il est vrai, lui dis-je, que je ne soupçonne pas Dom Manrique de travailler à me détruire ; mais cela n'empêche pas qu'il ne vous aime : Je croi même qu'il ne vous le dit pas encore ; mais de la manière dont vous le traitez, il vous le dira bien-tôt, & les espérances que votre procédé lui donne, le feront passer aisément sur les scrupules que notre amitié lui donnoit. Peut-on

avoir

avoir perdu la raiſon au point que vous l'avez perdue, me répondit Belaſire? ſongez-vous bien à vos paroles? Vous dites que Dom Manrique me parle pour vous, qu'il eſt amoureux de moi, & qu'il ne me parle point pour lui; où pouvez-vous prendre des choſes ſi peu vrai-ſemblables? N'eſt-il pas vrai que vous croyez que je vous aime, & que vous croyez que Dom Manrique vous aime auſſi! Il eſt vrai, lui répondis-je, que je croi l'un & l'autre. Et ſi vous le croyez, s'écria-t-elle, comment pouvez-vous vous imaginer que je vous aime, & que j'aime Dom Manrique? que Dom Manrique m'aime, & qu'il vous aime encore? Alphonſe, vous me donnez un déplaiſir mortel, de me faire connoître le déréglement de votre eſprit; je voi bien que c'eſt un mal incurable; & qu'il faudroit qu'en me réſolvant à vous épouſer, je me réſoluſſe en même tems à être la plus malheureuſe perſonne du monde. Je vous aime aſſurément beaucoup; mais non pas aſſez pour vous acheter à ce prix: Les jalouſies des Amans ne ſont que fâcheuſes; mais celles des maris ſont fâcheuſes & offenſantes. Vous me faites voir ſi clairement tout ce que j'aurois à ſouffrir, ſi je vous avois épouſé, que je ne crois pas que je vous épouſe jamais:

mais : Je vous aime trop pour n'être pas ſenſiblement touchée de voir que je ne paſſerai pas ma vie avec vous comme je l'avois eſpéré ; laiſſez-moi ſeule, je vous en conjure, vos paroles & votre vûe ne feroient qu'augmenter ma douleur.

A ces mots elle ſe leva ſans vouloir m'entendre, & s'en alla dans ſon cabinet, dont elle ferma la porte ſans la r'ouvrir, quelque priére que je lui en fiſſe. Je fus contraint de m'en aller chez moi, ſi déſeſpéré & ſi incertain de mes ſentimens, que je m'étonne que je n'en perdis le peu de raiſon qui me reſtoit. Je revins dès le lendemain voir Belaſire ; je la trouvai triſte & affligée ; elle me parla ſans aigreur, & même avec bonté ; mais ſans me rien dire qui dût me faire craindre qu'elle voulût m'abandonner. Il me parut qu'elle eſſayoit d'en prendre la réſolution : Comme on ſe flatte aiſément, je crus qu'elle ne demeureroit pas dans les ſentimens où je la voyois : Je lui demandai pardon de mes caprices, comme j'avois déja fait cent fois ; je la priai de n'en rien dire à Dom Manrique, & je la conjurai à genoux de changer de conduite avec lui, & de ne le plus traiter aſſez bien pour me donner de l'inquiétude. Je ne dirai rien de votre folie à Dom Manrique, me dit-elle ; mais je ne changerai

gerai rien à la maniére dont je vis avec lui : S'il avoit de l'amour pour moi, je ne le verrois de ma vie, quand même vous n'en auriez pas d'inquiétude : mais il n'a que de l'amitié ; vous ſçavez même qu'il a de l'amour pour d'autres ; je l'eſtime, je l'aime, vous avez conſenti que je l'aimaſſe ; il n'y a donc que de la folie & du déréglement dans le chagrin qu'il vous donne : Si je vous ſatisfaiſois, vous ſeriez bien-tôt pour quelqu'autre comme vous êtes pour lui. C'eſt pourquoi ne vous opiniâtrez pas à me faire changer de conduite, car aſſurément je n'en changerai point. Je veux croire, lui répondis-je, que tout ce que vous me dites eſt véritable, & que vous ne croyez point que Dom Manrique vous aime ; mais je le croi, Madame, & c'eſt aſſez : Je ſçai bien que vous n'avez que de l'amitié pour lui : mais c'eſt une ſorte d'amitié ſi tendre & ſi pleine de confiance, d'eſtime & d'agrément, que quand elle ne pourroit jamais devenir de l'amour, j'aurois ſujet d'en être jaloux, & de craindre qu'elle n'occupât trop votre cœur. Le refus que vous me venez de faire de changer de conduite avec lui, me fait voir que c'eſt avec raiſon qu'il m'eſt redoutable. Pour vous montrer, me dit-elle, que le refus
que

que je vous fais ne regarde pas Dom Manrique, & qu'il ne regarde que votre caprice, c'eſt que ſi vous me demandiez de ne plus voir l'homme du monde que je mépriſe le plus, je vous le refuſerois comme je vous refuſe de ceſſer d'avoir de l'amitié pour Dom Manrique. Je le croi, Madame, lui répondis-je, mais ce n'eſt pas de l'homme du monde que vous mépriſez le plus, que j'ai de la jalouſie; c'eſt d'un homme que vous aimez aſſez pour le préferer à mon repos. Je ne vous ſoupçonne pas de foibleſſe & de changement; mais j'avoue que je ne puis ſouffrir qu'il y ait des ſentimens de tendreſſe dans votre cœur pour un autre que pour moi. J'avoue auſſi que je ſuis bleſſé de voir que vous ne haïſſez pas Dom Manrique, encore que vous connoiſſiez bien qu'il vous aime, & qu'il me ſemble que ce n'étoit qu'à moi ſeul qu'étoit dû l'avantage de vous avoir aimée ſans être haï. Auſſi, Madame, accordez-moi ce que je vous demande, & conſidérez combien ma jalouſie eſt éloignée de vous devoir offenſer. J'ajoutai à ces paroles toutes celles dont je pus m'aviſer pour obtenir ce que je ſouhaitois: il me fut entiérement impoſſible.

Il ſe paſſa beaucoup de tems pendant lequel

lequel je devins toujours plus jaloux de Dom Manrique : J'eus le pouvoir ſur moi de le lui cacher; Belaſire eut la ſageſſe de ne lui en rien dire, & elle lui fit croire que mon chagrin venoit encore de ma jalouſie du Comte de Lare. Cependant elle ne changea point de procédé avec Dom Manrique; comme il ignoroit mes ſentimens, il vécut auſſi avec elle comme il avoit accoutumé ; ainſi ma jalouſie ne fit qu'augmenter, & vint à un tel point, que j'en perſécutois inceſſamment Belaſire.

Après que cette perſécution eût duré long-tems, & que cette belle perſonne eût en vain eſſayé de me guérir de mon caprice, on me dit pendant deux jours qu'elle ſe trouvoit mal, & qu'elle n'étoit pas même en état que je la viſſe. Le troiſiéme elle m'envoya querir; je la trouvai fort abbatue, & je crus que c'étoit ſa maladie. Elle me fit aſſeoir auprès d'un petit lit, ſur lequel elle étoit couchée; & après avoir demeuré quelques momens ſans parler : Alphonſe, me dit-elle, je penſe que vous voyez bien il y a longtems que j'eſſaye de prendre la réſolution de me détacher de vous. Quelques raiſons qui m'y duſſent obliger, je ne croi pas que je l'euſſe pû faire, ſi vous ne m'en euſſiez

eussiez donné la force, par les extraordinaires bizarreries que vous m'avez fait paroître. Si ces bizarreries n'avoient été que médiocres, & que j'eusse pû croire qu'il eût été possible de vous en guérir par une bonne conduite, quelque austére qu'elle eût été, la passion que j'ai pour vous me l'eût fait embrasser avec joie: Mais comme je vois que le déréglement de votre esprit est sans remède, & que lorsque vous ne trouvez point de sujets de vous tourmenter, vous vous en faites sur des choses qui n'ont jamais été, & sur d'autres qui ne seront jamais; je suis contrainte pour votre repos, & pour le mien, de vous apprendre que je suis absolument résolue de rompre avec vous, & de ne vous point épouser. Je vous dis encore dans ce moment, qui sera le dernier que nous aurons de conversation particuliére, que je n'ai jamais eu d'inclination pour personne que pour vous, & que vous seul étiez capable de me donner de la passion. Mais puisque vous m'avez confirmée dans l'opinion que j'avois, qu'on ne peut être heureux en aimant quelqu'un, vous que j'ai trouvé le seul homme digne d'être aimé, soyez persuadé que je n'aimerai personne, & que les impressions que vous avez faites dans mon cœur sont les seules qu'il avoit

reçûes

reçûes, & les ſeules qu'il recevra jamais. Je ne veux pas même que vous puiſſiez penſer que j'aye trop d'amitié pour Dom Manrique ; je n'ai refuſé de changer de conduite avec lui, que pour voir ſi la raiſon ne vous reviendroit point, & pour me donner lieu de me redonner à vous, ſi j'euſſe connu que votre eſprit eût été capable de ſe guérir. Je n'ai pas été aſſez heureuſe; c'étoit la ſeule raiſon qui m'a empêché de vous ſatisfaire : Cette raiſon eſt ceſſée; je vous ſacrifie Dom Manrique; je viens de le prier de ne me voir jamais : Je vous demande pardon de lui avoir découvert votre jalouſie ; mais je ne pouvois faire autrement, & notre rupture la lui auroit toujours appriſe. Mon pére arriva hier au ſoir; je lui ai dit ma réſolution; il eſt allé, à ma priére, l'apprendre au vôtre. Ainſi, Alphonſe, ne ſongez point à me faire changer; j'ai fait ce qui pouvoit confirmer mon deſſein devant que de vous le déclarer; j'ai retardé autant que j'ai pu, & peut-être plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous: Croyez que perſonne ne ſera jamais ſi uniquement, ni ſi fidélement aimé que vous l'avez été.

Je ne ſçai ſi Belaſire continua de parler : mais comme mon ſaiſiſſement avoit

été ſi grand d'abord qu'elle avoit commencé, qu'il m'avoit été impoſſible de l'interrompre, les forces me manquérent aux derniéres paroles que je vous viens de dire; je m'évanouis,& je ne ſçai ce que fit Belaſire, ni ſes gens; mais quand je revins, je me trouvai dans mon lit, & Dom Manrique auprès de moi, avec toutes les actions d'un homme auſſi deſeſpéré que je l'étois.

Lorſque tout le monde ſe fut retiré, il n'oublia rien pour ſe juſtifier des ſoupçons que j'avois de lui, & pour me témoigner ſon deſeſpoir d'être la cauſe innocente de mon malheur. Comme il m'aimoit fort, il étoit en effet extraordinairement touché de l'état où j'étois. Je tombai malade, & ma maladie fut violente; je connus bien alors, mais trop tard, les injuſtices que j'avois faites à mon ami; je le conjurai de me les pardonner, & de voir Belaſire pour lui demander pardon de ma part, & pour tâcher de la fléchir. Dom Manrique alla chez elle; on lui dit qu'on ne pouvoit la voir; il y retourna tous les jours pendant que je fus malade, mais auſſi inutilement. J'y allai moi-même ſi tôt que je pus marcher; on me dit la même choſe; & à la ſeconde fois que j'y retournai, une de ſes femmes me vint dire de

de ſa part que je n'y allaſſe plus, & qu'elle ne me verroit pas. Je penſai mourir lorſque je me vis ſans eſpérance de voir Belaſire : J'avois toujours cru que cette grande inclination qu'elle avoit pour moi, la feroit revenir, ſi je lui parlois : mais voyant qu'elle ne me vouloit point parler, je n'eſpérai plus ; & il faut avouer que de n'eſpérer plus de poſſéder Belaſire, étoit une cruelle choſe pour un homme qui s'en étoit vû ſi proche, & qui l'aimoit ſi éperduement. Je cherchai tous les moyens de la voir ; elle m'évitoit avec tant de ſoin, & faiſoit une vie ſi retirée, qu'il m'étoit abſolument impoſſible.

Toute ma conſolation étoit d'aller paſſer la nuit ſous ſes fenêtres ; je n'avois pas même le plaiſir de les voir ouvertes. Je crus un jour de les avoir entendu ouvrir dans le tems que je m'en étois allé ; le lendemain je crus encore la même choſe ; enfin, je me flattai de la penſée que Belaſire me vouloit voir ſans que je la viſſe, & qu'elle ſe mettoit à ſa fenêtre lorſqu'elle entendoit que je me retirois. Je réſolus de faire ſemblant de m'en aller à l'heure que j'avois accoutumé, & de retourner bruſquement ſur mes pas pour voir

ſi elle ne paroîtroit point. Je fis ce que j'avois réſolu : J'allai juſqu'au bout de la rue , comme ſi je me fuſſe retiré ; j'entendis diſtinctement ouvrir la fenêtre ; je retournai en diligence : Je crus entrevoir Belaſire ; mais en m'approchant , je vis un homme qui ſe rangeoit proche de la muraille au-deſſous de la fenêtre , comme un homme qui avoit deſſein de ſe cacher. Je ne ſçai comment malgré l'obſcurité de la nuit , je crus reconnoître Dom Manrique : cette penſée me troubla l'eſprit ; je m'imaginai que Belaſire l'aimoit , qu'il étoit là pour lui parler , qu'elle ouvroit ſes fenêtres pour lui ; je crus enfin que c'étoit Dom Manrique qui m'ôtoit Belaſire. Dans le tranſport qui me ſaiſit , je mis l'épée à la main ; nous commençâmes à nous battre avec beaucoup d'ardeur ; je ſentis que je l'avois bleſſé en deux endroits , mais il ſe défendoit toujours. Au bruit de nos épées , ou par les ordres de Belaſire , on ſortit de chez elle pour nous venir ſéparer. Dom Manrique me reconnut à la lueur des flambeaux ; il recula quelques pas : je m'avançai pour arracher ſon épée , mais il la baiſſa, & me dit d'une voix foible : Eſt-ce vous , Alphonſe ? & eſt-il poſ-

ſible que j'aye été aſſez malheureux pour me battre contre vous ? Oui, traître, lui dis-je, & c'eſt moi qui t'arracherai la vie, puiſque tu m'ôtes Belaſire, & que tu paſſes les nuits à ſes fenêtres pendant qu'elles me ſont fermées. Dom Manrique, qui étoit appuyé contre une muraille, & que quelques perſonnes ſoutenoient, parce qu'on voyoit bien qu'il n'en pouvoit plus, me regarda avec des yeux trempés de larmes : Je ſuis bien malheureux, me dit-il, de vous donner toujours de l'inquiétude ; la cruauté de ma deſtinée me conſole de la perte de la vie que vous m'ôtez. Je me meurs, ajouta-t-il, & l'état où je ſuis vous doit perſuader de la vérité de mes paroles. Je vous jure que je n'ai jamais eu de penſée pour Belaſire, qui vous ait pu déplaire ; l'amour que j'ai pour une autre, & que je ne vous ai pas caché, m'a fait ſortir cette nuit ; j'ai cru être épié, j'ai cru être ſuivi, j'ai marché fort vîte, j'ai tourné dans pluſieurs rues ; enfin, je me ſuis arrêté où vous m'avez trouvé, ſans ſçavoir que ce fût le logis de Belaſire. Voilà la vérité, mon cher Alphonſe ; je vous conjure de ne vous affliger pas de ma mort : Je vous la pardonne de tout mon cœur, con-

tinua-t-il, me tendant les bras pour m'embraſſer. Alors les forces lui manquérent, & il tomba ſur les perſonnes qui le ſoutenoient.

Les paroles, Seigneur, ne peuvent repréſenter ce que je devins, & la rage où je fus contre moi-même; je voulus vingt fois me paſſer mon épée au travers du corps, & ſur-tout lorſque je vis expirer Dom Manrique. On m'ôta d'auprès de lui. Le Comte de Guevarre pére de Belaſire, qui étoit ſorti au nom de Dom Manrique & au mien, me conduiſit chez moi, & me remit entre les mains de mon pére. On ne me quittoit point, à cauſe du deſeſpoir où j'étois; mais le ſoin de me garder auroit été inutile, ſi ma Religion m'eût laiſſé la liberté de m'ôter la vie. La douleur que je ſçavois que recevoit Belaſire de l'accident qui étoit arrivé pour elle, & le bruit qu'il faiſoit dans la cour, achevoit de me deſeſpérer: Quand je penſois que tout le mal qu'elle ſouffroit, & tout celui dont j'étois accablé, n'étoit arrivé que par ma faute, j'étois dans une fureur qui ne peut être imaginée. Le Comte de Guevarre, qui avoit conſervé beaucoup d'amitié pour moi, me venoit voir très-ſouvent,

&

& pardonnoit à la paſſion que j'avois pour ſa fille, l'éclat que j'avois fait. J'appris par lui qu'elle étoit inconſolable, & que ſa douleur paſſoit les bornes de la raiſon. Je connoiſſois aſſez ſon humeur & ſa délicateſſe ſur ſa réputation, pour ſçavoir, ſans qu'on me le dit, tout ce qu'elle pouvoit ſentir, dans une ſi fâcheuſe avanture. Quelques jours après cet accident, on me dit qu'un Ecuyer de Belaſire demandoit à me parler de ſa part; je fus tranſporté au nom de Belaſire qui m'étoit ſi cher; je fis entrer celui qui me demandoit; il me donna une lettre où je trouvai ces paroles.

LETTRE DE BELASIRE A ALPHONSE.

Notre séparation m'avoit rendu le monde si insupportable, que je ne pouvois plus y vivre avec plaisir; & l'accident qui vient d'arriver blesse si fort ma réputation, que je ne puis y demeurer avec honneur. Je vai me retirer dans un lieu, où je n'aurai point la honte de voir les divers jugemens qu'on fait de moi: Ceux que vous en avez faits ont causé tous mes malheurs: cependant je n'ai pû me résoudre à partir sans vous dire adieu, & sans vous avouer, que je vous aime encore, quelque déraisonnable que vous soyez. Ce sera tout ce que j'aurai à sacrifier à Dieu en me donnant à lui, que l'attachement que j'ai pour vous, & le souvenir de celui que vous avez

eu pour moi. La vie auſtére que je vai entreprendre me paroîtra douce : On ne peut trouver rien de fâcheux quand on a éprouvé la douleur de s'arracher à ce qui nous aime, & à ce qu'on aimoit plus que toutes choſes. Je veux bien vous avouer encore, que le ſeul parti que je prens, me pouvoit mettre en ſûreté, contre l'inclination que j'ai pour vous, & que depuis notre ſéparation vous n'êtes jamais venu dans ce lieu, où vous avez fait tant de déſordre, que je n'aye été prête à vous parler, & à vous dire que je ne pouvois vivre ſans vous. Je ne ſçai même ſi je ne vous l'aurois point dit le ſoir que vous attaquâtes Dom Manrique, & que vous me donnates de nouvelles marques de ces ſoupçons qui ont fait tous nos malheurs. Adieu, Alphonſe, ſouvenez-vous quelquefois de moi, & ſouhaitez pour mon repos que je ne me ſouvienne jamais de vous.

Il ne manquoit plus à mon malheur que d'aprendre que Belaſire m'aimoit encore ; qu'elle ſe fût peut-être redonnée à moi ſans le dernier effet de mon extravagance ; & que le même accident qui m'avoit fait tuer mon meilleur ami, me faiſoit perdre ma Maîtreſſe, & la contraignoit de ſe rendre malheureuſe pour

tout le reſte de ſa vie.

Je demandai à celui qui m'avoit aporté cette lettre, où étoit Belaſire ; il me dit qu'il l'avoit conduite dans un Monaſtére de Religieuſes fort auſtéres, qui étoient venues de France depuis peu ; qu'en y entrant elle lui avoit donné une lettre pour ſon pére, & une autre pour moi. Je courus à ce Monaſtére ; je demandai à la voir, mais inutilement. Je trouvai le Comte de Guevarre qui en ſortoit ; toute ſon autorité & toutes ſes priéres avoient été inutiles pour la faire changer de réſolution. Elle prit l'habit quelque tems après. Pendant l'année qu'elle pouvoit encore ſortir, ſon pére & moi fîmes tous nos efforts pour l'y obliger. Je ne voulus point quitter la Navarre, comme j'en avois fait le deſſein, que je n'euſſe entiérement perdu l'eſpérance de revoir Belaſire : mais le jour que je ſçus qu'elle étoit engagée pour jamais, je partis ſans rien dire. Mon pére étoit mort, & je n'avois perſonne qui me pût retenir. Je m'en vins en Catalogne, dans le deſſein de m'embarquer, & d'aller finir mes jours dans les déſerts de l'Afrique. Je couchai par hazard dans cette maiſon, elle me plut, je la trouvai ſolitaire, & telle que je la pou-

ouvois désirer. Je l'achetai ; j
lepuis cinq ans une vie aussi t
loit faire un homme qui a tué
qui a rendu malheureuse la plus
ble personne du monde, & qu
par sa faute le plaisir de passer
avec elle. Croirez-vous encore, S
que vos malheurs soient compara
miens ?

Alphonse se tut à ces mots, &
rut si accablé de tristesse, par le
vellement de douleur que lui ap
le souvenir de ses malheurs, qu
salve crut plusieurs fois qu'il allo
rer. Il lui dit tout ce qu'il crut c
de lui donner quelque consolatio
il ne put s'empêcher d'avouer e
même que les malheurs qu'il venoi
tendre, pouvoient au moins entr
comparaison avec ceux qu'il avoit
ferts.

Cependant la douleur qu'il sent
la perte de Zayde, augmentoit to
jours ; il dit à Alphonse qu'il vouloi
tir de l'Espagne, & aller servir l
pereur dans la guerre qu'il avoit c
les Sarrasins, qui s'étant rendus ma
de la Sicile, faisoient de continu
courses en Italie. Alphonse fut sens
ment touché de cette résolution ; i

tous ſes efforts pour l'en détourner, mais ſes efforts furent inutiles.

L'inquiétude que donne l'amour, ne pouvoit laiſſer Conſalve dans cette ſolitude; & il étoit preſſé d'en ſortir par une ſecrette eſpérance, qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, de pouvoir retrouver Zayde. Il réſolut donc de partir & de quitter Alphonſe: il n'y eut jamais une plus triſte ſéparation; ils parlérent de tous les malheurs de leur vie; ils y ajoutérent celui de ne ſe plus voir; & après s'être promis de ſe donner de leurs nouvelles, Alphonſe demeura dans ſa ſolitude, & Conſalve s'en alla coucher à Tortoſe.

Il ſe logea proche d'une maiſon dont les jardins faiſoient une des plus grandes beautés de la Ville; il ſe promena tout le ſoir, & même pendant une partie de la nuit ſur les bords de l'Ebre. S'étant laſſé de ſe promener, il s'aſſit au pied d'une terraſſe de ces beaux jardins: elle étoit ſi baſſe, qu'il entendit parler des perſonnes qui s'y promenoient: ce bruit ne le détourna pas d'abord de ſa rêverie; mais enfin, il en fut détourné par un ſon de voix qui lui parut ſemblable à celui de Zayde, & qui lui donna malgré lui de l'attention & de la curioſité.

é. Il se leva pour être plus pro
ıut de la terrasse ; d'abord il n'en
en, parce que l'allée où se promen
es personnes finissoit au bord de
ısse où il étoit, & que lorsqu
toient à ce bord, elles retournoie
eurs pas, & s'éloignoient de lui.
neura au même lieu, pour voir si
ıe reviendroient point. Elles revi
comme on l'avoit espéré, & il ent
cette même voix qui l'avoit surpris.
a trop d'opposition, disoit-elle, dan
choses qui pourroient faire mon bonh
Je ne puis espérer d'être heureuse;
je serois moins à plaindre si j'avois
lui faire connoître mes sentimens,
j'étois assurée des siens. Après ces p
les, Consalve n'en entendit plus de
distinctes, parce que celle qui par
commençoit à s'éloigner. Elle revint
seconde fois parlant encore. Il est v
disoit-elle, que le pouvoir des prem
res inclinations peut excuser celle q
j'ai laissée naître dans mon cœur; m
quel bizarre effet du hazard, s'il arri
que cette inclination, qui semble s'a
corder avec ma destinée, ne serve peu
être quelque jour qu'à me la faire suiv
avec douleur? Ce fut tout ce que Co
salve put entendre : la grande ressem
bla

blance de cette voix avec celle de Zayde lui causa de l'étonnement, & peut-être auroit-il soupçonné que c'étoit elle-même, sans que cette personne parloit Espagnol? Quoiqu'il eût trouvé quelque chose d'étranger dans l'accent, il n'y fit pas de réflexion, parce qu'il étoit dans une extrémité de l'Espagne, où l'on ne parle pas comme en Castille. Il eut seulement pitié de celle qui avoit parlé, & ses paroles lui firent juger qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans sa fortune.

Le lendemain il partit de Tortose pour s'aller embarquer; après avoir marché quelque tems, il vit au milieu de l'Ebre une barque fort ornée, couverte d'un pavillon magnifique, relevé de tous les côtés, & dessous plusieurs femmes, parmi lesquelles il reconnut Zayde. Elle étoit debout, comme pour mieux voir la beauté de la rivière; il paroissoit néanmoins qu'elle rêvoit profondément. Il faudroit, comme Consalve, avoir perdu une Maîtresse sans espérance de la revoir, pour pouvoir exprimer ce qu'il sentit en revoyant Zayde. Sa surprise & sa joie furent si grandes, qu'il ne sçavoit où il étoit, ni ce qu'il voyoit: il la regardoit attentivement, & reconnoissant

tous

tous ſes traits, il craignoit de ſe méprendre. Il ne pouvoit s'imaginer que cette perſonne dont il ſe croyoit ſéparé par tant de mers, ne le fût que par une riviére. Il vouloit pourtant aller à elle, il vouloit lui parler, il vouloit qu'elle le vît ; il craignoit de lui déplaire, & n'oſoit ſe faire remarquer, ni témoigner ſa joie devant ceux qui étoient avec elle. Un bonheur ſi imprévu, & tant de penſées différentes, ne lui laiſſoient pas la liberté de prendre une réſolution ; mais enfin après s'être un peu remis, & s'être aſſuré qu'il ne ſe trompoit pas, il ſe détermina à ne ſe point faire connoître à Zayde, & à ſuivre ſa barque juſqu'au Port. Il eſpéra d'y trouver quelque moyen de parler à elle en particulier ; il crut qu'il apprendroit le lieu de ſa naiſſance, & celui où elle alloit ; il s'imagina même qu'il pourroit juger en voyant ceux qui étoient dans la barque, ſi ce rival à qui il croyoit reſſembler, étoit avec elle : enfin il penſa qu'il alloit ſortir de toutes ſes incertitudes, & qu'il pourroit au moins témoigner à Zayde l'amour qu'il avoit pour elle. Il eût bien ſouhaité que ſes yeux euſſent été tournés de ſon côté ; mais elle rêvoit ſi profondément, que ſes regards demeuroient toujours atta-

tachés sur la riviére. Au milieu de sa joie, il se souvint de la personne qu'il avoit entendue dans le jardin de Tortose; & quoiqu'elle eût parlé Espagnol, l'accent étranger qu'il avoit remarqué, & la vûe de Zayde si proche de ce même lieu, lui fit croire que ce pouvoit être elle-même. Cette pensée troubla le plaisir qu'il avoit de la revoir; il se souvint de ce qu'il lui avoit oui dire d'une premiére inclination; & quelque disposition qu'on ait à se flatter, il étoit trop persuadé que Zayde avoit pleuré un Amant qu'elle aimoit, pour croire qu'il pût prendre part à cette premiére inclination. Mais les autres paroles qu'elle avoit dites & qu'il avoit retenues, lui laissoient de l'espérance. Il s'imaginoit qu'il n'étoit pas impossible qu'il n'y eût quelque chose d'avantageux pour lui; il revint ensuite à douter que ce fût Zayde qu'il eût entendue, & il trouvoit peu d'apparence qu'elle eût appris l'Espagnol en si peu de tems.

Le trouble que lui causoient ses incertitudes, se dissipa; il s'abandonna enfin à la joie d'avoir retrouvé Zayde, & sans penser davantage s'il étoit aimé, ou s'il ne l'étoit pas, il pensa seulement au plaisir qu'il alloit avoir d'être encore regar-

dé

dé par ses beaux yeux. Cependant il marchoit toujours le long de la riviére en suivant la barque ; & quoiqu'il allat assez vîte, des gens à cheval qui venoient derriére lui, le passérent. Il se détourna de quelques pas, pour empêcher qu'ils ne le vissent ; mais comme il y en avoit un qui venoit seul un peu après les autres, la curiosité d'aprendre quelque chose de Zayde, lui fit oublier le soin de ne se pas faire voir, & il demanda à ce Cavalier s'il ne sçavoit point qui étoient ces personnes qu'il voyoit dans cette barque. Ce sont, lui répondit-il, des personnes considérables parmi les Maures, qui sont à Tortose il y a déja quelques jours, & qui s'en vont prendre un grand vaisseau pour s'en retourner en leur pays. En parlant ainsi, il regarda Consalve avec beaucoup d'attention, & prit le galop pour rejoindre ses compagnons. Consalve demeura fort surpris de ce qu'il venoit d'aprendre, & il ne douta plus, puisque Zayde avoit couché à Tortose, que ce ne fût elle-même qu'il eût entendu parler dans ce jardin. Un tour que la riviére faisoit en cet endroit, & un chemin escarpé, qui se trouva sur le bord, lui firent perdre la vûe de Zayde. Dans ce même moment tous ces hommes à cheval

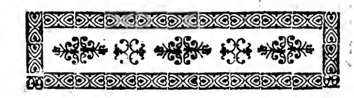
val qui l'avoient paſſé, revinrent à lui ; il ne douta point alors qu'ils ne l'euſſent reconnu ; il voulut ſe détourner, mais ils l'environnérent d'une maniére qui lui fit voir qu'il ne pouvoit les éviter. Il reconnut celui qui étoit à leur tête, pour Oliban, un des principaux Officiers de la garde du Prince de Leon, & il eut une douleur ſenſible de voir qu'il le reconnoiſſoit auſſi. Sa douleur augmenta de beaucoup, lorſque cet Officier lui dit qu'il y avoit pluſieurs jours qu'il le cherchoit, & qu'il avoit ordre du Prince de le conduire à la Cour. Quoi, s'écria Conſalve, le Prince n'eſt pas content du traitement qu'il m'a fait, il veut encore m'ôter la liberté ! C'eſt le ſeul bien qui me reſte, & je périrai plutôt que de ſouffrir qu'on me le raviſſe. A ces mots il mit l'épée à la main, & ſans conſidérer le nombre de ceux qui l'environnoient, il les attaqua avec une valeur ſi extraordinaire, que deux ou trois étoient déja hors de combat, avant qu'il leur eût donné le loiſir de ſe reconnoître. Oliban commanda aux Gardes de ne penſer qu'à l'arrêter, & de conſerver ſa vie. Ils lui obéiſſoient avec peine, & Conſalve fondoit ſur eux avec tant de furie, qu'ils ne pouvoient plus ſe défendre ſans l'ata-

taquer. Enfin leur chef étonné des actions incroyables de Confalve, & craignant de ne pouvoir exécuter l'ordre du Prince de Leon, mit pied à terre, & tua d'un coup d'épée le cheval de Confalve. Ce cheval en tombant embarraſſa tellement ſon maître dans ſa chûte, qu'il lui fut impoſſible de ſe dégager : ſon épée ſe rompit ; tous ceux qui l'attaquoient, l'environnérent ; & Oliban lui repréſenta avec beaucoup de civilité, le grand nombre qu'ils étoient contre lui ſeul, & l'impoſſibilité de ne pas obéir. Confalve ne le voyoit que trop ; mais il trouvoit un ſi grand malheur d'être conduit à Leon, qu'il ne pouvoit s'y réſoudre. Zayde qu'il venoit de trouver, & qu'il alloit perdre, étoit le comble de ſon déſeſpoir ; & il parut en un ſi étrange état, que l'Officier de Dom Garcie s'imagina que la penſée des mauvais traitemens qu'il attendoit de ce Prince, lui donnoit cette grande répugnance à l'aller trouver. Il faut, Seigneur, lui dit-il, que vous ignoriez ce qui s'eſt paſſé à Leon depuis quelque tems, pour craindre autant que vous le faites d'y retourner ; j'ignore toutes choſes, répondit Confalve, je ſçai ſeulement que vous me feriez plus de plaiſir de m'ôter la vie que de

de me conduire au Prince de Leon. Je vous en dirois davantage, repliqua Oliban, ſi ce Prince ne me l'avoit expreſſément défendu; mais je me contente de vous aſſurer que vous n'avez rien à craindre. J'eſpére, répondit Conſalve, que la douleur d'être conduit à Leon, m'empêchera d'y arriver en état de ſatisfaire la cruauté de Dom Garcie. Comme il achevoit ces paroles, il revit la barque de Zayde; mais il ne vit plus ſon viſage: elle étoit aſſiſe & tournée du côté oppoſé au ſien. Quelle deſtinée que la mienne, dit-il en lui-même? Je pers Zayde dans le même moment que je la retrouve. Quand je la voyois, & que je lui parlois dans la maiſon d'Alphonſe, elle ne pouvoit m'entendre: lorſque je l'ai rencontrée à Tortoſe, & que j'en pouvois être entendu, je ne l'ai pas reconnue; maintenant que je la vois, que je la reconnois, & qu'elle pourroit m'entendre, je ne ſçaurois lui parler, & je n'eſpére plus de la revoir. Il demeura quelque tems dans ces diverſes penſées; puis tout à coup ſe tournant vers ceux qui le conduiſoient: Je ne crois pas, leur dit-il, que vous craigniez que je puiſſe vous échaper: je vous demande la grace de me laiſſer approcher du bord de la riviére,

re, pour parler pendant quelques momens à des perſonnes que je vois dans cette barque. Je ſuis très-fâché, lui répondit Oliban, d'avoir des ordres contraires à ce que vous déſirez ; mais il m'eſt défendu de vous laiſſer parler à qui que ce ſoit, & vous me permettrez d'exécuter ce qui m'a été ordonné. Conſalve ſentit ſi vivement ce refus, que cet Officier, qui remarqua la violence de ſes ſentimens, & qui craignit qu'il n'appellat à ſon ſecours ceux qui étoient dans la barque, ordonna à ſes gens de l'éloigner de la riviére. Ils s'en éloignérent à l'heure même, & conduiſirent Conſalve au lieu le plus commode pour paſſer la nuit. Le lendemain ils prirent le chemin de Leon, & marchérent avec tant de diligence qu'ils y arrivérent en peu de jours. Oliban envoya un des ſiens avertir le Prince de leur arrivée, & attendit ſon retour à deux cens pas de la Ville : celui qu'il avoit envoyé apporta l'ordre de conduire Conſalve dans le Palais, par un chemin détourné, & de le faire entrer dans le cabinet de Dom Garcie. Conſalve étoit ſi affligé, qu'il ſe laiſſoit conduire ſans demander ſeulement en quel lieu on le vouloit mener.

Fin de la premiére Partie de Zayde.



ZAYDE, HISTOIRE ESPAGNOLE.

SECONDE PARTIE.

LOrſque Conſalve ſe trouva dans le Palais de Leon, la vûe d'un lieu où il avoit été ſi heureux, lui redonna les idées de ſa fortune, & renouvella ſa haine pour Dom Garcie. La douleur d'avoir perdu Zayde céda pour quelques momens aux ſentimens impétueux de la colére, & il ne fut occupé que du déſir de faire connoître à ce Prince, qu'il mépriſoit tous les mauvais traitemens qu'il pouvoit recevoir de lui.

Com-

Comme il étoit dans ces penſées, il vit entrer Hermeneſilde, ſuivie ſeulement du Prince de Leon. La vûe de ces deux perſonnes enſemble dans un lieu ſi particulier, & au milieu de la nuit, lui cauſa une telle ſurpriſe, qu'il lui fut impoſſible de la cacher. Il recula quelques pas, & ſon étonnement fit ſi bien voir ſur ſon viſage toutes les penſées qui ſe préſentoient en foule à ſon imagination, que Dom Garcie prenant la parole : Ne me trompai-je point, mon cher Conſalve ? lui dit-il : ne ſçauriez-vous point encore les changemens qui ſont arrivés dans cette Cour, & douteriez-vous que je ne fuſſe légitime poſſeſſeur d'Hermeneſilde ? Je le ſuis, ajouta-t-il, & il ne manque rien à mon bonheur, ſinon que vous y conſentiez, & que vous en ſoyez le témoin. Il l'embraſſa en diſant ces paroles. Hermeneſilde fit la même choſe, & l'un & l'autre le priérent de leur pardonner les malheurs qu'ils lui avoient cauſés. C'eſt à moi, Seigneur, dit Conſalve en ſe jettant aux pieds du Prince, c'eſt à moi à vous demander pardon, d'avoir laiſſé paroître des ſoupçons, dont j'avoue que je n'ai pû me défendre ; mais j'eſpére que vous accorderez ce pardon au premier mouvement d'une ſurpriſe ſi ex-

extraordinaire, & au peu d'apparence que je voyois à la grace que vous avez faite à ma sœur. Vous pouviez tout espérer de sa beauté & de mon amour, repliqua Dom Garcie, & je vous conjure d'oublier ce qu'elle a fait sans votre aveu, pour un Prince dont elle connoissoit les sentimens. Le succès, Seigneur, a si bien justifié sa conduite, répondit Consalve, que c'est à elle à se plaindre de l'obstacle que je voulois apporter à son bonheur.

Après ces paroles, Dom Garcie dit à Hermenesilde, qu'il étoit déja si tard, qu'elle seroit peut-être bien aise de se retirer, & qu'il seroit bien aise aussi de demeurer encore quelques momens avec Consalve.

Lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa avec beaucoup de témoignages d'amitié. Je n'oserois espérer, lui dit-il, que vous oubliiez les choses passées; je vous conjure seulement de vous souvenir de l'amitié qui a été entre nous, & de penser que je n'ai manqué à celle que je vous devois, que par une passion qui ôte la raison à ceux qui en sont possédés. Je suis si surpris, Seigneur, repartit Consalve, que je ne puis vous répondre; je doute de ce que je vois, & je ne puis croire que je sois assez heureux pour retrouver en vous cet-

cette même bonté que j'y ai vûe autrefois. Mais, Seigneur, permettez-moi de vous demander à qui je dois cet heureux retour. Vous me demandez bien des choses, répondit le Prince; & bien que j'eusse besoin d'un plus long-tems pour vous les apprendre, je vous les dirai en peu de paroles, & je ne veux pas retarder d'un moment ce qui peut servir à me justifier auprès de vous.

Alors il voulut lui raconter le commencement de sa passion pour Hermenesilde, & la part qu'y avoit eue Dom Ramire; mais pour lui en épargner la peine, Consalve lui dit qu'il avoit appris tout ce qui s'étoit passé jusqu'au jour qu'il étoit parti de Leon, & qu'il ne lui restoit à sçavoir que ce qui étoit arrivé depuis son départ.



HISTOIRE DE DOM GARCIE ET D'HERMENESILDE.

VOus partîtes sans doute, reprit Dom Garcie, sur la connoissance que vous eûtes que j'avois eu la foiblesse de consentir à votre éloignement ; & la méprise que fit Nugna Bella de vous envoyer une Lettre qu'elle écrivoit à Dom Ramire, vous apprit ce qu'on vous avoit caché avec tant de soin. Dom Ramire reçut la Lettre qui s'adressoit à vous, & ne douta point que vous n'eussiez reçu celle qui s'adressoit à lui. Il en fut extrêmement troublé, je ne le fus pas moins ; nos fautes étoient communes, quoiqu'elles fussent différentes. Votre départ lui donna de la joie, j'en eus aussi d'abord ; mais quand je fis réflexion à l'état où vous étiez, quand je considérai que j'en étois

étois la cause, je pensai mourir de douleur. Je trouvois que j'avois perdu la raison, de vous avoir caché si soigneusement l'amour que j'avois pour Hermenesilde; il me sembloit que les sentimens que j'avois pour elle, étoient d'une nature à n'être pas désaprouvés: j'eus plusieurs fois envie de faire courir après vous, & je l'aurois fait si j'eusse été le seul coupable. Mais l'intérêt de Nugna Bella & de Dom Ramire étoient des obstacles invincibles à votre retour. Je leur cachai mes sentimens, & j'essayai autant qu'il me fut possible de vous oublier. Votre éloignement fit beaucoup de bruit, & chacun en parla selon son caprice. Si-tôt que je ne fus plus retenu par vos conseils, & que je suivis ceux de Dom Ramire, qui souhaitoit pour son intérêt de me voir de l'autorité, je me brouillai entiérement avec le Roi, & il connut alors qu'il s'étoit trompé, quand il avoit crû que vous me portiez à faire les choses qui lui étoient désagréables. Notre mésintelligence éclata, les soins de la Reine ma mére furent inutiles, & les choses vinrent à un tel point, que l'on ne douta plus que je n'eusse dessein de former un parti. Je ne crois pas néanmoins que j'en eusse pris la résolution,

 si

ſi le Comte votre pére (qui ſçut par des perſonnes qu'il avoit miſes auprès de ſa fille l'amour que j'avois pour elle) ne m'eût fait dire que ſi je voulois l'épouſer il m'offroit une armée conſidérable, des Places & de l'argent, & enfin ce qui m'étoit néceſſaire pour obliger le Roi à me faire part de ſa Couronne. Vous ſçavez ce que les paſſions peuvent ſur moi, & à quel point l'amour & l'ambition régnoient dans mon ame. L'une & l'autre étoient ſatisfaites par les offres qu'on me faiſoit; ma vertu étoit trop foible pour y réſiſter, & je ne vous avois plus pour la ſoutenir. J'acceptai ces offres avec joie; mais avant que de m'engager entiérement, je voulus ſçavoir qui entroit dans ce parti dont je me faiſois le Chef. J'appris qu'il y avoit pluſieurs perſonnes conſidérables: entr'autres le pére de Nugna Bella, un des Comtes de Caſtille, & je trouvai que Nugnez Fernando & lui demandoient que je les reconnuſſe pour Souverains. Cette propoſition me ſurprit, & j'eus quelque honte de faire une choſe ſi préjudiciable à l'Etat, par une impatience précipitée de régner;mais Dom Ramire aida pour ſon intérêt à me déterminer. Il promit à ceux qui traitoient pour les Comtes de Caſtille, de

me

me porter à faire ce qu'ils désiroient, pourvû qu'on lui promit de lui donner Nugna Bella. Il m'engagea à la demander, je le fis avec joie, on me l'accorda, & notre traité fut conclu en peu de tems. Je ne pus me résoudre à attendre la fin de la guerre pour être possesseur d'Hermenesilde, & je fis dire à Nugnez Fernando, que j'étois résolu d'enlever sa fille en me retirant de la Cour. Il y consentit, & il ne me resta plus qu'à trouver les moyens de cet enlévement. Dom Ramire y avoit le même intérêt que moi, parce que Diego Porcellos trouvoit bon qu'on enlevat Nugna Bella avec Hermenesilde. Nous résolumes de prendre un jour que la Reine iroit se promener hors de la Ville, d'obliger celui qui conduiroit le chariot où seroient Nugna Bella & Hermenesilde, à s'éloigner de celui de la Reine, de les enlever, & de les mener à Palence, qui étoit en ma disposition, & où Nugnez Fernando se devoit trouver.

Tout ce que je viens de vous dire, s'exécuta plus heureusement que nous ne l'avions espéré. J'épousai Hermenesilde dès le soir même que nous fumes arrivés; la bienséance & mon amour le vouloient ainsi, & je le devois faire pour en-

gager entiérement le Comte de Caſtille dans mes intérêts. Au milieu de la joie que nous avions l'un & l'autre, nous parlâmes de vous avec beaucoup de douleur. Je lui avouai ce qui avoit cauſé votre éloignement ; nous plaignîmes enſemble le malheur où nous étions de ne ſçavoir en quel lieu du monde vous étiez allé. Je ne pouvois me conſoler de votre perte, & je regardois Dom Ramire avec horreur comme la cauſe de ma faute. Son mariage fut retardé, parce que Nugna Bella voulut qu'on attendit Diego Porcellos, qui étoit demeuré en Caſtille pour raſſembler les troupes qu'on avoit levées.

Cependant la plus grande partie du Royaume ſe déclara pour moi. Le Roi ne laiſſa pas d'avoir une armée conſidérable, & de s'oppoſer à la mienne. Il y eut pluſieurs combats, & dans l'un des premiers, Dom Ramire fut tué ſur la place. Nugna Bella en parut très-affligée ; votre ſœur fut témoin de ſon affliction, & prit le ſoin de la conſoler. Je fis en moins de deux mois des progrès ſi conſidérables, que la Reine ma mére connoiſſant qu'il étoit impoſſible de me réſiſter, porta le Roi à un accommodement, & lui en fit voir la néceſſité. Elle

avan-

avança vers le lieu où j'étois. Elle me dit que le Roi étoit résolu de chercher du repos; qu'il se démettroit de la Couronne en ma faveur, & qu'il se réserveroit seulement la Souveraineté de Zamora pour y finir ses jours, & celle d'Oviedo pour la donner à mon frére. Il eût été difficile de refuser des offres si avantageuses, je les acceptai, on fit tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de ce traité; je vins à Leon, je vis le Roi, il se démit de sa Couronne, & partit le même jour pour s'en aller à Zamora.

Permettez-moi, Seigneur, interrompit Consalve, de vous faire paroitre mon étonnement. Attendez encore, reprit Dom Garcie, que je vous aye appris ce qui regarde Nugna Bella. Je ne sçai si ce que je vai vous dire vous donnera de la joie ou de la douleur, car j'ignore quels sentimens vous conservez pour elle. Ceux de l'indifférence, Seigneur, répondit Consalve: vous m'écouterez donc sans peine, repliqua le Roi. Incontinent après la paix, elle vint à Leon avec la Reine: il me parut qu'elle souhaitoit votre retour; je lui parlai de vous, & je lui vis de violens repentirs de l'infidélité qu'elle vous avoit faite. Nous

réſolumes de vous faire chercher, quoiqu'il fût aſſez difficile, ne ſçachant en quel endroit du monde vous étiez allé. Elle me dit que ſi quelqu'un le pouvoit ſçavoir, c'étoit Dom Olmond. Je l'envoyai chercher à l'heure même; je le conjurai de m'apprendre de vos nouvelles; il me répondit que depuis mon mariage, & la mort de Dom Ramire, il avoit eu pluſieurs fois la penſée de me parler de vous, jugeant bien que les raiſons qui avoient cauſé votre éloignement étoient ceſſées; mais qu'ignorant où vous étiez, il avoit crû que c'étoit une choſe inutile: qu'enfin il venoit de recevoir une de vos Lettres, que vous ne lui mandiez point le lieu de votre ſéjour, mais que vous le priiez de vous écrire à Tarragone, ce qui lui faiſoit juger que vous n'étiez pas hors de l'Eſpagne. Je fis partir à l'heure même pluſieurs Officiers de mes Gardes pour vous aller chercher. J'avois jugé par la Lettre que vous aviez écrite à Dom Olmond, que vous ignoriez les changemens qui étoient arrivés; je leur donnai ordre de ne vous rien dire de l'état de la Cour, & de mes ſentimens, & j'imaginai un plaiſir extrême à vous apprendre l'un & l'autre. Quelques jours après Dom Olmond partit

tit auſſi pour vous aller chercher ; & il crut qu'il vous trouveroit plutôt que ceux que j'y avois déja envoyés. Nugna Bella me parut touchée d'une grande joie par l'eſpérance de vous revoir. Mais ſon pére que j'avois reconnu pour Souverain, auſſi-bien que le votre, envoya demander à la Reine la permiſſion de la rappeller auprès de lui. Quelque douleur qu'elles euſſent de cette ſéparation, Nugna Bella ne put l'éviter, elle partit, & ſi-tôt qu'elle a été arrivée en Caſtille, ſon pére l'a mariée contre ſon gré à un Prince Allemand, que la dévotion a attiré en Eſpagne. Il a cru voir dans cet étranger un mérite extraordinaire, & l'a choiſi pour lui donner ſa fille : peut-être a-t-il de la valeur & de la ſageſſe, mais ſon humeur & ſa perſonne ne ſont pas agréables, & Nugna Bella eſt très-malheureuſe.

Voilà, dit le Roi en finiſſant ſon diſcours, ce qui s'eſt paſſé depuis votre éloignement : Si vous n'aimez plus Nugna Bella, & que vous m'aimiez encore, je n'ai rien à ſouhaiter, puiſque vous ſerez auſſi heureux que vous l'avez été, & que je le ſerai entiérement par le retour de votre amitié. Je ſuis confus, Seigneur, de toutes vos bontés, répondit

Consalve ; je crains de ne vous pas faire assez paroître ma reconnoissance & ma joie : mais l'habitude que mes malheurs & la solitude m'ont donné à la tristesse, m'en laissent encore une impression qui cache les sentimens de mon cœur.

Après ces paroles Dom Garcie se retira, & l'on conduisit Consalve dans un appartement qu'on lui avoit préparé dans le Palais. Lorsqu'il se vit seul, & qu'il fit réfléxion sur le peu de joie que lui donnoit un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-il point, de s'être si entiérement abandonné à l'amour ?

C'est vous seule, Zayde, dit-il, qui m'empêchez de joüir du retour de ma fortune, & d'une fortune encore au-dessus de celle que j'avois perdue. Mon pére est Souverain, ma sœur est Reine, & je suis vengé de tous ceux qui m'avoient trahi. Cependant je suis malheureux, & je rachéterois de tous les avantages que je posséde, l'occasion que j'ai perdue de vous suivre & de vous revoir.

Le lendemain toute la Cour sçut le retour de Consalve. Le Roi ne pouvoit se lasser de faire voir l'amitié qu'il avoit pour

pour lui, & il prenoit ſoin d'en donner des témoignages publics, pour réparer en quelque ſorte les choſes qui s'étoient paſſées. Une ſi éclatante faveur ne conſoloit point cet Amant de la perte de Zayde; il n'étoit pas en ſon pouvoir de cacher ſon affliction. Le Roi s'en apperçut, & le preſſa ſi fortement de lui en avouer la cauſe, que Conſalve ne put s'en défendre. Après lui avoir raconté ſa paſſion pour Zayde, & tout ce qui lui étoit arrivé depuis ſon départ de Leon : Voilà, Seigneur, lui dit-il, comme j'ai été puni d'avoir oſé ſoutenir contre vous qu'on ne devoit aimer qu'après une longue connoiſſance. J'ai été trompé par une perſonne que je croyois connoître; cette expérience ne m'a pas pu défendre contre Zayde, que je ne connoiſſois pas, que je ne connois point encore, & qui cependant trouble l'heureux état où vous me mettez. Le Roi étoit trop ſenſible à l'amour, & trop ſenſible à ce qui regardoit Conſalve, pour n'être pas touché de ſon malheur. Il examina avec lui ce qu'on pouvoit faire pour apprendre des nouvelles de Zayde; ils réſolurent d'envoyer à Tortoſe dans cette maiſon où il l'avoit entendu parler,

pour tâcher au moins de s'inſtruire de ſa patrie & du lieu où elle étoit allée. Conſalve qui avoit deſſein de faire ſçavoir à Alphonſe tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit ſorti de ſa ſolitude, ſe ſervit de cette occaſion pour lui écrire, & pour lui renouveller les aſſurances de ſon amitié.

Cependant les Maures avoient profité des déſordres du Royaume de Leon. Ils avoient ſurpris pluſieurs Villes, & continuoient encore à étendre leurs limites, ſans avoir néanmoins déclaré la guerre. Dom Garcie pouſſé par ſon ambition naturelle, & ſe trouvant fortifié par la valeur de Conſalve, réſolut d'entrer dans leurs pays, & de reprendre tout ce qu'il avoit uſurpé. Dom Ordogno ſon frére ſe joignit à lui, & ils mirent une puiſſante armée en campagne. Conſalve en fut le Général. Il fit en peu de tems des progrès conſidérables, il prit des Villes, il eut l'avantage en pluſieurs combats, & enfin il aſſiégea Talavera, qui étoit une place importante par ſa ſituation & par ſa grandeur. Abderame Roi de Cordoue, ſucceſſeur d'Abdala, vint lui-même s'oppoſer au Roi de Leon. Il s'approcha de Talavera, dans l'eſpérance de faire le-

ver

ver le siége. Dom Garcie avec le Prince Ordogno son frére, prit la plus grande partie de l'armée pour l'aller combattre, & laissa Consalve avec le reste pour continuer le siége. Consalve s'en chargea avec joie, & l'assurance d'y réussir ou d'y trouver la mort, ne lui laissa pas appréhender de mauvais succès. Il n'avoit point eu de nouvelles de Zayde; il étoit plus tourmenté que jamais de la passion qu'il avoit pour elle, & du désir de la revoir, de sorte qu'au travers de sa fortune & de sa gloire, il n'envisageoit qu'une vie si désagréable, qu'il couroit avec ardeur aux occasions de la finir. Le Roi marcha contre Abderame; il le trouva campé dans un poste avantageux à une journée de Talavera. Quelques jours se passérent sans qu'ils en vinssent aux mains; les Maures ne vouloient pas sortir de leur poste, & Dom Garcie se trouvoit trop foible pour les y attaquer. Cependant Consalve jugea qu'il étoit impossible de continuer le siége, parce que n'ayant pas assez de troupes pour enfermer toute la place, il y entroit du secours toutes les nuits, & que ce secours pouvoit enfin mettre les assiégés en état de faire des sorties qu'il ne pourroit soutenir. Comme il avoit

déja fait une bréche conſidérable, il réſolut de hazarder un aſſaut général, & d'eſſayer par une action ſi hardie, de réuſſir dans une choſe qu'il croyoit déſeſpérée. Il éxécuta ce qu'il avoit réſolu; & après avoir donné tous les ordres néceſſaires, il attaqua la Ville avant que le jour parût, mais avec tant de courage & d'eſpérance de vaincre, qu'il inſpira ces mêmes ſentimens aux Soldats. Ils firent des actions incroyables, & enfin en moins de deux heures Conſalve ſe rendit maître de Talavera. Il fit tous ſes efforts pour empêcher le pillage, mais il étoit impoſſible d'arrêter des troupes qui avoient été animées par l'eſpérance du butin.

Comme il alloit lui-même par la Ville pour prévenir le déſordre, il vit un homme qui ſe défendoit ſeul contre pluſieurs autres avec une valeur admirable, & qui en ſe retirant tâchoit de gagner un Château qui ne s'étoit pas encore rendu. Ceux qui attaquoient cet homme le preſſoient ſi vivement, qu'ils l'alloient percer de pluſieurs coups, ſi Conſalve ne ſe fût jetté au milieu d'eux, & ne leur eût commandé de ſe retirer. Il leur fit honte de l'action qu'ils vouloient faire. Ils s'en excuſérent, en lui diſant que

celui

celui qu'ils attaquoient étoit le Prince Zulema, qui venoit de tuer un nombre infini des leurs, & qui vouloit se jetter dans le Château. Ce nom étoit trop célébre par la grandeur de ce Prince, & par le commandement général qu'il avoit dans les Armées des Maures, pour n'être pas connu de Consalve. Il s'avança vers lui, & ce vaillant homme voyant bien qu'il ne pouvoit plus se défendre, rendit son épée avec un air si noble & si hardi, que Consalve ne douta point qu'il ne fût digne de la grande réputation qu'il avoit acquise. Il le donna en garde à des Officiers qui le suivoient, & marcha vers ce Château pour le sommer de se rendre. Il promit la vie à ceux qui étoient dedans; on lui en ouvrit les portes; il apprit en y entrant qu'il y avoit beaucoup de Dames Arabes qui s'y étoient retirées. On le conduisit au lieu où elles étoient. Il entra dans un appartement superbe, orné avec toute la politesse des Maures. Plusieurs Dames à demi couchées sur des carreaux, ne faisoient voir que par un triste silence la douleur qu'elles avoient d'être captives. Elles étoient un peu éloignées, comme par respect, d'une personne magnifiquement habillée & assise sur un lit de repos. Sa

tête étoit appuyée sur une de ses mains, de l'autre elle essuyoit ses larmes & cachoit son visage, comme si elle eût voulu retarder de quelques momens la vûë de ses ennemis. Enfin au bruit que firent ceux dont Consalve étoit suivi, elle se tourna, & lui fit reconnoitre Zayde; mais Zayde plus belle qu'il ne l'avoit jamais vûe, malgré la douleur & le trouble qui paroissoient sur son visage. Consalve fut si surpris, qu'il parut plus troublé que Zayde, & Zayde sembla se rassurer & perdre une partie de ses craintes à la vûe de Consalve. Ils s'avancérent l'un vers l'autre; & prenant tous deux la parole, Consalve se servit de la langue Grecque, pour lui demander pardon de paroître devant elle comme un ennemi, dans le même moment que Zayde lui disoit en Espagnol, qu'elle ne craignoit plus les malheurs qu'elle avoit apprehendés, & que ce ne seroit pas le premier péril dont il l'auroit garantie. Ils furent si étonnés de s'entendre parler leurs langues, & leur surprise leur jetta si vivement dans l'esprit les raisons qui les avoient obligés de les apprendre, qu'ils en rougirent, & demeurérent quelque tems dans un profond silence. Enfin Consalve reprit la parole, & continuant de se ser-

vir

vir de la Langue Grecque : Je ne ſçai, Madame, lui dit-il, ſi j'ai eu raiſon de ſouhaiter autant que je l'ai fait, que vous me puiſſiez entendre, peut-être n'en ſerai-je pas moins malheureux ; mais quoi qu'il puiſſe m'arriver, puiſque j'ai la joie de vous revoir après en avoir tant de fois perdu l'eſpérance, je ne me plaindrai plus de ma fortune. Zayde parut embarraſſée de ce que lui diſoit Conſalve, & le regardant avec ſes beaux yeux, où il ne paroiſſoit néanmoins que de la triſteſſe : Je ne ſçai encore, lui dit-elle en ſa langue, ne voulant plus lui parler Eſpagnol, ſi mon pére a pû échaper des périls où il s'eſt expoſé dans cette journée ; vous me permettrez bien de ne vous pas répondre pour demander de ſes nouvelles. Conſalve appella ceux qui ſe trouvérent proche de lui, pour s'enquerir de ce qu'elle vouloit ſçavoir. Il eut le plaiſir d'apprendre que ce Prince à qui il venoit de ſauver la vie, étoit le pére de Zayde ; & elle parut avoir beaucoup de joie de ſçavoir par quel bonheur ſon pére avoit été garanti de la mort. Enſuite Conſalve fut obligé de faire des civilités à toutes les autres Dames qui étoient dans le Château. Il fut fort ſurpris d'y trouver

ver Dom Olmond, dont on n'avoit point eu de nouvelles depuis qu'il étoit parti de Leon pour le chercher. Après avoir ſatisfait à ce qu'il devoit à un ami ſi fidéle, il revint dans le lieu où étoit Zayde. Comme il commençoit à lui parler, on le vint avertir que le déſordre étoit ſi grand dans la Ville que ſa préſence ſeule pouvoit l'arrêter. Il fut contraint d'aller où ſon devoir l'appelloit. Il donna tous les ordres qu'il jugea néceſſaires pour appaiſer le tumulte que faiſoit naître l'avarice des ſoldats, & la terreur des habitans. Enſuite il dépêcha un Courier au Roi pour lui donner avis de la priſe de la Ville, & revint avec impatience auprès de Zayde. Toutes les Dames qui étoient auprès d'elle, s'éloignérent par hazard; il voulut profiter des momens où il pouvoit l'entretenir; mais comme il avoit deſſein de lui parler de ſa paſſion, il ſentit un trouble extraordinaire, & il connut bien que ce n'étoit pas toujours aſſez de pouvoir être entendu, pour ſe déterminer à ſe vouloir faire entendre. Il craignit néanmoins de perdre une occaſion qu'il avoit tant ſouhaitée, & après avoir admiré quelque tems la bizarrerie de leur avanture, d'avoir été ſi longtems en-
ſemble

ſemble ſans ſe connoître & ſans ſe parler : Nous ſommes bien éloignés, dit Zayde, de retomber dans le même embarras, puiſque j'entens la Langue Eſpagnole, & que vous entendez la mienne. Je m'étois trouvé ſi malheureux de ne la pas entendre, répondit Conſalve, que je l'ai appriſe ſans eſpérer même qu'elle pût me ſervir à reparer ce que j'avois ſouffert de ne la pas ſçavoir. Pour moi, reprit Zayde, en rougiſſant, j'ai appris l'Eſpagnol, parce qu'il eſt difficile de n'apprendre pas la Langue du pays où l'on demeure, & que l'on eſt dans une peine continuelle, lorſqu'on ne peut ſe faire entendre. Je vous entendois ſouvent, Madame, repliqua Conſalve; & quoique je ne ſçuſſe pas votre langue, il y a eu bien des heures où j'aurois pû rendre un compte exact de vos ſentimens, & je ſuis perſuadé que vous voyiez encore mieux les miens que je ne voyois les votres. Je vous aſſure, répondit Zayde, que je ſuis moins habile que vous ne penſez, & que tout ce que j'ai pû juger, c'eſt que vous aviez quelquefois beaucoup de triſteſſe. Je vous en diſois la cauſe, répondit Conſalve, & je crois que ſans ſçavoir ce que ſignifioient mes paroles, vous n'avez pas laiſſé de m'entendre.

tendre. Ne vous en défendez point, Madame, vous m'avez répondu ſans me parler, avec une ſévérité dont vous devez être ſatisfaite; mais puiſque j'ai pû connoître votre indifférence, comment n'auriez-vous pas connu des ſentimens qui paroiſſent plus aiſément que l'indifférence, & qui s'expliquent ſouvent malgré nous. J'avoue néanmoins, que j'ai vû quelquefois vos beaux yeux tournés ſur moi, d'une maniére qui m'auroit donné de la joie, ſi je n'avois crû devoir ce qu'ils avoient de favorable à la reſſemblance de quelqu'autre. Je ne vous deſavouerai pas, reprit Zayde, que je n'aye trouvé que vous reſſembliez à quelqu'un; mais vous n'auriez pas ſujet de vous plaindre, ſi je vous diſois que j'ai ſouvent ſouhaité que vous puiſſiez être celui à qui vous reſſemblez. Je ne ſçai, Madame, répondit Conſalve, ſi ce que vous me dites m'eſt favorable, & je ne puis vous en rendre graces, ſi vous ne me l'expliquez mieux. Je vous en ai trop dit pour vous l'expliquer, repliqua Zayde, & mes derniéres paroles m'engagent à vous en faire un ſecret. Je ſuis bien deſtiné au malheur de ne vous pas entendre, reprit Conſalve, puiſque même en me parlant Eſpagnol, je ne ſçai

ce

ce que vous me dites. Mais, Madame, avez-vous la cruauté d'ajouter encore des incertitudes à celles où je vis depuis si long-tems? Il faut que je meure à vos pieds, ou que vous me disiez qui vous avez pleuré dans la solitude d'Alphonse, & qui est celui à qui mon malheur ou mon bonheur veulent que je ressemble. Ma curiosité ne s'arrêteroit pas sans doute à ces deux choses, si le respect que j'ai pour vous ne la retenoit; mais j'attendrai que le tems & vôtre bonté me permettent de vous en demander davantage.

Comme Zayde alloit répondre, des Dames Arabes qui étoient dans le Château demandérent à parler à Consalve; & il vint ensuite tant d'autres personnes, qu'avec le soin qu'apporta cette Princesse à éviter de l'entretenir en particulier, il lui fut impossible d'en retrouver l'occasion.

Il se renferma seul pour s'abandonner au plaisir d'avoir trouvé Zayde, & de l'avoir retrouvée dans un lieu dont il étoit le maître. Il croyoit même avoir remarqué dans ses yeux quelque joie de le revoir; il étoit bien aise qu'elle eût appris l'Espagnol, & elle s'étoit servie de cette langue avec tant de promtitude

titude ſi-tôt qu'elle l'avoit vû, qu'il ſe flattoit d'avoir eu quelque part au ſoin qu'elle avoit eu de l'apprendre. Enfin, la vûë de Zayde, & l'eſpérance de n'en être pas haï, faiſoient ſentir à Conſalve ce qu'un Amant qui n'eſt pas aſſuré d'être aimé, peut ſentir de plus agréable.

Dom Olmond revint du Château où il l'avoit envoyé pour y faire entrer des troupes, & interrompit ſa rêverie. Comme il l'avoit trouvé dans le même lieu que Zayde, il crut qu'il pourroit l'inſtruire de la naiſſance & des avantures de cette belle Princeſſe. Il appréhenda néanmoins qu'il n'en fût amoureux; & la crainte de trouver encore un rival en un homme qu'il croyoit ſon ami, arrêta long-tems ſa curioſité, mais il ne put en être le maître. Et après avoir demandé à Dom Olmond quelle avanture l'avoit conduit à Talavera, & avoir ſçû qu'il avoit été pris priſonnier en allant le chercher à Tarragone, il lui parla de Zulema, pour lui parler enſuite de Zayde.

Vous ſçavez, lui dit Dom Olmond, qu'il eſt neveu du Caliphe Oſman, & qu'il ſeroit à la place de Caïmadam qui régne aujourd'hui, s'il avoit eu autant de

de bonheur qu'il mérite d'en avoir. Il tient un rang confidérable parmi les Arabes ; il eft venu en Efpagne pour être Général des Armées du Roi de Cordoue, & il y vit avec une grandeur & une dignité dont j'ai été furpris. Je trouvai ici en y arrivant une Cour très-agréable. Bellenie femme du Prince Ofmin, frére de Zulema, y étoit alors. Cette Princeffe n'eft pas moins reverée par fa vertu que par fa naiffance. Elle avoit avec elle la Princeffe Felime fa fille, dont l'efprit & le vifage font pleins de charmes, bien qu'il y ait dans l'un & dans l'autre beaucoup de langueur & de mélancolie. Vous avez vû l'incomparable beauté de Zayde, & vous pouvez juger quel fut mon étonnement de trouver à Talavera tant de perfonnes dignes d'admiration. Il eft vrai, répondit Confalve, que Zayde eft la plus parfaite beauté que j'aye jamais vûe, & je ne doute point qu'elle n'ait ici un grand nombre d'Amans attachés à elle. Alamir Prince de Tharfe en eft paffionnément amoureux, repliqua Dom Olmond ; il a commencé à l'aimer en Chypre, & il en étoit parti avec elle. Zulema fit naufrage aux côtes de Catalogne ; il eft venu depuis en Efpagne, & Alamir eft venu à Talavera chercher Zayde.

Les

Les paroles de Dom Olmond donnérent un coup mortel à Consalve ; il y trouva la confirmation de ses soupçons, & il vit en un moment, que tout ce qu'il s'étoit imaginé étoit véritable. L'espérance de s'être trompé, dont il s'étoit flatté tant de fois, l'abandonna entiérement, & la joie que lui avoit donné la conversation qu'il venoit d'avoir avec Zayde, ne servit qu'à augmenter sa douleur. Il ne douta plus que les larmes qu'elle avoit répandues chez Alphonse, ne fussent pour Alamir, que ce ne fût à lui à qui il ressembloit, & que ce ne fût par lui qu'elle eût été enlevée des côtes de Catalogne. Ces pensées lui donnérent une si cruelle douleur, que Dom Olmond crut qu'il étoit malade, & lui en témoigna de l'inquiétude. Consalve ne voulut pas lui apprendre le sujet de son affliction ; il trouva de la honte à lui avouer qu'il étoit encore amoureux, après avoir été si maltraité par l'amour : il lui dit que son mal se passeroit bien-tôt, & il lui demanda s'il avoit vû Alamir, s'il étoit digne de Zayde, & s'il en étoit aimé. Je ne l'ai point vû, reprit Dom Olmond ; il étoit allé joindre Abderame avant que l'on m'eût conduit en cette Ville. Sa réputation est grande ; je ne sçai

ſçai s'il eſt aimé de Zayde, mais je crois qu'il eſt difficile qu'elle mépriſe un Prince auſſi aimable que j'ai ouï dépeindre Alamir, & il paroît ſi attaché à elle, qu'il eſt difficile de croire qu'il en ſoit entiérement dédaigné. La Princeſſe Felime, avec qui j'ai fait une amitié particuliére, malgré la retraite où vivent les perſonnes de ſa nation & de ſa naiſſance, m'a ſouvent parlé d'Alamir; & à en juger par ce qu'elle m'en a dit, on ne peut être ni plus honnête homme, ni plus amoureux. Si Conſalve eût ſuivi ſes ſentimens, il eût fait encore pluſieurs queſtions à Dom Olmond; mais il étoit retenu par la crainte de découvrir ce qu'il lui vouloit cacher. Il lui demanda ſeulement ce qu'étoit devenue Felime. Dom Olmond lui répondit qu'elle avoit ſuivi la Princeſſe ſa mére à Oropeze, où Oſmin commandoit un Corps d'armée.

Conſalve ſe retira enſuite, ſur le prétexte de chercher du repos; mais ce ne fut en effet que pour être en liberté de s'affliger & de faire réflexion ſur l'opiniâtreté de ſon malheur. Pourquoi ai-je retrouvé Zayde, diſoit-il, avant d'apprendre qu'Alamir en eſt aimé? Si j'en euſſe été aſſuré dans le tems que je l'avois perdue, j'aurois moins ſouffert de

ſon abſence ; je me ſerois moins abandonné à la joie de la revoir, & je ne ſentirois pas la cruelle douleur de perdre les eſpérances qu'elle me vient de donner. Quelle deſtinée eſt la mienne, que même la douceur de Zayde ne ſerve qu'à me rendre malheureux ? Pourquoi témoigner qu'elle ſouffre mon amour, ſi elle approuve celui d'Alamir ? Et que veut dire ce ſouhait, que je puiſſe être celui à qui je reſſemble ?

De pareilles réflexions augmentoient encore ſa triſteſſe ; & le jour ſuivant qu'il devoit attendre avec tant d'impatience, & qui lui devoit être ſi agréable, puiſqu'il étoit aſſuré de voir Zayde & de lui parler, lui parut le plus affreux de ſa vie, quand il penſa qu'en la voyant, il n'auroit rien à eſpérer que la confirmation de ſon malheur.

Sur le milieu de la nuit, celui qui étoit allé porter au Roi la nouvelle de la priſe de la Ville, revint avec un ordre pour Conſalve de partir à l'heure même, & d'aller joindre l'Armée avec toute la Cavalerie. Dom Garcie ſçavoit que les Maures attendoient un ſecours conſidérable, & quand il eut appris que Conſalve avoit emporté Talavera, il crut qu'il falloit profiter de cette victoire, & raſſembler tou-

toutes ses troupes pour attaquer les ennemis avant qu'ils fussent fortifiés par ce nouveau secours. Quelque difficulté que Consalve trouvât à exécuter l'ordre du Roi, par l'embarras de faire marcher des soldats, qui étoient encore fatigués du travail de la nuit précédente, le désir d'être à la bataille le fit agir avec tant d'ardeur qu'il les mit en peu de tems en état de partir, & il se fit la cruelle violence de quitter Zayde sans lui dire adieu. Il ordonna que l'on conduisît Zulema dans le Château où étoit cette Princesse, & il commanda à celui qui la gardoit de lui dire les raisons qui l'obligeoient à quitter Talavera avec tant de précipitation.

A la pointe du jour il se mit à la tête de la Cavalerie, & commença à marcher avec une tristesse proportionnée au sujet qu'il en croyoit avoir. En approchant du Camp, il rencontra le Roi qui venoit au-devant de lui; il mit pied à terre, & alla lui rendre compte de ce qui s'étoit passé à la prise de Talavera. Après lui avoir parlé de ce qui regardoit la guerre, il lui parla de ce qui regardoit son amour. Il lui apprit qu'il avoit retrouvé Zayde; mais qu'il avoit aussi trouvé ce rival, dont la seule idée lui

avoit donné tant d'inquiétude. Le Roi lui témoigna combien il s'intéressoit dans toutes les choses qui le touchoient, & combien il étoit satisfait de la victoire qu'il venoit de remporter. Consalve alla ensuite faire camper ses troupes, & les mettre en état, par quelques heures de repos, de se préparer à la bataille que l'on avoit dessein de donner. La résolution n'en étoit pas encore prise; le poste avantageux des ennemis, leur nombre, & le chemin qu'il falloit faire pour aller à eux, rendoient cette résolution difficile à prendre, & périlleuse à exécuter. Consalve néanmoins opina à la donner; & l'espérance de trouver Alamir dans le combat, lui fit soutenir son opinion avec tant de force, que la bataille fut résolue pour le lendemain.

Les Arabes étoient campés dans une plaine à la vûe d'Almaras. Leur Camp étoit environné d'un grand bois, ensorte que l'on ne pouvoit aller à eux que par un défilé si dangereux à passer, qu'il ne sembloit pas qu'on dût l'entreprendre. Toutefois Consalve à la tête de la Cavalerie, commença le premier à traverser ce bois, & parut dans la plaine suivi de quelques Escadrons. Les Arabes surpris de voir leurs ennemis si proches, em-

employérent à prendre leur résolution, le tems qu'ils devoient employer à combattre, & donnérent le loisir aux Espagnols de passer toutes leurs troupes, & de se ranger en bataille. Consalve marcha droit à eux avec l'aîle gauche, enfonça leurs Escadrons, & les mit en fuite. Il ne s'abandonna pas à poursuivre les fuyars, & cherchant par-tout le Prince de Tharse & de nouvelles victoires, il tourna tout court sur l'Infanterie des Arabes. Cependant l'aîle droite n'avoit pas eu un succès si favorable. Les Arabes l'avoient rompue, & poussée jusqu'au corps de réserve que commandoit le Roi de Leon; mais ce Roi avoit arrêté leur victoire, & les avoit repoussés jusqu'aux portes d'Almaras, en sorte qu'il ne restoit de leur Armée que l'infanterie où étoit Abderame, & que Consalve venoit d'attaquer. Cette Infanterie l'attendit de pied ferme, & ouvrant ses bataillons, les gens de trait firent un effet si prodigieux, que les troupes Espagnoles ne les purent soutenir. Consalve les remit en ordre, & recommença la même attaque jusqu'à trois fois. Enfin il envelopa cette Infanterie de tous côtés, & touché de voir périr de si braves gens, il cria qu'on leur fît quartier. Ils mirent

tous les armes bas, & se jettant en foule autour de lui, ils sembloient n'avoir d'autre application qu'à admirer sa clémence, après avoir éprouvé sa valeur. Dans ce moment le Roi de Leon vint joindre Consalve, & lui donna toutes les louanges que méritoit sa valeur. Ils sçurent que le Roi Abderame s'étoit dégagé pendant le dernier combat, & s'étoit retiré dans Almaras.

La gloire que Consalve avoit acquise dans cette journée, devoit lui donner quelque joie; mais il ne sentit que la douleur de n'y avoir pas laissé la vie, & de n'avoir pû trouver Alamir.

Il sçut des prisonniers que ce Prince n'étoit pas dans l'Armée, qu'il commandoit le secours que les ennemis attendoient, & que c'étoit l'espérance de ce secours qui leur avoit fait essayer de retarder la bataille.

Comme les Arabes avoient ramassé une partie de leur Armée, qu'ils étoient fortifiés par les troupes qu'Alamir avoit amenées, & qu'ils avoient devant eux une grande Ville que l'on n'osoit assiéger à leur vûe, le Roi de Leon ne pouvoit espérer d'autre avantage de sa victoire, que la gloire de l'avoir remportée. Néanmoins Abderame, sous le prétexte d'en-

d'enterrer les morts, demanda une trêve de quelques jours, dans le dessein de commencer une négociation pour la paix.

Pendant cette trêve, un jour que Consalve passoit d'un quartier à l'autre, il vit sur une petite éminence deux Cavaliers de l'Armée ennemie, qui se défendoient contre plusieurs Cavaliers Espagnols, & qui malgré leur résistance étoient prêts d'être accablés par le nombre de ceux qui les attaquoient. Il fut étonné de voir ce combat pendant la trêve, & de le voir si inégal. Il envoya quelqu'un des siens à toute bride pour le faire cesser, & pour en sçavoir la cause. On lui vint dire que ces deux Cavaliers Arabes avoient voulu passer auprès des Gardes avancées, qu'on les avoit arrêtés avec insolence, qu'ils avoient mis l'épée à la main, & que la Cavalerie qui s'étoit trouvée en ce lieu les avoit attaqués. Consalve commanda à un Officier d'aller de sa part faire des excuses à ces deux Cavaliers, & de les conduire jusques hors du Camp du côté qu'ils voudroient aller. Il continua ensuite la visite des quartiers, & alla passer à celui du Roi, en sorte qu'il ne revint que fort tard à son logement. Le lendemain l'Officier qui avoit conduit ces deux Cavaliers Ara-

 bes,

bes, le vint trouver. Seigneur, lui dit-il, un de ceux que vous nous aviez donné ordre d'efcorter, nous a chargé de vous dire, qu'il eft bien fâché qu'une affaire importante, qui n'a rien de commun avec la guerre, l'empêche de vous venir remercier, & qu'il eft bien aife de vous apprendre, que c'eft le Prince Alamir qui vous eft redevable de la vie. Lorfque Confalve entendit le nom d'Alamir, & qu'il penfa que ce rival, qu'il avoit eu tant d'envie d'aller chercher par toute la terre, lors même qu'il n'en connoiffoit ni le nom, ni la patrie, venoit de paffer dans le Camp, & à fa vûe, pour aller fans doute trouver Zayde, il demeura comme accablé, & il ne lui refta de force que pour demander quel chemin avoit pris Alamir. Quand on lui eut répondu que c'étoit celui de Talavera, il congédia tous ceux qui étoient dans fa tente, & demeura abandonné au défefpoir de n'avoir pas connu le Prince de Tharfe.

Quoi, difoit-il, non-feulement il échape à ma vengeance, mais je lui ouvre encore les chemins pour aller voir Zayde! A l'heure que je parle il la voit, il eft auprès d'elle, il lui apprend fon paffage dans ce Camp, & ce n'eft que pour

in-

insulter à mon malheur qu'il a voulu que je sçusse qu'il étoit Alamir. Peut-être ne jouira-t-il pas long-tems de mon infortune, & je soulagerai ma douleur par le plaisir de me venger.

Il prit dans ce moment la résolution de se dérober de l'Armée, de s'en aller à Talavera troubler par sa présence l'entrevûe d'Alamir & de Zayde, & d'ôter la vie à son rival, ou de mourir aux yeux de cette Princesse. Comme il cherchoit les moyens d'exécuter ce qu'il avoit résolu, on lui vint dire qu'il paroissoit des troupes ennemies à quelques lieuës du Camp, & que le Roi lui ordonnoit de les aller reconnoître. Il fut contraint d'obéir, & de retarder l'exécution de son dessein. Il monta à cheval; mais quand il eut marché quelque tems, il apprit en sortant d'un bois, que les Troupes qu'on avoit vûes n'étoient composées que de quelques Arabes qui revenoient d'escorter un convoi. Il fit prendre le chemin du Camp à la Cavalerie qui étoit avec lui, & suivi seulement de quelqu'un des siens, il commença à marcher lentement, afin de demeurer dans le bois, & de prendre le chemin de Talavera si-tôt que les troupes seroient un peu éloignées. Comme il fut au milieu d'une grande

route, il rencontra un Cavalier Arabe de fort bonne mine, qui ſuivoit aſſez triſtement le même chemin. Ceux qui accompagnoient Conſalve, prononcérent ſon nom par hazard. A ce nom de Conſalve, ce Cavalier revint de la rêverie où il paroiſſoit plongé, & leur demanda ſi celui qui marchoit ſeul étoit Conſalve. Si-tôt qu'on lui eût répondu que c'étoit lui-même : Je ſerai bien aiſe, dit-il aſſez haut, de voir un homme d'un mérite ſi extraordinaire, & de le pouvoir remercier de la grace que j'en ai reçue. En diſant ces paroles, il avança vers Conſalve, en portant la main à la viſiére de ſon caſque pour le ſaluer; mais lorſqu'il eut jetté les yeux ſur ſon viſage : O Dieux ! s'écria-t-il, eſt-il poſſible que ce ſoit Conſalve; & le regardant attentivement, il demeura immobile comme un homme frappé d'une grande ſurpriſe, & combattu par des ſentimens bien différens. Après avoir demeuré quelque tems en cet état : Alamir, s'écria-t-il tout d'un coup, ne doit pas laiſſer vivre celui à qui Zayde eſt deſtinée, ou celui à qui elle ſe deſtine elle-même. Conſalve qui avoit paru étonné de l'action & des premiéres paroles de ce Cavalier, & qui néanmoins en attendoit la ſuite avec tran-

quil-

quillité, fut frappé à son tour d'une surprise extraordinaire, lorsqu'il entendit les noms de Zayde & d'Alamir, & qu'il jugea qu'il avoit devant lui ce redoutable rival qu'il alloit chercher avec tant de haine & de désir de vengeance. Je ne sçai, lui répondit-il, si Zayde m'est destinée; mais si vous êtes le Prince de Tharse, comme vous me donnez lieu de le croire, n'espérez pas d'en être possesseur que par ma mort. Vous ne le serez aussi que par la mienne, repliqua Alamir, & je ne vois que trop par vos paroles, que vous êtes celui qui cause mon infortune. Consalve n'entendit ces derniers mots que confusément; il se retira de quelques pas, & retint l'impatience qui l'emportoit à combattre, pour empêcher que leur combat ne fût interrompu. Il ordonna à ceux qui le suivoient de s'éloigner, & il le leur ordonna avec tant d'autorité, qu'ils n'osérent lui désobéir; mais ils s'en allérent en diligence pour faire revenir quelques-uns des principaux Officiers de l'armée, qui venoient de quitter Consalve, & qui ne pouvoient encore être fort éloignés. En même tems Consalve & Alamir commencérent un combat, où la valeur & le courage firent paroître tout ce qu'ils ont jamais eu de

grand & d'admirable. Alamir fut blessé en tant d'endroits, que les forces commencérent à lui manquer ; & bien que Consalve le fût aussi, la vûe d'une prochaine victoire lui donnoit une nouvelle ardeur, qui le rendoit maître de la vie de ce Prince. Le Roi qui s'étoit trouvé proche du bois, attiré par les cris de ceux que Consalve avoit fait éloigner, arriva dans cet endroit, & sépara les combattans. Il apprit par l'Ecuyer d'Alamir qui survint dans ce moment, le nom de son maître, & Consalve voyant que ce Prince perdoit des ruisseaux de sang, commanda qu'on le sécourut.

Si le Roi eût suivi ses sentimens, il auroit donné des ordres contraires ; il se contenta néanmoins d'ordonner, qu'on lui répondit de la personne du Prince de Tharse, & tourna toutes ses pensées à la conservation de son favori. Il le fit transporter au Camp. Alamir n'étoit pas en état d'être porté si loin, & on le mit dans un Château qui se trouva assez proche. Si-tôt que Consalve fut arrivé, le Roi voulut voir le jugement des Médecins sur ses blessures. Ils l'assurérent qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie. Dom Garcie ne le put quitter sans apprendre de sa bouche la cause de ce combat.

bat. Confalve, qui ne lui cachoit rien, lui en avoua la vérité, & le Roi craignant de nuire à fa fanté par une trop longue converfation, voulut le laiffer en repos. Mais Confalve le retenant : Ne m'abandonnez pas, Seigneur, lui dit-il, au défordre & à la confufion de mes penfées ; aidez-moi à démêler le nouvel embarras où me mettent les actions & les paroles d'Alamir. Il me rencontre fans qu'il paroiffe me chercher, il m'aborde comme un homme qui me veut faire des remerciemens ; & tout d'un coup je le vois furpris, troublé, & prêt à mettre l'épée à la main. Qu'a-t-il appris en me voyant, qui lui ait fait changer de fentimens ? qui lui fait imaginer que Zayde m'eft deftinée, ou par Zulema, ou par elle-même ? Il ne peut avoir appris que de fa propre bouche, que je fuis fon rival ; & fi elle lui a rendu compte de mon amour, ce n'eft pas d'une maniére qui lui puiffe donner lieu de me craindre. Il fçait bien auffi qu'elle ne m'eft pas deftinée par Zulema, qui ne me connoît point, qui ignore les fentimens que j'ai pour fa fille, & dont la Religion eft oppofée à la mienne. Quel fondement peuvent donc avoir fes paroles, & par quelle raifon mon vifage ati-

tire-t-il sa colére plûtôt que mon nom ? Il est difficile, mon cher Consalve, répondit le Roi, de démêler cette avanture ; j'y pense avec attention, mais je n'imagine rien où je me puisse arrêter. Ne seroit-ce point, reprit-il tout d'un coup, qu'Alamir vous auroit vû dans la solitude d'Alphonse, lorsque vous portiez le nom de Théodoric, & que ce n'est qu'à votre visage qu'il vous a reconnu pour son rival ? Ah ! Seigneur, repliqua Consalve, j'ai déja eu la même pensée ; mais je l'ai trouvée si cruelle, que je n'ai pu m'y arrêter. Seroit-il possible qu'Alamir eût été caché dans ce désert ? Seroit-il possible que la joie qui me paroissoit quelquefois dans les yeux de Zayde, & qui faisoit tout mon bonheur, n'eût été que les restes de ce qu'avoit produit la vûe d'Alamir ? Mais, Seigneur, continua-t-il, je ne quittois presque point Zayde ; j'aurois vû ce Prince, s'il étoit venu chez Alphonse ; & de plus, cette Princesse sçait qui je suis ; il vient de la voir ; il ne faut pas douter qu'elle ne le lui ait appris : ainsi il connoissoit Consalve pour l'Amant de Zayde, lorsqu'il m'a rencontré. Je ne puis comprendre qui a causé un changement si promt, & je trouve de l'impossibilité à
tout

tout ce que j'imagine. Etes-vous bien aſſuré, repartit le Roi, qu'Alamir ait vû Zayde? Il paſſa hier aſſez tard dans le Camp; vous l'avez rencontré ce matin; il me ſemble qu'il eſt difficile d'avoir été à Talavera, & d'en être revenu en ſi peu de tems. Mais il m'eſt aiſé de m'en éclaircir, ajouta-t-il; deux Officiers de mes troupes ont dit qu'ils avoient paſſé la nuit en même lieu que ce Prince, & nous ſçaurons d'eux où ils l'ont rencontré. Le Roi commanda à l'heure même, qu'on lui fit venir ces Officiers; & lorſqu'ils furent venus, il leur ordonna de dire en quel lieu & à quelle heure ils avoient trouvé Alamir.

Seigneur, répondit l'un des deux, nous revenions hier d'Ariobisbe, où l'on nous avoit envoyés; nous paſſames le ſoir dans un grand bois qui eſt à trois ou quatre lieuës du Camp; nous mimes pied à terre, & nous nous endormimes dans ce bois. J'entendis du bruit, je m'éveillai; & je vis d'aſſez loin au travers des arbres ce Prince Arabe, qui parloit à une femme magnifiquement habillée. Après une longue converſation, cette femme le quitta, & vint s'aſſeoir avec une autre, proche du lieu où j'étois. Elles parloient aſſez haut, mais je n'entendois pas ce qu'el-

qu'elles difoient, parce qu'elles parloient une langue que je ne connois point, & qui n'eft pas celle des Arabes. Elles nommérent plufieurs fois Alamir ; & quoiqu'elles fuffent tournées enforte que je ne pouvois voir leur vifage, il me fembla que celle qui avoit parlé à ce Prince, pleuroit extrêmement. Enfin, elles s'en allérent; j'entendis marcher des chariots & beaucoup de chevaux du côté de Talavera. J'éveillai mon camarade; nous reprimes notre chemin, & nous vimes de loin Alamir couché au pied d'un arbre, comme un homme qui fe trouvoit mal. Son Ecuyer me demanda s'il pourroit arriver de jour au Camp des Arabes: je lui dis que non; & ils ont paffé la nuit dans le même Village que nous.

Le Roi fe repentit d'avoir fait parler ces Officiers; & fi-tôt qu'ils furent retirés: Vous voyez, Seigneur, dit Confalve, fi j'ai eu tort de croire qu'Alamir avoit vû Zayde. Mais trouvez-vous poffible qu'elle foit fortie de Talavera, répondit le Roi, puifqu'elle y eft prifonniére? Mon malheur, repliqua Confalve, ne me laiffe pas manquer aux chofes qui me peuvent nuire. J'ai donné ordre en partant, que Zayde eût la liberté de fe promener hors de la Ville toutes

les

les fois qu'elle le voudroit. Elle attendoit Alamir dans ce bois ; il avoit raison de me mander qu'une affaire importante qui ne regardoit point la guerre, l'empêchoit de s'arrêter dans ce Camp. Il la vit donc hier ; elle pleuroit après l'avoir quitté ; il est donc vrai que Zayde aime Alamir, & il ne me reste plus d'incertitude. Laissez-moi mourir, Seigneur, abandonnez le soin d'un homme qui est trop persécuté de la Fortune pour mériter vos bontés ; je suis honteux d'être aimé de vous, & d'être misérable.

Dom Garcie étoit sensiblement touché de l'état où il voyoit Consalve, & il essayoit de lui faire trouver quelque consolation dans les témoignages de son amitié.

Le lendemain on sçut que le Prince de Tharse étoit très-dangereusement blessé, & les jours suivans la fiévre lui prit si violente, qu'on désespéra presque de sa vie. Consalve s'imagina que Zayde ne pourroit sçavoir le danger où étoit ce Prince, sans envoyer apprendre de ses nouvelles : il donna charge à un de ses gens à qui il se fioit, d'aller tous les jours au Château où l'on gardoit Alamir, & de découvrir s'il ne venoit personne pour essayer de le voir. Il eût bien voulu

lu auſſi s'éclaircir de cette reſſemblance ; qui lui avoit donné tant de curioſité ; mais l'extrémité où étoit ce Prince, ne laiſſoit pas ſon viſage en état de diſtinguer aucun de ſes traits.

Celui qui avoit été chargé d'aller à ce Château, s'acquitta de ſa commiſſion avec ſoin. Il apprit à Conſalve que depuis qu'Alamir étoit malade, on n'avoit point demandé à lui parler, mais que des gens inconnus venoient tous les jours ſçavoir l'état de ſa ſanté, ſans dire le nom de ceux qui les y envoyoient. Quoique Conſalve ne doutat point qu'Alamir ne fût aimé de Zayde, toutes les choſes qui l'en aſſuroient, lui donnoient une nouvelle douleur. Le Roi entra dans ſa tente, qu'il étoit encore agité de l'affliction qu'il venoit de recevoir ; & craignant que tant de déplaiſirs ne miſſent enfin ſa vie en danger, il défendit à ceux qui l'approchoient de lui parler d'Alamir & de la Princeſſe Zayde.

Cependant la trêve étoit finie, & les deux Armées ne demeuroient pas inutiles. Abderame aſſiégea une petite Place, dont la foibleſſe ne lui faiſoit pas appréhender de réſiſtance ; néanmoins il arriva que le Prince de Gallice, proche parent de Dom Garcie, qui s'étoit retiré

dans

dans cette Place pour se guérir de quelques blessures qu'il avoit reçues à la bataille, entreprit de la défendre par une résolution où il y avoit plus de témérité que de courage. Abderame s'en trouva si indigné, que lorsque cette Ville fut contrainte de se rendre, il fit trancher la tête à ce Prince. Ce n'étoit pas la premiére fois que les Maures avoient abusé de leur victoire, & traité les plus grands Seigneurs d'Espagne avec une inhumanité sans exemple. Dom Garcie fut extrémement irrité de la mort du Prince de Gallice. Les troupes Espagnoles ne le furent pas moins; elles aimoient ce Prince, & déja lassées de tant de cruautés dont on n'avoit point tiré de vengeance, elles s'assemblérent en tumulte, & demandérent au Roi qu'on traitat Alamir de la même maniére qu'on avoit traité le Prince de Gallice. Le Roi y consentit; il auroit été dangereux de refuser des troupes aussi animées. Il manda au Roi de Cordouë qu'il feroit trancher la tête au Prince de Tharse, si-tôt qu'il seroit en meilleur état, & que ses blessures permettroient d'en faire un spectacle public, & de lui ôter la vie, sans qu'il parut qu'on n'eût fait que hâter sa mort.

Consalve ignoroit, par les ordres que le Roi avoit donnés, ce qui se passoit sur le sujet de ce Prince. Quelques jours après on lui vint dire qu'un Ecuyer de Dom Olmond demandoit à le voir. Il commanda qu'on le fît entrer, & cet Ecuyer, après lui avoir dit que son maître étoit bien fâché que les ordres du Roi le retinssent à Baragel, & l'empêchassent de venir apprendre de ses nouvelles, lui remit plusieurs Lettres entre les mains. Consalve ouvrit celle qui s'adressoit à lui, & y lut ces paroles.

LETTRE
DE
D. OLMOND,
A
CONSALVE.

SI je ne sçavois combien vous aimez à faire de grandes actions, je ne vous envoyerois pas la Lettre que je vous envoye, & je croirois faire une chose inutile de vous par-

parler en faveur de votre ennemi; mais je vous connois trop, pour douter que vous ne receviez avec joie la priére que l'on m'oblige de vous faire. Quelque justice qu'il y ait à traiter le Prince de Tharse, comme on a traité le Prince de Gallice, ce sera une action digne de vous, de conserver un homme du mérite & de la qualité d'Alamir. Il me semble aussi que vous devez accorder quelque pitié à une passion qui ne vous est pas inconnue.

Le nom d'Alamir & la fin de cette Lettre, causérent un trouble extraordinaire à Consalve. Il demanda à l'Ecuyer de Dom Olmond l'explication de ce que son maitre lui mandoit du Prince de Gallice; & quoique cet Ecuyer ne dût pas croire qu'il ignorat ce qui s'étoit passé, il ne laissa pas de le lui apprendre en peu de mots. Consalve lut la Lettre que Dom Olmond lui envoyoit; elle ne contenoit que ces paroles.



LET-

LETTRE DE FELIME A DOM OLMOND.

VOus pouvez tout ſur Conſalve, faites qu'il ſauve Alamir de la colere du Roi de Leon. En le garantiſſant de la mort qu'on lui prépare, il ne lui ſauvera pas la vie, ſes bleſſures la lui ôteront bientôt, & Conſalve eſt déja aſſez vengé de ce malheureux Prince, puiſqu'on eſt contraint de recourir à lui pour ſa conſervation. Travaillez-y, je vous en conjure, vous ſauverez plus d'une vie en ſauvant celle d'Alamir.

Ah! Zayde, s'écria Conſalve, Felime n'écrit que par vos ordres, & vous m'ordonnez par cette lettre de vous conſerver Alamir. Quelle inhumanité eſt la votre,

vôtre ; & à quelle extrémité me réduisez-vous ? N'eſt-ce pas aſſez que je ſupporte mes malheurs, faut-il encore que je travaille à conſerver celui qui les cauſe ? Dois-je m'oppoſer à la réſolution du Roi ? Elle eſt juſte, il a été contraint de la prendre, & je n'y ai point eu de part. Je devrois laiſſer périr Alamir, ſi je ne ſçavois point qu'il eſt mon rival, & qu'il eſt aimé de Zayde : Mais je le ſçai ; & cette raiſon, toute cruelle qu'elle eſt, ne me permet pas de conſentir à ſa perte. Quelle loi, reprit-il, me veux-je impoſer, & quelle générosité m'oblige à conſerver Alamir ? Parce que je ſçai qu'il m'ôte Zayde, faut-il que je lui ſauve la vie ? Dois-je prétendre que pour me l'accorder, le Roi ſe mette au hazard de faire révolter ſon Armée ? Abandonnerai-je les intérêts de Dom Garcie, pour m'arracher les douces eſpérances dont la mort d'Alamir vient me flatter ? Ce Prince ſeul me diſpute Zayde ; & quelque prévenuë qu'elle ſoit en ſa faveur, ſi elle ne devoit jamais le revoir, je pourrois m'aſſurer d'être heureux.

Après ces paroles, il demeura longtems dans un ſilence où il paroiſſoit enſeveli ; enſuite il ſe leva tout d'un coup ; & quoiqu'il fût dans une foibleſſe extraordinai-

ordinaire; il ſe fit conduire chez le Roi. Ce Prince fut très ſurpris de le voir, & il le fut encore davantage, lorſqu'il ſçut ce qu'il venoit lui demander.

Seigneur, lui dit Conſalve, ſi vous avez quelque conſidération pour moi, il faut m'accorder la vie d'Alamir; je ne puis vivre ſi vous conſentez à ſa mort. Que dites-vous, Conſalve, lui repartit le Roi? Et par quelle avanture la vie d'un homme qui fait votre malheur, devient-elle néceſſaire à votre repos? Zayde, Seigneur, m'ordonne de la conſerver, repliqua-t-il; je dois répondre à la bonne opinion qu'elle a de moi. Elle ſçait que je l'adore, & que je dois haïr ce Prince; cependant elle m'eſtime aſſez pour croire que loin de conſentir à ſa perte, je travaillerai à le garantir de la mort qu'on lui prépare. Elle veut bien tenir de moi la vie de ſon Amant, je vous la demande par toutes vos bontés. Je ne dois pas écouter, lui repartit le Roi, les ſentimens que vous inſpire une générosité aveugle, & un amour qui ne vous laiſſe plus de raiſon. Je dois agir ſelon mes intérêts & ſelon les vôtres. Le Prince de Tharſe doit mourir, pour apprendre au Roi de Cordouë à mieux uſer des droits de la guerre,

re, pour appaiser mes troupes qui sont prêtes à se revolter. Il doit mourir pour vous laisser possesseur de Zayde, & pour ne plus troubler votre repos. Ah ! Seigneur, reprit Consalve, trouverois-je du repos à voir Zayde irritée contre moi, & désespérée de la mort de son Amant ? Je ne dois plus penser à disputer Zayde à Alamir vivant, ni à Alamir mort. Il ne faut pas se rendre digne du mauvais traitement de la fortune par une opiniâtreté déraisonnable. Je veux que Zayde me plaigne de ne m'avoir pas aimé, & je ne veux pas qu'elle puisse me mépriser ni me haïr. Prenez du tems, lui dit le Roi, pour examiner ce que vous me demandez, & résolvez avec vous-même si vous le devez vouloir. Non, Seigneur, répondit Consalve, je ne veux point avoir le loisir de changer de sentimens, & m'exposer à combattre une seconde fois les fausses & flatteuses espérances, que la pensée de la mort d'Alamir m'a déja données. Je ne veux pas même que Zayde puisse croire que je sois irrésolu sur le parti que je dois prendre, & je vous demande la grace de publier dès aujourd'hui que vous m'accordez la vie de ce Prince. Je vous promets, lui répondit le Roi, de vous en laisser le maître; mais atten-

dez encore à le publier. Vous ſçavez l'entrepriſe qui eſt faite ſur Oropeze ; les Habitans doivent cette nuit nous en ouvrir les portes. Si ce deſſein réuſſit, la joie d'un heureux ſuccès mettra peut-être l'armée dans une diſpoſition dont nous aurons moins à craindre. Felime ſera entre nos mains ; ſçachez par elle ſi Alamir eſt aimé. Eclairciſſez votre deſtinée, avant que de décider de celle de ce Prince, & mettez-vous en état de prendre une réſolution dont vous ne puiſſiez vous repentir. Mais, Seigneur, repliqua Conſalve, peut-être que Felime ne voudra pas m'apprendre les ſentimens de Zayde. Pour l'obliger à vous en inſtruire, interrompit le Roi, mandez à Dom Olmond, que vous ne ferez pas ce qu'elle déſire, ſi vous ne ſçavez les véritables raiſons qui lui font prendre tant de part à la conſervation d'Alamir. C'eſt Dom Olmond qui eſt commandé pour entrer dans Oropeze, & vous ſçaurez par lui tout ce qu'il vous eſt important de ſçavoir. J'y conſens, Seigneur, répondit Conſalve, à condition que vous me permettrez d'obliger les ſoldats à vous venir demander eux-mêmes la conſervation d'Alamir, dans le même moment que l'on ſçaura la priſe d'Oropeze. Comme Felime ſera priſonniére,

fonniére, Dom Olmond pourra lui cacher la grace que vous m'aurez accordée, jusqu'à ce qu'elle lui ait appris tout ce qui regarde ce Prince. Zayde sçaura que j'ai obéï à ses ordres dans le moment que je les ai reçûs, & elle jugera par cette obéissance aveugle, que si je renonce aux prétentions que j'avois sur son cœur, je n'étois pas indigne de le posséder.

Le Roi consentit à tout ce que vouloit Consalve; mais en même tems il l'obligea d'écrire à Dom Olmond, de la maniére dont ils l'avoient résolu. Ce Prince passa une partie de la nuit avec son favori, qui succomboit sous l'effort qu'il venoit de se faire, & qui sacrifioit à une exacte générosité, dont il n'attendoit point de gloire, toutes les espérances d'une passion dont son ame étoit possédée.

Le lendemain Dom Garcie reçut des nouvelles de l'entreprise d'Oropeze, qui avoit réussi comme on l'avoit espéré. Il le fit sçavoir à Consalve, & lui manda en même tems qu'il lui donnoit la liberté de travailler à la conservation d'Alamir. Consalve, avec la même ardeur que si le succès de son dessein lui eût assuré la conquête de Zayde, se fit porter dans le Camp; & avec ce même visage & cet-

te même voix dont il s'étoit servi en tant d'occasions pour inspirer aux soldats le courage de le suivre, il leur fit voir quelle honte ils attireroient sur lui, en voulant ôter la vie à un Prince qui n'étoit entre leurs mains que pour l'avoir attaqué. Il leur dit que par cette mort, dont on le croiroit à jamais la cause, ils lui faisoient perdre l'honneur qu'il avoit acquis avec eux en tant de combats : Qu'il alloit à l'heure même se démettre du commandement de l'armée & quitter l'Espagne ; qu'ils choisissent de lui voir prendre congé du Roi, ou d'aller dans ce moment lui demander la vie du Prince de Tharse. Les soldats lui laissérent à peine achever ce qu'il avoit résolu de leur dire, se jettant en foule autour de lui, comme pour empêcher qu'il ne les quittât ; ils le suivirent chez Dom Garcie, si animés par les paroles de leur Général, qu'il eût été aussi dangereux de leur refuser alors la conservation d'Alamir, qu'il l'auroit été quelques jours auparavant de leur refuser sa mort.

Cependant Dom Olmond, parmi tous les soins que lui donnoit une place dont il venoit de se rendre maître, ne laissa pas de penser que l'intérêt de Consalve l'obligeoit à entretenir Felime. Il demanda

manda à la voir avec autant de respect ; que si le droit de la guerre ne lui en eût pas donné une entiére liberté. Il la trouva dans une tristesse profonde : ce qui s'étoit passé pendant cette journée, & une maladie considérable que sa mére avoit depuis quelques jours, paroissoient le sujet de cette tristesse.

Si-tôt qu'ils purent se parler sans être entendus : Et bien, lui dit-elle, Dom Olmond, avez-vous travaillé auprès de Consalve, & sauverez-vous Alamir ? La destinée de ce Prince est entre vos mains, Madame, lui répondit-il. Entre mes mains ? s'écria-t-elle ; hélas ! & par quelle avanture pourrois-je quelque chose pour le salut d'Alamir ? Je vous répons de sa vie, repartit-il, mais pour me mettre en pouvoir de tenir ma parole, il faut m'apprendre les raisons qui vous font prendre un intérêt si vif à sa conservation, & il faut me les apprendre avec une vérité exacte, aussi-bien que tout ce qui regarde les avantures de ce Prince. Ah ! Dom Olmond, que me demandez-vous ? répondit Felime. A ces mots elle demeura quelque tems sans parler ; puis tout d'un coup reprenant la parole, Mais ne sçavez-vous pas, lui dit-elle, qu'il est parent d'Osmin & de Zulema ;

que nous le connoiſſons il y a long-tems; que ſon mérite eſt extraordinaire; & n'eſt-ce pas aſſez pour avoir ſoin de ſa vie ? Le ſoin que vous en prenez, Madame, repliqua Dom Olmond, a des raiſons plus preſſantes; s'il vous coute trop de me les apprendre, il dépend de vous de ne le faire pas, mais vous trouverez bon auſſi que je me dégage de ce que je vous viens de promettre. Quoi, Dom Olmond, repliqua-t-elle, la vie d'Alamir n'eſt qu'à ce prix ? Et que vous importe de ſçavoir ce que vous me demandez ? Je ſuis bien fâché de ne vous le pouvoir dire, reprit Dom Olmond : mais, Madame, encore une fois, je ne puis rien autrement, & c'eſt à vous de choiſir. Felime demeura long-tems les yeux baiſſés, dans un ſi profond ſilence, que Dom Olmond en étoit ſurpris : enfin ſe déterminant tout d'un coup : Je vai faire, lui dit-elle, la choſe du monde que j'aurois le moins crû pouvoir obtenir de moi-même. La bonne opinion que j'ai de vous, & la confiance que j'ai en votre amitié, aident ſans doute à me déterminer, auſſi-bien que la conſervation d'Alamir. Gardez-moi un ſecret inviolable, ajoûta-t-elle, & écoutez avec patience le récit que j'ai à vous faire, qui ne peut être qu'un peu long. HIS-

HISTOIRE DE ZAYDE, ET DE FELIME.

CId Rahis, frére du Caliphe Osman, & qui lui pouvoit disputer l'Empire par le droit de la naissance, se trouva si malheureux, & si abandonné de tous ceux qui lui avoient fait espérer de se déclarer pour lui, qu'il fut contraint de renoncer à ses prétentions, & de consentir à être relégué dans l'Isle de Chypre, sous le prétexte d'y commander. Zulema & Osmin que vous connoissez, étoient ses enfans. Ils étoient jeunes, bien faits, & avoient donné plusieurs marques de leur valeur. Ils devinrent amoureux de deux personnes d'une beauté extraordinaire, & d'une grande qualité. Elles étoient sœurs, & sortoient de plusieurs Princes qui avoient gouverné cette Isle

avant qu'elle fût sous l'obéïssance des Arabes. L'une s'appelloit Alasinte & l'autre Belenie. Comme Osmin & Zulema sçavoient bien la Langue Grecque, ils se firent aisément entendre de celles qu'ils aimoient. Elles étoient Chrétiennes; mais la différence de leur Religion n'en apporta point dans leurs sentimens; ils s'aimérent, & si-tôt que la mort de Cid Rahis leur en eut laissé la liberté, Zulema épousa Alasinthe, & Osmin épousa Belenie. Ils consentirent à laisser élever leurs enfans dans la Religion Chrétienne, & firent espérer alors, que dans peu de tems ils l'embrasseroient eux-mêmes. Je nâquis d'Osmin & de Belenie, & Zayde de Zulema & d'Alasinthe. La passion de Zulema & celle d'Osmin les obligea de passer quelques années dans l'Isle de Chypre; mais enfin, le désir de trouver quelque conjoncture favorable pour renouveller les prétentions de leur pére, les rappella en Afrique. Ils eurent d'abord de grandes espérances, & contre les régles de la Politique, le Calyphe qui succéda à Osman, leur donna des emplois si considérables, qu'Alasinthe & Belenie ne se pouvoient plaindre de leur éloignement; mais après cinq ou six années d'absence, elles commen-

cérent

cérent à s'en plaindre & à s'en affliger. Elles ſçurent qu'ils avoient d'autres occupations que celle de la guerre : elles avoient de leurs nouvelles ; mais comme ils ne revenoient point, elles ſe crurent abandonnées. Alaſinthe ne ſongea plus qu'à Zayde, qui méritoit déja toute ſon application; & Belenie ne penſa qu'à m'élever avec beaucoup de ſoin.

L'orſque nous commençâmes à ſortir de l'enfance, Alaſinthe & Belenie ſe retirérent dans un Château ſur le bord de la mer; elles y faiſoient une vie conforme à leur triſteſſe ; le ſoin qu'elles avoient de Zayde & de moi, les obligeoit néanmoins à vivre avec une grandeur & une magnificence, qu'elles auroient peut-être abandonnées par leur propre inclination. Nous avions auprès de nous pluſieurs jeunes perſonnes de qualité, & rien ne manquoit à ce qui pouvoit contribuer à notre éducation & aux divertiſſemens conformes à la retraite où l'on nous élevoit. Zayde & moi n'étions pas moins liées par l'amitié que par le ſang. J'avois deux années plus qu'elle ; il y avoit auſſi quelque différence dans nos humeurs ; la mienne panchoit moins à la joie ; il étoit aiſé de le connoître en nous voyant,

aussi-bien que l'avantage que la beauté de Zayde avoit sur la mienne.

Peu de tems avant que l'Empereur Leon envoyât attaquer l'Isle de Chypre, nous étions un jour sur le rivage. La mer étoit tranquille ; nous priâmes Alasinthe & Belenie de trouver bon que nous entrassions dans des barques pour nous promener. Nous primes plusieurs jeunes personnes avec nous, & nous fîmes tourner vers de grands vaisseaux qui étoient à la rade. Comme nous approchâmes de ces vaisseaux, nous en vîmes détacher des chaloupes, & nous jugeâmes que c'étoient des Arabes qui venoient prendre terre. Ces chaloupes venoient vers nous comme nous allions vers elles. Il y avoit dans la premiére plusieurs hommes magnifiquement habillés, & un entr'autres, qui par son air noble & la beauté de sa taille, se faisoit distinguer de tous ceux qui l'environnoient. Cette rencontre nous surprit ; nous trouvâmes que nous ne devions pas avancer davantage, & qu'il ne falloit pas donner lieu de croire à ceux qui étoient dans cette chaloupe, que la curiosité de les voir nous eût conduites de leur côté. Nous fîmes tourner notre barque sur la main droite ; la chaloupe que

nous

nous voulions éviter tourna comme nous, les autres allérent droit à terre. Celle-là nous suivit, & nous approcha assez pour nous faire voir que cet homme que nous avions distingué des autres, étoit attaché à nous regarder, & qu'il étoit même bien-aise de nous faire remarquer qu'il prenoit plaisir à nous suivre. Zayde trouva notre avanture agréable, & fit encore tourner notre barque pour voir s'il nous suivroit toujours. Pour moi j'en étois embarrassée sans en pouvoir dire la cause. Je regardai avec attention celui qui paroissoit le maître des autres, & en le voyant de plus près, je lui trouvai dans le visage quelque chose de si fin & de si agréable, que je crus n'avoir jamais vû personne si capable de plaire. Je dis à Zayde qu'il falloit retourner auprès d'Alasinthe & de Belenie; & que sans doute lorsqu'elles nous avoient permis de nous promener, elles n'avoient pas cru que nous dussions trouver une pareille avanture. Elle fut de mon avis, nous fîmes tourner vers la terre, la barque qui nous suivoit passa devant nous, & alla débarquer proche des autres chaloupes qui étoient deja arrivées.

Lorsque nous abordames, celui que nous avions remarqué, suivi d'un grand

nombre des siens, s'avança pour nous donner la main, avec un air qui nous fit juger qu'il avoit déja appris qui nous étions, de ceux qui étoient sur le rivage. Mon étonnement & celui de Zayde étoient extrêmes; nous n'étions pas accoutumées à nous voir aborder avec tant de liberté, & sur-tout par les Arabes; pour lesquels on nous avoit inspiré une grande aversion. Nous crûmes que celui qui nous venoit parler, seroit bien surpris lorsqu'il trouveroit que nous n'entendions point sa langue; mais nous fûmes bien surprises nous-mêmes de l'entendre parler la nôtre avec toute la politesse de l'ancienne Gréce.

Je sçai, Madame, dit-il, en s'adressant à Zayde, qui marchoit la premiére, qu'un Arabe ne devroit pas être assez hardi pour vous approcher sans vous en avoir demandé la permission; mais je croi que ce qui seroit un crime à un autre, est pardonnable à un homme qui a l'honneur d'être allié des Princes Zulema & Osmin. Touché du désir de voir ce qu'il y a de plus beau dans la Gréce, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire ma curiosité, qu'en commençant par l'Isle de Chypre; & mon bonheur me fait trouver en y arrivant, ce que j'aurois cherché en vain dans

dans toutes les autres parties du monde.

En disant ces paroles, il attachoit ses regards tantôt sur Zayde, & tantôt sur moi; mais avec tant de marques d'une véritable admiration, que nous ne pouvions presque douter qu'il ne pensât ce qu'il venoit de nous dire. Je ne sçai si j'étois déja prévenue, ou si la solitude où nous vivions servit à me rendre cette avanture plus agréable; mais j'avoue que je n'ai jamais rien vû de si surprenant. Alasinthe & Belenie qui étoient assez éloignées, s'avancérent vers nous, & envoyérent en même tems demander le nom de celui qui venoit d'arriver. Elles sçurent que c'étoit Alamir Prince de Tharse, fils de cet Alamir qui prenoit la qualité de Calife, & dont la puissance étoit si redoutable aux Chrétiens. Elles sçavoient l'alliance qui étoit entre ce Prince & Zulema; de sorte que le respect qui lui étoit dû par sa naissance, se joignant à la curiosité d'apprendre de leurs nouvelles, elles le reçurent avec moins de répugnance qu'elles n'en avoient d'ordinaire pour les Arabes. Alamir augmenta par ses paroles la disposition qu'elles avoient à le recevoir favorablement; il leur parla de Zulema & d'Osmin qu'il avoit vû il n'y avoit pas long-tems, &

il les blâma d'être capables d'abandonner deux personnes si dignes de les retenir. La conversation fut si longue sur le bord de la mer, & Alamir parut si agréable aux yeux même d'Alasinthe & de Belenie, que contre l'habitude qu'elles avoient prise de fuïr tout le monde, elles ne purent s'empêcher de lui offrir une retraite dans le lieu qu'elles habitoient. Alamir fit voir qu'il sçavoit bien que la civilité le devoit empêcher d'accepter ce qu'on lui offroit ; mais il fit voir aussi qu'il ne s'en pouvoit défendre, par le plaisir de ne se pas séparer si-tôt d'une compagnie qui lui donnoit tant d'admiration. Il vint donc avec nous, & nous présenta un homme de qualité pour qui il avoit beaucoup de considération, qui s'appelloit Mulziman. Le soir Alamir continua à nous paroître tel que nous l'avions trouvé d'abord ; j'étois surprise à tous les momens de l'agrément de son esprit & de sa personne ; & cet étonnement m'occupoit si fort, que je devois bien soupçonner dès-lors qu'il y avoit quelque chose de plus que de la surprise. Il me sembla qu'il me regardoit avec beaucoup d'attention, & qu'il me donnoit de certaines louanges qui me faisoient voir que ma personne lui plai-

soit

ſoit pour le moins autant que celle de Zayde.

Le lendemain au lieu de partir, comme vrai-ſemblablement il le devoit faire, il engagea Alaſinthe & Belenie à le retenir. Il envoya querir des chevaux Arabes qu'il avoit amenés, il les fit monter par pluſieurs perſonnes qui étoient à lui, & les monta lui-même avec cette adreſſe ſi particuliére à ceux de ſa nation. Il trouva le moyen de paſſer trois ou quatre jours avec nous, & de gagner ſi bien l'eſprit d'Alaſinthe & de Belenie; qu'elles conſentirent qu'il vînt les revoir pendant le ſéjour qu'il feroit en Chypre. En nous quittant, il me fit entendre que ſi j'avois été importunée de ſa préſence, & que ſi je l'étois encore à l'avenir, je devois n'en accuſer que moi-même. J'avois néanmoins remarqué que ſes regards avoient ſouvent été attachés ſur Zayde; mais ſouvent auſſi je les avois vûs attachés ſur moi d'une maniére qui m'avoit paru ſi naturelle, que joignant le langage de ſes yeux à pluſieurs choſes qu'il m'avoit dites, j'étois demeurée perſuadée que j'avois fait quelque impreſſion ſur ſon cœur. O Dieu! que celle qu'il fit dans le mien fut véritable! Sitôt que je l'eus perdu de vûë, je me ſen-

tis

tis une tristesse que je ne connoissois point. Je quittai Zayde, j'allai rêver, je ne me trouvai que des pensées confuses, je m'ennuyai avec moi-même, je revins trouver Zayde, & il me sembla que j'allois la chercher pour parler d'Alamir. Je la trouvai occupée avec ses filles à faire des festons de fleurs, & il ne me parut pas qu'elle se souvînt d'avoir vû ce Prince. Je me sentis de l'étonnement de la voir si attachée à ses fleurs, & je me trouvai si incapable de m'y amuser, que je l'en arrachai malgré elle. Nous allâmes nous promener; je lui parlai d'Alamir, je lui dis qu'il me paroissoit qu'il l'avoit fort regardée; elle me répondit qu'elle ne s'en étoit pas apperçue. J'essayai de démêler si elle avoit remarqué l'attachement qu'il m'avoit témoigné; mais il me sembla qu'elle n'y avoit pas seulement pensé, & je demeurai si étonnée & si confuse de la différence de ce qu'avoit produit en Zayde la vûe d'Alamir, & de ce qu'elle avoit produit en moi, que je m'en fis des reproches qui n'étoient déja que trop justes.

Quelques jours après Alamir vint nous revoir. Le jour qu'il y revint, Alasinthe & Belenie étoient allées en un lieu dont elles

elles ne devoient revenir que le soir. Alamir me parut plus aimable qu'il n'avoit encore fait. Comme Zayde n'y étoit pas, mon malheur voulut que je le visse sans qu'il eût d'autre attention que celle de me regarder, & il me fit paroître tant d'inclination, que celle que j'avois pour lui, acheva de me persuader que je lui plaisois comme il me plaisoit. Il nous quitta devant l'heure que Zayde devoit revenir, & d'une maniére qui me donna lieu de me flatter qu'il ne songeoit pas à la voir. Elle revint long-tems après; & je fus bien étonnée lorsqu'Alasinthe & elles nous dirent qu'elles l'avoient trouvé assez proche du Château, & qu'il étoit venu les conduire jusqu'à la porte. Il me sembla que par le tems qu'il étoit parti, il devoit être déja bien éloigné lorsqu'elles étoient arrivées, & que s'il ne les eût attendues, il ne les auroit pas rencontrées. J'eus quelque inquiétude de cette pensée; néanmoins je crus que le hazard seul pouvoit avoir fait ce que je m'imaginois, & je demeurai à attendre le tems de revoir Alamir avec une impatience que je n'avois jamais sentie. Il vint quelques jours après porter à Alasinthe la nouvelle de la guerre que l'Empereur Leon avoit dessein de faire dans l'Isle

de

de Chypre. Cette nouvelle qui étoit si importante, lui servit plusieurs fois de prétexte pour nous revoir ; & lorsqu'il nous revit, il continua à me témoigner les mêmes sentimens qu'il m'avoit déja fait paroître. Il falloit que je me servisse de toute ma raison pour ne lui pas laisser voir les dispositions que j'avois pour lui. Peut-être que ma raison auroit été inutile, si les soins que je lui voyois quelquefois pour Zayde n'eussent aidé à me retenir. Je n'attribuois pourtant qu'à une politesse naturelle, ce qu'il faisoit pour lui plaire, & son adresse sçavoit me cacher ce qui m'auroit pu donner d'autres pensées.

Nous fûmes avertis que l'armée navale de l'Empereur étoit proche de nos côtes. Alamir persuada Alasinthe & Belenie de quitter le lieu où nous étions ; & quoique notre Religion ne nous fît pas appréhender les troupes de l'Empereur, l'alliance que nous avions avec les Arabes, & les désordres que cause la guerre, nous obligérent à suivre le conseil d'Alamir, & d'aller à Famagouste. J'en eus de la joie, parce que je pensai que je serois dans le même lieu qu'Alamir, & que Zayde & moi ne serions plus logées ensemble. Sa beauté m'étoit si redouta-
ble,

ble, que j'étois bien aiſe qu'Alamir me vît ſans la voir. Je crus que je m'aſſurerois entiérement des ſentimens qu'il avoit pour moi, & que je verrois ſi je devois m'abandonner à ceux que j'avois pour lui ; mais il y avoit déja long-tems qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de diſpoſer de mon cœur. Je ſuis néanmoins perſuadée que ſi j'euſſe eu alors la même connoiſſance de l'humeur d'Alamir, que celle que j'ai eu depuis, j'aurois pu me défendre de l'inclination qui m'entrainoit vers lui ; mais comme je connoiſſois que les qualités agréables de ſon eſprit & de ſa perſonne, & qu'il paroiſſoit attaché à moi, il étoit difficile de réſiſter à cette inclination qui étoit ſi violente & ſi naturelle.

Le jour que nous arrivâmes à Famagouſte, il vint au devant de nous. Zayde étoit ce jour-là d'une beauté ſi admirable, qu'elle parut aux yeux d'Alamir ce qu'Alamir paroiſſoit aux miens, c'eſt-à-dire, la ſeule perſonne que l'on pût aimer. Je m'apperçus de l'attention extraordinaire qu'il avoit à la regarder. Lorſque nous fûmes arrivées ; Alaſinthe & Belenie ſe ſéparérent, Alamir ſuivit Zayde ſans chercher même un prétexte à me quitter. Je demeurai pénétrée de la

la plus grande douleur que j'euſſe jamais ſentie. Je connus par ſa violence le véritable attachement que j'avois pour ce Prince. Cette connoiſſance augmenta ma triſteſſe ; j'enviſageai l'horrible malheur où j'étois plongée par ma faute ; mais après m'être bien affligée, il me revint quelque rayon d'eſpérance ; je me flattai, comme toutes les perſonnes qui aiment ; & je m'imaginai que des raiſons que j'ignorois avoient cauſé ce qui venoit de me déplaire. Je ne fus pas longtems dans cette foible eſpérance. Alamir avoit voulu pendant quelque tems nous laiſſer croire à Zayde & à moi qu'il nous aimoit, pour ſe déterminer enſuite ſelon la maniére dont il ſeroit traité de l'une & de l'autre ; mais la beauté de Zayde, ſans le ſecours de l'eſpérance, l'entraîna entiérement. Il oublia même qu'il avoit voulu me perſuader qu'il s'étoit attaché à moi, je ne le vis preſque plus, il ne me chercha que pour chercher Zayde, il l'aima avec une paſſion ardente, & enfin je le vis pour elle, comme j'euſſe été pour lui, ſi la bienſéance m'eût permis de faire voir mes ſentimens.

Je ne ſçai s'il eſt néceſſaire que je vous diſe ce que je ſouffrois, & les divers mouvemens dont mon cœur étoit combat-

battu ; je ne pouvois supporter de le voir auprès de Zayde, & de l'y voir si amoureux : & d'un autre côté je ne pouvois vivre sans lui. J'aimois mieux le voir avec Zayde que de ne le point voir. Cependant au lieu que ce qu'il faisoit pour elle diminuat ma passion, il ne servoit qu'à l'augmenter. Toutes ses paroles & toutes ses actions étoient tellement propres à me plaire, que si j'eusse pû inspirer une conduite à ceux qui m'auroient aimée, je l'aurois prescrite telle qu'Alamir l'avoit pour Zayde. Il est vrai aussi que l'amour est si dangereux à voir, qu'il ne laisse pas d'enflammer, lors même qu'il ne s'adresse pas à nous. Zayde me rendoit compte des sentimens qu'il avoit pour elle, & de l'éloignement qu'elle avoit pour lui. Quand elle m'en parloit ainsi, j'étois quelquefois prête à lui avouer l'état où j'étois, afin de l'engager par cet aveu à ne pas souffrir la continuation de l'amour de ce Prince ; mais je craignois de le lui faire paroitre plus aimable, en lui montrant combien il étoit aimé. Néanmoins je me fis une loi de ne point rendre de mauvais office à Alamir. Je connoissois si bien l'horrible malheur de n'être pas aimée, que je ne voulois pas contribuer à le faire sentir à un homme

me que j'aimois si véritablement. Peut-être que ce qui m'aida à soutenir ce que j'avois résolu, ce fut le peu d'inclination que Zayde avoit pour lui.

Les troupes de l'Empereur étoient si considérables, que l'on ne douta point que Chypre ne fût bien-tôt en sa puissance; sur le bruit de ce siége, Zulema & Osmin sortirent enfin du profond oubli où ils étoient depuis si long-tems. Le Calyfe commençoit à les craindre, & paroissoit dans le dessein de les éloigner; ils voulurent le prévenir; ils demandérent le commandement des troupes que l'on envoyoit au secours de Chypre, & nous les vimes arriver lorsque nous les attendions le moins. Ce fut une joie sensible pour Alasinthe & pour Belenie; c'en auroit été une pour moi si j'en avois été capable; mais j'étois accablée de tristesse, & l'arrivée de Zulema m'en donna une nouvelle, par la crainte qu'il ne favorisât les desseins d'Alamir. Ce que j'apréhendois arriva: Zulema que son séjour en Afrique avoit attaché plus fortement que jamais à sa Religion, souhaitoit avec ardeur que Zayde quittat la sienne; il étoit parti de Thunis dans le dessein de l'y mener, & de la faire épouser au Prince de Fez de la mai-

maiſon des Idris ; mais le Prince de Tharſe lui parut ſi digne de ſa fille, qu'il approuva les ſentimens qu'il avoit pour elle. Je ſentis bien alors, que ſi je ne voulois pas contribuer à empêcher Zayde d'aimer Alamir, c'étoit pourtant la choſe du monde que je craignois le plus, que de le voir heureux par elle.

La paſſion de ce Prince étoit devenue ſi violente, que tous ceux qui le connoiſſoient, ne pouvoient aſſez s'en étonner. Mulziman dont je vous ai parlé, & que j'entretenois quelquefois, parce qu'il étoit aimé d'Alamir, m'en paroiſſoit dans un étonnement qui me fit juger qu'il falloit que ce Prince eût été bien éloigné juſqu'alors d'avoir des paſſions violentes. Alamir fit connoitre à Zulema les ſentimens qu'il avoit pour Zayde, & Zulema fit entendre à Zayde qu'il ſouhaitoit qu'elle épouſat Alamir. Si-tôt qu'elle eut appris une choſe qu'elle avoit déja tant appréhendée, elle me le vint dire avec beaucoup de marques d'inquiétude. J'avoue que j'avois peine à comprendre ſa douleur, & qu'il me paroiſſoit difficile d'avoir tant d'affliction pour être deſtinée à paſſer ſa vie avec Alamir. Cet infidéle avoit ſi bien oublié les ſentimens qu'il m'avoit fait paroitre, qu'ayant appris

pris par Zulema la répugnance que Zayde avoit témoignée pour lui, il vint m'en faire ses plaintes, & implorer mon secours. Toute ma raison & toute ma constance furent prêtes à m'abandonner; je sentis un trouble & une émotion dont il se seroit apperçu, s'il n'eût été troublé lui-même par la même passion qui m'agitoit. Enfin après un silence, qui ne parloit peut-être que trop: Je suis plus étonnée que personne, lui dis-je, de la répugnance que Zayde témoigne aux volontés de Zulema, mais je suis aussi moins propre que personne à la faire changer. Je parlerois contre mes propres sentimens, & le malheur d'être attachée à une personne de votre nation m'est si connu, que je ne puis conseiller à Zayde de s'y exposer. Belenie m'a fait connoître ce malheur depuis que je suis née, & je croi qu'Alasinthe en a si bien instruit sa fille, qu'il sera difficile de la faire consentir à ce que vous souhaitez; & pour moi je vous assure encore une fois, que j'en suis moins capable que personne.

Alamir fut très-affligé de me trouver dans des dispositions qui lui étoient si peu favorables; il espéra de me gagner, en me laissant voir toute sa douleur & tou-

toute la passion qu'il avoit pour Zayde. J'étois au désespoir de tout ce qu'il me disoit ; mais je ne laissois pas de le plaindre par la conformité de nos malheurs. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût combattu par un autre ; l'éloignement que Zayde avoit pour lui, me donnoit quelque joie par le plaisir de la vengeance que je goûtois pleinement ; & néanmoins ma gloire étoit blessée de voir mépriser un homme que j'adorois.

Je résolus d'avouer à Zayde l'état de mon cœur ; & devant que de le faire, je la pressai d'examiner avec elle-même si elle étoit capable de résister toujours au dessein qu'avoit Zulema de lui faire épouser Alamir. Elle me dit qu'il n'y avoit point d'extrémité où elle ne se portât plutôt que de se résoudre à épouser un homme d'une Religion si opposée à la sienne, & dont la Loi permettoit de prendre autant de femmes qu'on en trouvoit d'agréables ; mais qu'elle ne croyoit pas que Zulema la voulût contraindre, & que quand il le voudroit, Alasinthe trouveroit les moyens de l'en empêcher. Ce que me dit Zayde me donna toute la joie dont j'étois capable, & je commençai à lui vouloir dire ce que j'avois résolu de lui avouer. Mais j'y trouvai plus

de peine & plus d'embarras que je ne l'avois pensé. Enfin je ſurmontai tous les mouvemens d'orgueil & de honte qui s'oppoſoient à ma réſolution, & je lui appris avec beaucoup de larmes l'état où j'étois. Elle en fut dans un étonnement extrême, & me parut auſſi touchée de mon malheur que je le pouvois déſirer. Mais pourquoi, me dit-elle, avez-vous caché ſi ſoigneuſement vos ſentimens à celui qui les a fait naître ? Je ne doute point que s'il les avoit découverts d'abord, il ne vous eût aimée ; & je croi que s'il en ſçavoit quelque choſe, l'eſpérance d'être aimé de vous, & les traitemens qu'il reçoit de moi, l'obligeroient bien-tôt à me quitter. Ne voulez-vous point, ajouta-t-elle en m'embraſſant, que j'eſſaye à lui faire entendre qu'il doit s'attacher à vous plutôt qu'à moi. Ah ! Zayde, repris-je, ne m'ôtez pas la ſeule choſe qui m'empêche de mourir de douleur ; je ne ſurvivrois pas à celle que j'aurois, ſi Alamir avoit appris mes ſentimens ; j'en ſerois inconſolable par le ſeul intérêt de ma gloire ; mais je le ſerois encore par l'intérêt de ma paſſion. Je puis me flatter qu'il m'aimeroit s'il ſçavoit que je l'aimaſſe. Je ſçai bien néanmoins, que l'on n'eſt pas aimée

pour

pour aimer ; mais enfin c'eſt une eſpérance, & quelque foible qu'elle ſoit, je ne veux pas me l'ôter, puiſque c'eſt la ſeule qui me reſte. Je dis encore tant d'autres raiſons à Zayde, pour lui faire voir que je ne devois pas découvrir mes ſentimens à Alamir, qu'elle en demeura d'accord avec moi, & je trouvai beaucoup de ſoulagement à lui avoir ouvert mon cœur, & à me plaindre avec elle.

Cependant la guerre continuoit toujours, & l'on voyoit bien qu'il étoit impoſſible de la ſoutenir encore long-tems. Tout le plat pays étoit conquis, & Famagoſte étoit la ſeule Ville qui ne ſe fût pas rendue. Alamir s'expoſoit tous les jours avec une valeur où il paroiſſoit du déſeſpoir. Mulziman m'en parloit avec une affliction extrême. Il me fit voir ſi ſouvent combien il étoit ſurpris de l'attachement que ce Prince avoit pour Zayde, que je ne pus m'empêcher de lui demander la cauſe, & de le preſſer de me dire, ſi Alamir n'avoit jamais été amoureux avant que d'avoir vû Zayde. Il eut quelque peine à m'avouer ce qui faiſoit ſon étonnement ; mais je l'en conjurai ſi fortement, qu'enfin il me conta les avantures de ce Prince. Je ne vous en dirai pas tout le détail, parce qu'il

feroit trop long ; je vous apprendrai feulement ce qui eſt néceſſaire pour vous faire connoître Alamir & mon malheur.

HISTOIRE D'ALAMIR PRINCE DE THARSE.

JE vous ai déja appris la naiſſance de ce Prince ; ce que je vous ai dit de ſa perſonne & de mes ſentimens , vous a dû perſuader qu'il eſt auſſi aimable qu'un homme le peut être. Auſſi avoit-il penſé dès ſa premiére jeuneſſe à ſe faire aimer ; & quoique la maniére dont vivent les femmes Arabes ſoit entiérement oppoſée à la galanterie, l'adreſſe d'Alamir, & le plaiſir de ſurmonter des difficultés, lui avoit rendu facile ce qui auroit été impoſſible à un autre. Comme ce Prince n'eſt point marié , & que ſa Religion permet d'avoir pluſieurs femmes, il n'y avoit point à Tharſe de jeune perſonne qui ne ſe flattat de l'eſpérance de l'épouſer.

ser. Il étoit bien aise que cette espérance servit à le faire traiter plus favorablement ; mais il étoit bien éloigné par son inclination de prendre un engagement qu'il ne pût rompre. Il ne cherchoit que le plaisir d'être aimé ; celui d'aimer lui étoit inconnu. Il n'avoit jamais eu de véritable passion ; mais sans en ressentir, il sçavoit si bien l'art d'en faire paroitre, qu'il avoit persuadé son amour à toutes celles qu'il en avoit trouvé dignes. Il est vrai aussi que dans le tems qu'il songeoit à plaire, le désir de se faire aimer lui donnoit une sorte d'ardeur qu'on pouvoit prendre pour de la passion ; mais si-tôt qu'il étoit aimé, comme il n'avoit plus rien à désirer, & qu'il n'étoit pas assez amoureux pour trouver du plaisir dans l'amour seul séparé des difficultés & des mystéres, il ne songeoit qu'à rompre avec celle qu'il avoit aimée, & à se faire aimer d'une autre.

Un de ses Favoris appellé Selemin, étoit le confident de toutes ses passions, & en avoit lui-même d'aussi légéres. Les Arabes célébrent de certaines Fêtes en divers tems de l'année. C'est le seul tems qui donne quelque liberté aux femmes ; il leur est permis alors de se promener dans les Villes & dans les Jardins. Elles

aſſiſtent, mais toujours voilées, à deux jeux publics, qui ſe font durant quelques jours. Alamir & Selemin attendoient ce tems avec impatience. Il ne ſe paſſoit jamais ſans qu'ils euſſent découvert quelques beautés qui leur étoient inconnues, & qu'ils n'euſſent trouvé le moyen de leur parler, & d'avoir quelque intelligence avec elles.

A une de ces Fêtes Alamir vit une jeune veuve appellée Naria, dont la beauté, la richeſſe & la vertu étoient extraordinaires. Le hazard la lui fit voir dévoilée comme elle parloit à une de ſes Eſclaves. Il fut ſurpris des charmes de ſon viſage; elle fut troublée de la vûe de ce Prince, & demeura quelque tems à le regarder. Il s'en apperçut, il la ſuivit, & eſſaya de lui faire remarquer qu'il la ſuivoit; enfin, il avoit vû une belle perſonne, & en avoit été regardé; c'étoit aſſez pour lui donner de l'amour & de l'eſpérance. Ce qu'il apprit de la vertu & de l'eſprit de Naria, lui redoubla l'envie de s'en faire aimer, & le deſir de la revoir. Il la chercha avec ſoin; il paſſoit inceſſamment autour de chez elle ſans l'appercevoir, ni ſans croire en être vû; il ſe trouva ſur ſon chemin lorſqu'elle alloit aux bains. Deux ou trois fois

fois il fut aſſez heureux pour voir ſon viſage, & toutes les fois qu'il le vit, il le trouva ſi beau, & en fut ſi touché, qu'il crut que Naria étoit deſtinée pour arrêter toutes ſes inconſtances.

Pluſieurs jours ſe paſſérent ſans que ce Prince reçût aucune marque qui lui pût faire juger que Naria approuvoit ſon amour, & il commençoit à en avoir un chagrin qui troubloit ſa joie ordinaire. Néanmoins il n'abandonnoit pas le deſſein de ſe faire aimer de deux ou trois autres belles perſonnes, & ſur-tout d'une fille appellée Zoromade, très-conſidérable par le rang de ſon pére, & par ſa beauté. Les difficultés de la voir ſurpaſſoient encore, s'il étoit poſſible, celle de voir Naria; mais il étoit perſuadé que cette belle fille les auroit ſurmontées, ſi elle n'eût pas été en la puiſſance d'une mére qui la gardoit avec un ſoin extrême. Ainſi il n'étoit pas ſi preſſé du déſir de vaincre ces obſtacles que la réſiſtance de Naria, qui ne venoit que d'elle ſeule. Il avoit tenté pluſieurs fois, mais inutilement, de gagner ſes Eſclaves, pour ſçavoir les jours qu'elle ſortoit, & les lieux où il la pouvoit voir; enfin, un de ceux qui lui avoit réſiſté avec plus d'opiniâtreté, lui promit de l'a-

vertir de tout ce qu'elle feroit. Deux jours après, il lui dit qu'elle alloit à un Jardin admirable qu'elle avoit hors de la Ville, & que s'il vouloit se promener autour des murailles de ce Jardin, il y avoit des lieux élevés, d'où il pourroit la voir. Alamir ne manqua pas de se servir de cet avis. Il sortit de Tharse déguisé, & passa toute l'après-dînée autour de ces Jardins.

Sur le soir, comme il étoit prêt de s'en retourner, il vit ouvrir une porte : il vit l'Esclave qu'il avoit gagné, qui lui faisoit signe de s'aprocher ; il crut que Naria se promenoit, & qu'il la verroit de cette porte ; il s'avança, & se trouva dans un cabinet superbe & rempli de tous les ornemens qui pouvoient l'embellir. Mais aucun ne le frapa si vivement que la vûe de Naria, assise sur des carreaux sous un Pavillon magnifique, comme on représente la Déesse des Amours. Deux ou trois de ses femmes étoient dans un coin du cabinet. Alamir ne put s'empêcher de s'aller jetter à ses pieds, avec un air si rempli de transport & d'étonnement, qu'il augmenta le trouble modeste qui paroissoit sur le visage de cette belle personne.

Je ne sçai, lui dit-elle, en l'obligeant de

de se relever, si je devois vous montrer tout d'un coup l'inclination que j'ai euë pour vous après vous l'avoir cachée si long-tems. Je croi que je vous l'aurois cachée toute ma vie, si vous aviez pris moins de soin de me faire voir celle que vous avez euë pour moi. Mais j'avoue que je n'ai pû résister à une passion soutenue par si peu d'espérance. Vous m'avez paru aimable dans le premier moment que je vous ai vû; j'ai cherché à vous voir sans que vous me vissiez, avec plus de soin que vous ne m'avez cherchée; enfin, j'ai voulu mieux connoitre la passion que vous avez pour moi, & m'en assurer par vos paroles, comme vous m'en avez assurée par vos actions.

Quelles assurances, grands Dieux! cherchoit Naria dans les paroles d'Alamir! Elle n'en connoissoit guéres le charme trompeur & inévitable. Il surpassa les espérances qu'elle avoit conçues de son amour, & par son esprit flatteur & insinuant, il acheva de se rendre maitre du cœur de cette belle personne. Elle lui promit de le revoir au même lieu. Il s'en revint à Tharse, persuadé qu'il étoit l'homme du monde le plus amoureux, & il s'en fallut peu qu'il ne le persuadat à Mulziman & à Selemin. Il revit plu-

ſieurs fois Naria, qui lui fit voir la plus grande inclination & le plus véritable attachement que l'on ait jamais eu ; mais elle lui apprit qu'elle ſçavoit la diſpoſition qu'il avoit au changement ; qu'elle étoit incapable de partager ſon cœur avec quelqu'autre ; que s'il vouloit conſerver le ſien, il falloit qu'il ne penſat qu'à elle ſeule, & qu'elle romproit avec lui ſur le premier ſujet de jalouſie qu'il lui donneroit. Alamir répondit avec tant de ſermens & tant d'adreſſe, qu'il perſuada Naria d'une fidélité éternelle. Mais il fut bleſſé de la ſeule penſée d'un engagement ſi exact ; & comme il n'y avoit plus d'obſtacles ni de difficultés à la voir, ſon amour commença à ſe ralentir. Néanmoins il lui témoigna toujours la même paſſion. Comme elle n'avoit point eu d'autre penſée que de l'épouſer, elle croyoit qu'il n'y avoit point d'obſtacles, puiſqu'elle l'aimoit, & qu'elle en étoit aimée ; ſi bien qu'elle commença à lui parler de leur mariage. Alamir fut ſurpris de ce diſcours ; mais ſon adreſſe empêcha ſa ſurpriſe de paroître, & Naria crut que dans peu de jours elle épouſeroit ce Prince.

Depuis que l'amour qu'il avoit pour elle avoit commencé à diminuer, il avoit re-

redoublé ſes ſoins pour Zoromade ; & par le ſecours d'une tante de Selemin, que la faveur de ſon neveu rendoit complaiſante aux paſſions du Prince, il avoit trouvé le moyen de lui écrire. L'impoſſibilité de la voir étoit toujours pareille, & par-là ſa paſſion étoit toujours augmentée.

Il n'avoit d'eſpérance qu'en une fête qui ſe fait au commencement de l'année ; la coutume a établi de ſe faire des préſens magnifiques pendant cette Fête, & l'on ne voit dans les rues que des Eſclaves chargés de tout ce qu'il y a de plus rare. Alamir envoya des préſens à pluſieurs perſonnes. Comme Naria avoit de la fierté & de la grandeur, elle n'en vouloit point recevoir de conſidérables. Il lui donna des parfums d'Arabie, qui étoient ſi rares, qu'il n'y avoit que ce Prince qui en eût, & il les lui envoya avec tous les ornemens qui pouvoient les rendre agréables.

Jamais Naria n'avoit été plus vivement touchée de paſſion pour ce Prince, & ſi elle eût ſuivi les mouvemens de ſon cœur, elle ſeroit demeurée chez elle à penſer à lui, & auroit renoncé à tous les divertiſſemens où elle ne l'auroit pû voir. Néanmoins comme elle étoit priée par la

mére de Zoromade d'aller chez elle à une sorte de festin qui se faisoit pendant la Fête, elle ne put s'en dispenser. Elle y alla, & en entrant dans un grand cabinet, elle fut surprise de sentir les mêmes parfums qu'Alamir lui avoit envoyés. Elle s'arrêta avec étonnement pour demander d'où venoit une senteur si agréable. Zoromade qui étoit fort jeune, & peu accoutumée à cacher quelque chose, rougit, & fut embarrassée. Sa mére voyant qu'elle ne répondoit point, prit la parole, & dit, comme elle le pensoit en effet, que c'étoit la tante de Selemin qui les avoit envoyés à sa fille. Cette réponse ne laissa plus de doute à Naria que ces présens ne vinssent du Prince. Elle les vit avec les mêmes ornemens qu'elle avoit reçu les siens, & même avec quelque chose de plus. Cette connoissance lui donna une douleur si vive, qu'elle feignit de se trouver mal, & s'en alla chez elle aussi malade en effet qu'elle le vouloit paroître. Elle étoit fiére & sensible; l'idée d'être trompée par un homme qu'elle adoroit, la mettoit dans un état pitoyable; mais avant que de s'abandonner au désespoir, elle résolut de s'éclaircir de l'infidélité de ce Prince.

Elle lui manda qu'elle étoit malade, &

& qu'elle ne pourroit aller pendant la Fête à aucun des divertiſſemens publics. Alamir la vint voir ; il l'aſſura qu'il abandonneroit auſſi tous ſes divertiſſemens ; puiſqu'elle ne s'y trouveroit pas ; enfin il lui parla d'une maniére qui la perſuada preſque qu'elle lui faiſoit injuſtice de le ſoupçonner. Néanmoins, ſitôt qu'il fut ſorti, elle ſe leva, & ſe déguiſa d'une ſorte qu'il ne pouvoit la connoître. Elle alla dans les lieux où elle crut le pouvoir trouver, & le premier objet qui s'offrit à ſa vûe, fut Alamir déguiſé ; mais il ne le pouvoit être pour elle. Elle le reconnut qui ſuivoit Zoromade, & pendant les jeux qui ſe faiſoient, elle le vit toujours attaché auprès de cette belle fille. Le lendemain elle le ſuivoit encore ; mais au lieu de le voir chercher Zoromade, elle le vit déguiſé d'une autre ſorte, & attaché auprès d'une autre perſonne. D'abord ſa douleur fut moindre, & elle eut de la joie de penſer qu'Alamir n'avoit parlé à Zoromade que par occaſion, ou par divertiſſement. Elle ſe mêla parmi les femmes qui étoient avec cette jeune perſonne qu'Alamir ſuivoit, & elle s'en approcha de ſi près, qu'au tournant d'une place où cette jeune perſonne étoit arrêtée, elle entendit Alamir

mir lui parler avec ce même air & ces mêmes paroles qui lui avoient ſi bien perſuadé ſon amour. Jugez de ce que devint Naria, & la cruelle douleur qu'elle ſentit. Elle ſe ſeroit trouvée heureuſe dans ce moment, ſi elle avoit pû croire que Zoromade eût été le ſeul attachement d'Alamir; elle auroit crû au moins que l'inclination qu'il auroit eue pour cette belle perſonne auroit cauſé ſon changement. Elle auroit pû ſe flatter d'avoir été aimée de lui devant qu'il ſe fût attaché à Zoromade; mais en voyant qu'il étoit capable de donner les mêmes ſoins, & de dire les mêmes paroles à deux ou trois en même tems, elle voyoit qu'elle n'avoit occupé que ſon eſprit, & non pas ſon cœur, & qu'elle n'avoit fait que ſon amuſement ſans faire ſa félicité.

C'étoit une avanture ſi cruelle pour une perſonne de ſon humeur, qu'elle n'avoit pas la force de la ſupporter. Elle s'en retourna chez elle accablée de douleur & d'affliction; elle y trouva une Lettre d'Alamir, qui l'aſſuroit qu'il étoit renfermé chez lui, & qu'il ne pouvoit rien voir, puiſqu'il ne la voyoit pas. Cette tromperie lui faiſoit juger de quel prix avoient été toutes les actions paſſées d'Alamir, & elle mouroit de honte d'a-

d'avoir fait si long-tems son bonheur d'un attachement qui n'avoit été qu'une trahison. Elle se détermina bientôt à ce qu'elle devoit faire. Elle lui écrivit tout ce que la douleur, la tendresse & le désespoir peuvent faire penser de plus vif & de plus passionné; & sans lui apprendre ce qu'elle devenoit, elle lui disoit un éternel adieu. Il fut surpris de cette lettre, & même il en fut affligé. La beauté & l'esprit de Naria étoient à un si haut point, qu'ils rendoient sa perte fâcheuse, même à l'humeur inconstante d'Alamir.

Il alla conter son avanture à Mulziman, qui lui fit quelque honte de son procédé. Vous vous trompez, lui dit-il, si vous êtes persuadé que la maniére dont vous en usez avec les femmes, ne soit pas contraire aux véritables sentimens d'un honnête homme. Alamir fut touché de ce reproche. Je veux me justifier auprès de vous, lui répondit-il, & je vous estime trop pour vouloir vous laisser une si méchante opinion de moi. Croyez-vous que je fusse assez déraisonnable pour ne pas aimer avec fidélité une personne qui m'aimeroit véritablement? Mais croyez-vous vous justifier, interrompit Mulziman, en accusant celles que vous avez aimées? Y en a-t-il quelqu'une qui vous ait trompé, & Naria ne vous ai-

moit-elle pas avec une paſſion ſincère & véritable ? Naria croyoit m'aimer, repliqua Alamir, mais elle aimoit mon rang, & celui où je pouvois l'élever. Je n'ai trouvé que de la vanité & de l'ambition dans toutes les femmes ; elles ont aimé le Prince, & non pas Alamir. L'envie de faire une conquête éclatante, & le déſir de s'élever & de ſortir de cette vie ennuyeuſe où elles ſont aſſujetties, a fait en elles ce que vous appellez de l'amour, comme le plaiſir d'être aimé ; & l'envie de ſurmonter des difficultés, fait en moi ce qui leur paroît de la paſſion. Je croi que vous faites injuſtice à Naria, dit Mulziman, & qu'elle aimoit véritablement votre perſonne. Naria m'a parlé de m'épouſer auſſi-bien que les autres, répondit Alamir, & je ne ſçai ſi ſa paſſion étoit plus véritable. Quoi, reprit Mulziman, vous voulez qu'on vous aime, & qu'on ne penſe pas à vous épouſer ? Non, dit Alamir, je ne veux pas qu'on penſe à m'épouſer quand je ſuis au-deſſus de celles qui y prétendent. Je voudrois qu'on y penſat ſi l'on ne me connoiſſoit pas pour ce que je ſuis, & qu'on crût faire une faute en m'épouſant. Mais tant qu'on me regardera comme un Prince qui peut donner de l'éléva-

vation & quelque liberté, je ne me croirai pas obligé à une grande reconnoiſſance du deſſein qu'on aura de m'épouſer, & je ne le prendrai jamais pour de l'amour. Vous verrez, ajouta-t-il, que je ne ſerois pas incapable d'aimer fidélement, ſi je pouvois trouver une perſonne qui m'aimât ſans connoître ce que je ſuis. Vous voulez une choſe impoſſible pour faire voir votre fidélité, repartit Mulziman, & ſi vous étiez capable de conſtance, vous en auriez ſans attendre des occaſions extraordinaires.

L'impatience de ſçavoir ce qu'étoit devenue Naria, fit finir cette converſation. Alamir alla chez elle; il apprit qu'elle étoit partie pour aller à la Mecque, & que l'on ne ſçavoit ni le chemin qu'elle avoit pris, ni le tems qu'elle reviendroit. C'étoit aſſez pour lui faire oublier Naria; il ne penſa plus qu'à Zoromade, qui étoit gardée avec un ſoin qui rendoit preſque toute ſon adreſſe inutile. Ne ſçachant plus ce qu'il pouvoit faire pour la voir, il ſe réſolut de hazarder la choſe du monde la plus hardie, qui étoit de ſe cacher dans une des maiſons où les femmes vont ſe baigner.

Les bains ſont des Palais magnifiques; les femmes y vont trois ou quatre fois

la

la ſemaine. Elles prennent plaiſir à faire paroître leur magnificence, en faiſant marcher devant & après elles un nombre infini d'Eſclaves, qui portent toutes les choſes qui leur ſont néceſſaires. L'entrée de ces maiſons eſt défendue aux hommes ſur peine de la vie, & il n'y a point de puiſſance qui pût les ſauver, s'ils y étoient trouvés. La qualité d'Alamir le garantiſſoit de la rigueur des loix ordinaires , mais ſon rang l'expoſoit à une révolte & une ſédition dont il n'auroit pû ſauver ni ſa vie ni ſon Etat.

Des raiſons ſi conſidérables ne le purent retenir; il écrivit à Zoromade ; il lui manda ce qu'il étoit réſolu de hazarder pour la voir, & il la pria de l'inſtruire de ce qu'il devoit faire pour lui parler. Zoromade eut de la peine à conſentir au hazard où Alamir ſe vouloit expoſer ; mais enfin emportée par la paſſion qu'elle avoit pour lui , & forcée par cette contrainte inſupportable où vivent les femmes Arabes, elle lui manda que s'il trouvoit le moyen d'entrer dans la maiſon des bains, il falloit qu'il ſçût l'appartement où elle avoit accoutumé d'aller, que dans cet appartement il y avoit un cabinet où il pourroit ſe cacher, qu'el-

le

le ne se baigneroit point ; & que pendant que sa mére iroit dans les bains, elle pourroit l'entretenir. Alamir sentit un plaisir sensible d'avoir une si difficile entreprise à exécuter ; il gagna le Maître des bains par des présens considérables, il sçut le jour que Zoromade y devoit aller, il entra pendant la nuit, il se fit conduire dans l'appartement où étoit ce cabinet, & y attendit le matin avec toute l'impatience qu'auroit pû avoir un homme véritablement amoureux.

A peu près à l'heure que Zoromade devoit venir, il entendit dans la chambre le bruit que font plusieurs personnes qui y entrent ; quelque tems après ce bruit diminua, & l'on ouvrit la porte de ce cabinet. Il s'attendoit de voir entrer Zoromade ; mais au lieu d'elle il vit une personne qu'il ne connoissoit point, magnifiquement habillée, d'une beauté qui avoit toute la fleur & toute la naïveté de la premiére jeunesse. Cette personne fut aussi surprise de la vûe d'Alamir, qu'Alamir l'étoit de la sienne ; il n'étoit pas moins propre qu'elle à donner de l'étonnement par l'agrément de sa personne, & par la beauté de ses habits ; & c'étoit une chose si extraordinaire de voir un homme en ce lieu, que si Ala-

Alamir n'eût fait ſigne à cette jeune perſonne de ne rien dire, elle ſe fût écriée d'une maniére qui auroit fait venir à elle ceux qui étoient dans la chambre. Elle s'approcha d'Alamir, qui étoit charmé de cette avanture, & lui demanda par quel hazard il s'étoit trouvé en ce lieu. Il lui répondit que ce ſeroit une choſe trop longue à lui raconter; mais qu'il la conjuroit de ne vouloir rien dire, & de ne pas perdre un homme qui ne comptoit pour rien le péril où il ſe trouvoit, puiſqu'il devoit à ce péril le plaiſir de voir la plus belle perſonne du monde. Elle rougit avec un air d'innocence & de modeſtie propre à toucher un cœur moins ſenſible que celui d'Alamir. Je ſerois bien fâchée, lui répondit-elle, de rien faire qui vous pût nuire; mais vous avez bien hazardé en entrant ici, & je ne ſçai ſi vous ſçavez le danger où vous vous êtes expoſé. Oui, Madame, repartit Alamir, je le ſçai, & ce n'eſt pas le plus grand dont je ſois menacé aujourd'hui. Après ces paroles, dont il jugea bien qu'elle entendroit le ſens, il la ſupplia de lui dire qui elle étoit, & comment elle étoit entrée dans ce cabinet. Je m'appelle Elſibery, lui répondit-elle; je ſuis fille du Gouverneur de Lem-

Lemnos. Ma mére n'eſt à Tharſe que depuis deux jours, où elle n'étoit jamais venue non plus que moi : elle ſe baigne préſentement ; je n'aì pas voulu me baigner, & le hazard m'a fait entrer dans ce cabinet ; mais je vous conjure, ajouta-t-elle, de m'apprendre auſſi qui vous êtes. Alamir fut bien aiſe de trouver une jeune perſonne qui ne le connût pas. Il lui dit qu'il s'appelloit Selemin : (ce fut le nom qui s'offrit le premier à ſon eſprit) comme il parloit il entendit du bruit; Elſibery s'avança vers la porte du cabinet pour empêcher qu'on entrât. Alamir la ſuivit de quelques pas, oubliant le péril où il ſe mettoit. Ne ſçauroit-on eſpérer de vous revoir, Madame? lui dit-il. Je ne ſçai, repartit-elle avec un air plein de trouble, mais il me ſemble qu'il n'eſt pas impoſſible. En diſant ces mots elle ſortit, & ferma la porte.

Alamir demeura charmé de ſon avanture, il n'avoit jamais rien vû de ſi beau ni de ſi aimable qu'Elſibery ; il croyoit avoir remarqué qu'il ne lui déplaiſoit pas. Elle ne le connoiſſoit point pour le Prince de Tharſe : Enfin il y trouvoit tout ce qui le pouvoit toucher, & il demeura juſqu'à la nuit dans ce Cabinet ſans ſonger qu'il y étoit venu pour voir Zoromade,

romade, tant il étoit rempli de l'idée d'Elſibery.

Zoromade n'étoit pas ſi tranquille, elle aimoit véritablement Alamir; le péril où elle ſçavoit qu'il étoit expoſé, lui donnoit une inquiétude mortelle, & un déplaiſir ſenſible de n'avoir pu en profiter. Sa mére s'étoit trouvée mal; elle n'avoit pas voulu aller aux bains, & l'on avoit donné l'appartement où elle alloit d'ordinaire, à la mére d'Elſibery. Alamir trouva à ſon retour une lettre de Zoromade, qui lui apprenoit ce que je viens de vous dire, & qui lui apprenoit auſſi qu'on parloit de la marier; mais qu'elle n'en avoit pas d'inquiétude, puiſqu'il pouvoit empêcher ce mariage, en découvrant à ſon pére les intentions qu'il avoit pour elle. Il montra cette lettre à Mulziman, pour lui faire voir que toutes les femmes n'étoient touchées que du déſir de l'épouſer. Il lui conta l'avanture qui lui étoit arrivée aux bains, il lui exagera les charmes d'Elſibery, & la joie qu'il avoit de croire que ſans le connoître pour le Prince, elle avoit de l'inclination pour lui. Il l'aſſura qu'il avoit enfin trouvé ce qui méritoit d'engager ſon cœur, & qu'on verroit s'il n'auroit pas un véritable attachement pour Elſi-

Elsibery. En effet, il résolut d'abandonner toutes les autres galanteries, pour ne penser plus qu'à se faire aimer de cette belle personne. Il lui étoit presque impossible de la voir, sur-tout étant résolu de ne se pas faire connoître pour le Prince de Tharse. La premiére chose qui lui vint dans l'esprit, fut de se cacher encore dans la maison des bains; mais il apprit que la mére d'Elsibery étoit malade, & que sa fille ne sortoit point sans elle.

Cependant le mariage de Zoromade s'avançoit, & le desespoir de se voir abandonnée du Prince, l'obligea d'y consentir. Comme son pére étoit un homme très-considérable, & que celui qu'elle épousoit ne l'étoit pas moins, on résolut de faire de grandes cérémonies à ses nôces. Alamir apprit qu'Elsibery s'y devoit trouver. La maniére dont les nôces se font chez les Arabes, ne lui donnoit aucune espérance de l'y voir, parce que les femmes sont entiérement séparées des hommes, & dans les Mosquées & dans les festins. Il résolut néanmoins de hazarder une chose aussi périlleuse que celle qu'il avoit hazardée pour Zoromade. Il feignit de se trouver mal le jour de la cérémonie, afin de se dispenser d'y

assister

aſſiſter publiquement; il s'habilla en femme, mit un grand voile ſur ſa tête, comme en ont toutes celles qui ſortent, & s'en alla à la Moſquée avec la tante de Selemin. Il vit arriver Elſibery; & bien qu'elle fût voilée, ſa taille avoit quelque choſe de ſi particulier, & ſon habillement étoit ſi différent de ceux de Tharſe, qu'il ne craignoit pas de s'y méprendre. Il la ſuivit juſqu'auprès du lieu où ſe faiſoit la cérémonie, & il ſe trouva ſi proche de Zoromade, que pouſſé par un reſte de ſon humeur naturelle, il ne put s'empêcher de ſe faire connoître à elle, & de parler comme s'il ne ſe fût déguiſé que pour la voir. Cette vûe apporta un ſi grand trouble à Zoromade, qu'elle fut contrainte de reculer quelques pas, & ſe tournant du côté d'Alamir: Il y a de l'inhumanité, lui dit-elle, à venir troubler mon repos, par une action qui me devroit perſuader que vous m'aimez, ſi je ne ſçavois trop bien le contraire; mais j'eſpére que je ne ſouffrirai pas long-tems les maux où vous m'avez plongée. Elle n'en put dire davantage, & Alamir ne put répondre. La cérémonie s'acheva, & toutes les femmes ſe remirent à leur place.

Alamir ne penſa pas ſeulement à la douleur

leur où il avoitvû Zoromade,& ne fut occupé que du soin de parler à Elsibery. Il se mit à genoux auprès d'elle,& commença à faire ses priéres assez haut selon la maniére des Arabes. Ce murmure confus de ce grand nombre de personnes qui parlent en même tems, fait qu'il est difficile d'être entendu que de ceux de qui l'on est fort proche. Alamir sans tourner la tête du côté d'Elsibery, & sans changer le ton de ses priéres, l'apella plusieurs fois. Elle se tourna vers lui; comme il vit qu'elle le regardoit, il laissa tomber un livre, & en le ramassant il releva un peu son voile, en sorte qu'Elsibery seule le pouvoit remarquer, & il lui fit voir un visage dont la beauté & la jeunesse ne démentoient point l'habillement de femme. Il vit bien que ce déguisement ne l'avoit pas rendu méconnoissable à Elsibery; il lui demanda néanmoins s'il étoit assez heureux pour être reconnu; Elsibery, dont le voile n'étoit pas entiérement baissé, tournant les yeux du côté d'Alamir sans tourner la tête: Je ne vous connois que trop, lui dit-elle, mais je tremble pour le péril où vous êtes. Il n'y en a point où je ne m'expose, lui répondit-il, plutôt que de ne vous point voir.

Ce n'étoit pas pour me voir, lui dit-elle, que vous vous étiez exposé dans la maison des bains, & peut-être n'eſt-ce pas encore pour moi que vous êtes ici. C'eſt pour vous ſeule, Madame, repliqua-t-il, & vous me verrez tous les jours dans ce même hazard, ſi vous ne me donnez quelque moyen de vous parler. Je vai demain avec ma mére au Palais du Calife, reprit-elle, trouvez-vous-y avec le Prince; mon voile ſera levé, parce que c'eſt la premiére fois que j'y entre. Elle ſe tut, & ne voulut plus rien dire, de peur d'être entendue des femmes qui étoient proche d'elle.

Alamir demeura bien embarraſſé ſur le rendez-vous qu'elle lui donnoit. Il ſçavoit bien que la premiére fois que l'on méne les femmes de qualité au Palais du Calife, ſi le Calife ou les Princes leurs enfans entrent dans le lieu où elles ſont, elles ne baiſſent point leur voile, & hors cette premiére fois on ne les y revoit jamais que voilées. Ainſi Alamir étoit aſſuré de voir Elſibery; mais pour la voir il falloit ſe faire connoître pour le Prince de Tharſe, & c'étoit à quoi il ne pouvoit ſe réſoudre. Le plaiſir d'être aimé par le ſeul agrément de ſa perſonne, le touchoit ſi fort, qu'il ne vouloit pas s'en

s'en priver. C'étoit aussi une chose fâcheuse de perdre une occasion de voir Elsibery, & une occasion qu'elle lui donnoit elle-même. Cette legére jalousie qu'elle lui avoit témoignée de l'avoir trouvé dans la maison des bains, où il n'étoit pas pour elle, l'engageoit encore à ne manquer à rien de ce qui la pouvoit persuader d'un véritable attachement. Cet embarras le fit demeurer longtems sans lui répondre; enfin il lui demanda s'il ne pourroit point lui écrire : Je n'oserois me fier à personne, lui dit-elle, mais gagnez, s'il vous est possible, une esclave qui s'appelle Zabelec.

Alamir demeura satisfait de ces paroles; on sortit du Temple; il alla changer d'habit, & penser à ce qu'il devoit faire le lendemain. Quelque difficulté qui lui parût à cacher sa qualité à Elsibery, & quelque peine que cette entreprise lui donnât, parce qu'elle l'obligeoit à fuïr la personne du monde qu'il avoit le plus d'envie de rencontrer, il résolut de l'éxécuter, & il voulut voir s'il seroit véritablement aimé sans le secours de sa naissance. Après avoir résolu de quelle maniére il se devoit conduire, il écrivit cette lettre à Elsibery.

LETTRE D'ALAMIR A ELSIBERY.

SI j'avois déja mérité quelque chose auprès de vous, ou si vous m'aviez donné quelque espérance, peut-être que je ne vous demanderois pas ce que je vai vous demander, quoiqu'il semblât que j'eusse plus de raison de le prétendre. Mais, Madame, à peine me connoissez-vous ; je n'oserois me flatter d'avoir fait quelque impression dans votre cœur ; vous n'êtes engagée ni par vos sentimens, ni par vos paroles, & vous allez demain dans un lieu où vous verrez un Prince qui n'a jamais rien vû de beau qu'il n'ait aimé. Que ne dois-je point craindre, Madame, de cette entrevûë ? Je ne puis douter qu'Alamir ne vous aime ; & quoiqu'il y ait peut-être du caprice à craindre autant que je le crains que vous ne voyez ce Prince, & qu'il ne soit assez heureux pour vous plaire, je ne puis

puis m'empêcher de vous ſupplier de ne le voir pas. Pourquoi me refuſeriez - vous, Madame ? ce n'eſt point une faveur que je vous demande, & je ſuis peut-être le ſeul homme du monde qui ait jamais ſouhaité une pareille choſe. Je ſçai bien qu'elle vous doit paroître bizarre, elle me le paroît encore plus qu'à vous ; mais ne refuſez pas cette grace à un homme qui vient d'expoſer ſa vie pour vous pouvoir dire ſeulement qu'il vous aime.

Après avoir écrit cette lettre, il ſe déguiſa, afin d'aller lui-même avec des gens à qui il ſe fioit, tâcher d'apprendre qui étoit celui dont Elſibery lui avoit parlé. Il fit tant de diligence autour de la maiſon du Gouverneur de Lemnos, qu'enfin un vieil Eſclave qu'il gagna, lui alla querir Zabelec. Il vit de loin venir ce jeune Eſclave, il fut ſurpris de la beauté de ſa taille, & de la délicateſſe de ſon viſage. Alamir ſe cachoit dans l'enfoncement d'un portique où il faiſoit aſſez obſcur, & ce jeune Eſclave en s'approchant regardoit Alamir comme s'il eût été de ſa connoiſſance. Enfin lorſqu'il fut près de lui, ce Prince ſans ſe faire voir, commença à lui parler d'Elſibery. L'Eſclave entendant cette voix qu'il ne con-

noiſſoit point, changea tout d'un coup de viſage, & après avoir fait un grand ſoupir, il baiſſa les yeux, & demeura ſans parler, avec une triſteſſe ſi profonde, qu'Alamir ne put s'empêcher de lui en demander la cauſe. Je croyois connoître celui qui me demandoit, lui répondit-il, & je ne croyois pas que ce fût d'Elſibery dont on me voulût parler; mais achevez, tout ce qui regarde Elſibery me touche ſenſiblement. Alamir fut ſurpris & embarraſſé de la maniére dont cet Eſclave lui parloit; il acheva néanmoins ce qu'il avoit commencé, & lui donna une lettre, ne ſe faiſant connoître que ſous le nom de Selemin. La triſteſſe & la beauté de cet Eſclave, firent imaginer à ce Prince que c'étoit quelque Amant d'Elſibery, qui s'étoit déguiſé pour être auprès d'elle. Le trouble qu'il lui avoit vû lorſqu'il lui avoit parlé de lui donner des lettres, ne l'en laiſſoit pas douter; mais il penſoit auſſi que ſi Elſibery eût connu cet Eſclave pour ſon Amant, elle ne l'auroit pas choiſi pour lui donner des lettres d'un rival; enfin cette avanture l'embarraſſoit, & de quelque maniére qu'elle pût être, l'Eſclave lui paroiſſoit trop aimable, & d'un air trop au-deſſus de ſa condition, pour

pour le souffrir sans peine auprès d'Elsibery.

Il attendit le lendemain avec diverses sortes d'inquiétudes ; il alla de bonne heure chez la Princesse sa mére. Jamais Amant n'a eu tant d'impatience de voir sa Maîtresse, qu'Alamir avoit de désir de ne pas voir la sienne ; & jamais un Amant n'a eu tant de raison de souhaiter de ne la pas voir. Il pensoit que si Elsibery ne venoit point au Palais, c'étoit lui accorder la grace qu'il lui avoit demandée, que c'étoit aussi une marque qu'elle avoit reçu la lettre qu'il avoit mise entre les mains de Zabelec, & que si cet Esclave la lui avoit renduë, il falloit qu'il ne fût pas son rival. Enfin en ne voyant point arriver Elsibery avec sa mére, elle apprenoit qu'il avoit un commerce établi avec elle, qu'il n'avoit point de rival, & qu'il pouvoit espérer d'être aimé. Il étoit occupé de ces pensées, lorsqu'on le vint avertir que la mére d'Elsibery arrivoit, & il eut le plaisir de voir qu'elle n'étoit pas suivie de sa fille. Jamais transport n'a été pareil au sien. Il se retira, ne voulant pas même que son visage fût connu de la mére de sa Maîtresse, & s'en alla attendre chez lui

 l'heure

ure qu'il avoit priſe pour parler à
elec.

e bel Eſclave revint le trouver, avec
ant de triſteſſe ſur le viſage qu'il en
it le jour précédent, & lui apporta
éponſe d'Elſibery. Ce Prince fut char-
de cette lettre, il y trouva de la mo-
ie mêlée avec beaucoup d'inclination.
e l'aſſuroit qu'elle auroit pour lui la
plaiſance de ne point voir le Prince
Tharſe, & qu'elle n'auroit jamais de
ugnance à lui accorder de pareilles
ces. Elle le prioit auſſi de ne rien ha-
der pour lui parler, parce que ſa ti-
ité naturelle & la maniére dont elle
it gardée, rendoit inutile tout ce qu'il
rroit entreprendre. Alamir, quoique
s-ſatisfait de cette lettre, ne pouvoit
ccoutumer à la beauté & à la triſteſſe
l'Eſclave; il lui fit pluſieurs queſtions
les moyens dont il pourroit ſe ſervir
ur voir Elſibery; mais l'Eſclave n'y
ondit qu'avec beaucoup de froideur.
procédé augmenta les ſoupçons du
ince; & comme il ſe trouvoit plus tou-
é de la beauté d'Elſibery, qu'il ne l'a-
it jamais été d'aucune autre, il crai-
oit d'entrer dans le même état où il
oit mis toutes celles qu'il avoit aimées,
de s'engager avec une perſonne qui

au

auroit d'autres attachemens. Cependant il lui écrivoit tous les jours, il l'obligeoit à lui aprendre les lieux où elle alloit; & son amour lui donnoit autant de soin de la fuïr dans les lieux publics où elle le pouvoit connoître pour le Prince, qu'il avoit d'application à chercher les moyens de la voir en particulier. Il considéra si bien tous les environs de la maison où elle logeoit, qu'il remarqua que le haut qui étoit couvert en terrasse, avoit une espéce de balcon avancé sur une petite rue si étroite, que l'on pouvoit se parler de la maison qui étoit de l'autre côté. Il trouva bien-tôt le moyen de se rendre maître de cette maison; il écrivit à Elsibery qu'il la conjuroit de venir la nuit sur sa terrasse, & qu'il pourroit l'y entretenir. Elle y vint: Alamir pouvoit facilement lui parler sans être entendu, & l'obscurité n'étoit pas si grande, qu'il n'eût le plaisir de distinguer cette beauté dont il étoit si touché.

Ils entrérent dans une longue conversation sur les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elsibery voulut être éclaircie de l'avanture qui l'avoit conduit dans la maison des bains. Il lui avoua la vérité, & lui conta tout ce qui s'étoit passé entre Zoromade & lui. Les jeunes

onnes font trop touchées de ces for-
le facrifices pour en craindre les con-
ences pour elles-mêmes. Elfibery
t une inclination violente pour Ala-
elle s'engagea entiérement dans cet-
nverfation, & ils réfolurent de fe
ir dans le même lieu. Comme il étoit
de fe retirer, il tourna la tête par
rd, & fut bien furpris de voir dans
oin de la terraffe ce bel Efclave,
lui avoit déja donné tant d'inquié-

l ne put cacher fon chagrin, & pre-
la parole : Si je vous ai témoigné
jaloufie, dit-il à Elfibery, la pre-
e fois que je vous ai écrit, oferai-je,
ame, vous en témoigner encore la
niére fois que je vous parle ? Je fçai
les perfonnes de votre qualité ont
ours des Efclaves auprès d'elles ; mais
e femble qu'ils ne font point de l'â-
& de l'air de celui que je vois auprès
vous. J'avouë que ce que je connois
a perfonne & de l'efprit de Zabelec,
le rend auffi redoutable que me le
rroit être le Prince de Tharfe. Elfi-
y fourit de ce difcours, & appellant
el Efclave : Venez Zabelec, lui dit-
, venez guerir Selemin de la jalou-
que vous lui donnez, je ne l'oferois
faire

faire ſans votre conſentement. Je voudrois, Madame, lui répondit Zabelec, que vous euſſiez la force de lui laiſſer la jalouſie. Ce n'eſt pas par mon intérêt que je le ſouhaite, c'eſt par le votre, & par la crainte des malheurs où je voi bien que vous vous plongez. Mais, Seigneur, continua l'Eſclave, en s'adreſſant au Prince, qu'elle ne connoiſſoit que pour Selemin, il n'eſt pas juſte de vous laiſſer ſoupçonner la vertu d'Elſibery.

Je ſuis une malheureuſe, que le hazard a mis à ſon ſervice ; je ſuis Chrétienne, Grecque, & d'une naiſſance fort au deſſus de la condition où vous me voyez. Quelque beauté, dont il ne paroît peut-être plus de marques, m'avoit attiré pluſieurs Amans pendant ma premiére jeuneſſe ; je trouvai en eux ſi peu de fidélité & tant de trahiſon, que je ne les regardai qu'avec mépris. Un plus infidéle que les autres, mais qui ſçavoit mieux ſe déguiſer, ſe fit aimer de moi. Je rompis à cauſe de lui un mariage très conſidérable pour ma fortune ; mes parens nous perſécutérent ; il fut obligé de ſe retirer ; il m'épouſa, je me déguiſai en homme, & je le ſuivis. Nous nous embarquâmes ; il ſe trouva dans notre Vaiſſeau une perſonne aſſez aima-

ble, que quelque avanture extraordinaire obligeoit auſſi-bien que moi à paſſer en Aſie. Mon mari en devint amoureux : nous fûmes attaqués & pris par les Arabes : ils partagérent les Eſclaves ; on donna le choix à mon mari, & à un de ſes parens, d'être du nombre des Eſclaves qui appartenoient au Lieutenant du Navire, ou de ceux qui appartenoient au Capitaine. Le ſort m'avoit donné à ce dernier, & par une ingratitude ſans exemple, je vis mon mari choiſir d'aller avec le Lieutenant pour ſuivre cette perſonne qu'il aimoit. Ma préſence, mes larmes, ni ce que j'avois fait pour lui, & l'état où il me laiſſoit, ne le purent toucher. Jugez de ma douleur ; on me conduiſit ici ; ma bonne fortune me donna au pére d'Elſibery. Quoi que j'aye vû de l'infidélité de mon mari, je ne ſçaurois perdre entiérement l'eſpérance de ſon retour, & ce fut ce qui cauſa les changemens que vous remarquâtes à mon viſage le premier jour que j'allai parler à vous. J'avois eſpéré que c'étoit lui qui me demandoit ; & quelque mal fondé que fût cet eſpoir, je ne pus le perdre ſans douleur. Je ne m'oppoſe point à l'inclination qu'Elſibery a pour vous ; je ſçai par une cruelle expérience, combien il eſt

est inutile de s'oppofer à ces fortes de fentimens : mais je la plains, & je prévois les vives douleurs que vous lui cauferez. Elle n'a jamais eu de paffion ; elle va avoir pour vous un attachement fincére & véritable, qu'aucun homme qui a déja aimé ne peut mériter.

Quand elle eut ceffé de parler, Elfibery dit à Alamir que fon pére & fa mére connoiffoient fa qualité, fon fexe & fon mérite; mais que des raifons qu'elle avoit de demeurer inconnuë, faifoient qu'on la traitoit en apparence comme un Efclave. Ce Prince demeura furpris de l'efprit & de la vertu de Zabelec, & il eut beaucoup de joie de connoître combien la jaloufie qu'il en avoit euë avoit été mal fondée. Il trouva dans la fuite tant de charmes & tant de fincérité dans les fentimens d'Elfibery, qu'il étoit perfuadé qu'il n'avoit jamais été aimé que par elle. Elle l'aimoit fans autre deffein que de l'aimer, & fans penfer quelle fin auroit fa paffion : elle ne s'informoit ni de fa fortune, ni de fes intentions ; elle hazardoit toutes chofes pour le voir, & faifoit aveuglement tout ce qu'il pouvoit fouhaiter. Une autre perfonne auroit trouvé de la contrainte dans la conduite qu'il défiroit d'elle ; car comme il

vouloit

vouloit toujours qu'elle le crût Selemin il étoit forcé de l'empêcher de se trouver à de certaines Fêtes publiques où il étoit obligé de paroître pour le Prince; mais elle ne trouvoit rien de difficile pour lui plaire.

Alamir se trouva heureux pendant quelque tems d'être aimé pour l'amour de lui-même; mais enfin il lui vint dans l'esprit, qu'encore qu'Elsibery l'eût aimé sans sçavoir qu'il étoit le Prince de Tharse, peut-être ne laisseroit-elle pas de l'abandonner pour un homme qui auroit cette qualité. Il résolut de mettre son cœur à cette épreuve, de lui faire passer le véritable Selemin pour le Prince de Tharse, de faire en sorte qu'il lui témoignât de l'amour, & de voir de ses propres yeux de quelle maniére elle le traiteroit. Il apprit son intention à Selemin, & ils trouvérent ensemble les moyens de l'exécuter. Alamir fit une course de chevaux, & dit à Elsibery, que pour lui donner quelque part de ce divertissement, il obligeroit le Prince à passer avec toute sa troupe devant ses fenêtres, qu'ils auroient les mêmes habits, qu'il marcheroit à côté de lui; & que bien qu'il eût toujours appréhendé qu'elle ne vit Alamir, il se croyoit trop assuré

ſuré de ſon cœur pour craindre que ce Prince n'attirât ſes regards, ſur-tout dans un lieu où il ſeroit aſſez proche pour les partager. Elſibery demeura perſuadée que celui qu'elle verroit auprès de ſon Amant, ſeroit le Prince de Tharſe ; & le lendemain voyant le véritable Selemin auprès d'Alamir, elle ne douta point que ce ne fût ce Prince : Elle trouva même que ſon Amant avoit tort de lui avoir dépeint Alamir comme un homme ſi redoutable, & il lui parut qu'il n'étoit pas ſi agréable que celui qu'elle croyoit ſon favori. Elle n'oublia pas de dire à Alamir le jugement qu'elle avoit fait ; mais ce n'étoit pas aſſez pour le ſatisfaire. Il voulut encore éprouver ſi ce faux Prince ne lui plairoit point lorſqu'il lui paroîtroit amoureux d'elle, & qu'il lui propoſeroit de l'épouſer.

A une de ces Fêtes des Arabes, où le Prince n'étoit point obligé de paroître en public, il dit à Elſibery qu'il ſe déguiſeroit pour ſe trouver auprès d'elle. Il ſe déguiſa en effet, & mena Selemin avec lui. Ils ſe mirent proche d'Elſibery, & Selemin l'appella deux ou trois fois. Comme elle avoit Alamir dans l'eſprit, elle ne douta point que ce ne fût lui, & prenant un tems où perſonne ne

la

la regardoit, elle leva son voile pour se faire voir & pour lui parler; mais elle fut bien surprise de trouver auprès d'elle celui qu'elle croyoit le Prince de Tharse. Selemin témoigna être surpris, & touché de sa beauté; il voulut lui parler, mais elle ne l'écouta point, & troublée de cette avanture, elle se rapprocha de sa mére, en sorte que Selemin ne put l'aborder de tout le reste du jour. La nuit Alamir vint lui parler sur la terrasse, & lui conta ce qui lui étoit arrivé avec une vérité si exacte & une si grande crainte qu'il ne la soupçonnât d'y avoir contribué, qu'il devoit en être satisfait. Néanmoins il ne s'en contenta pas; il fit gagner le vieil Esclave qu'il avoit déja trouvé sensible aux présens, pour donner une lettre à Elsibery de la part du Prince. Lorsque cet Esclave voulut la lui donner, elle la refusa, & lui fit une sévére réprimande. Elle en rendit compte à Alamir qui le sçavoit déja, & qui jouissoit du plaisir de sa tromperie. Pour achever ce qu'il avoit résolu, il mena Selemin sur la terrasse, où il avoit accoutumé de parler à Elsibery, & se cacha en sorte qu'elle ne le pouvoit voir, mais il pouvoit entendre toutes leurs paroles.

roles. La ſurpriſe d'Elſibery fut extrême, lorſqu'elle vit ſur la terraſſe celui qu'elle croyoit le Prince. Son premier mouvement fut de s'en aller ; mais le ſoupçon que ſon Amant la ſacrifioit au Prince, & l'envie de s'en éclaircir, la retinrent pour quelques momens. Je ne vous dirai point, Madame, lui dit Selemin, ſi c'eſt par mon adreſſe, ou du conſentement de celui que vous croyez trouver ici, que j'occupe la place qui lui étoit deſtinée. Je ne vous dirai pas même s'il ignore les ſentimens que j'ai pour vous ; vous en jugerez par la vraiſemblance, & par le pouvoir que la qualité de Prince me peut donner. Je veux ſeulement vous apprendre que d'une ſeule vûe vous avez fait en moi ce que de longs attachemens n'avoient pû faire. Je n'ai jamais voulu m'engager, & je ne regarde préſentement d'autre bonheur que celui de vous faire accepter la dignité où je me trouve. Vous êtes la ſeule à qui je l'aye offerte, & vous ſerez la ſeule à qui je l'offrirai. Songez plus d'une fois, Madame, à me refuſer, & penſez qu'en refuſant le Prince de Tharſe, vous refuſez la ſeule choſe qui vous peut retirer de cette captivité éternelle où vous êtes deſtinée.

Elſibery

Elsibery n'entendit plus tout ce que lui dit celui qu'elle croyoit le Prince. Sitôt qu'il lui eût donné lieu de croire que son Amant la sacrifioit à mon ambition, & sans répondre à ce qu'il lui venoit de dire : Je ne sçai, Seigneur, lui dit-elle, par quelle avanture vous vous trouvez ici ; mais de quelle maniére que ce puisse être, je ne dois pas avoir de plus longue conversation avec vous ; & je vous supplie de trouver bon que je me retire. En disant ces paroles, elle quitta la terrasse avec Zabelec qui l'avoit suivie, & s'en alla dans sa chambre avec autant d'inquiétude, qu'Alamir avoit de joie & de tranquillité. Il voyoit avec plaisir qu'elle méprisoit les offres d'une si grande fortune, dans le même moment qu'elle avoit lieu de croire qu'il l'avoit trompée, & il ne pouvoit plus douter qu'elle ne fût à l'épreuve des sentimens d'ambition qu'il avoit appréhendés. Le lendemain il essaya encore de lui faire donner une Lettre de la part du Prince, pour voir si le dépit ne l'auroit point fait changer ; mais le vieil Esclave qui la voulut donner, fut aussi maltraité qu'il l'avoit été la premiére fois.

Elsibery avoit passé la nuit avec une douleur incroyable ; toutes les apparences

ces étoient que son Amant l'avoit trahie ; lui seul pouvoit avoir appris leur intelligence , & le lieu où ils se parloient. Néanmoins la tendresse qu'elle avoit pour lui, ne lui permettoit pas de le condamner sans l'entendre. Elle le revit le jour suivant, & il sçut si bien lui persuader qu'il avoit été trahi par un de ses gens, & que le Calife à la priére de son fils l'avoit retenu une partie de la nuit pour l'empêcher de venir sur la terrasse , qu'il se justifia entiérement auprès d'Elsibery, & lui persuada même qu'il avoit un déplaisir sensible de la passion que le Prince avoit pour elle. La belle Esclave n'étoit pas si aisée à persuader qu'Elsibery , & son expérience de la tromperie des hommes ne lui permettoit pas d'ajouter foi aux paroles du faux Selemin. Elle tâcha en vain de faire voir à Elsibery qu'il la trompoit ; mais peu de tems après, le hazard lui donna lieu de l'en convaincre.

Le véritable Selemin n'étoit pas si occupé des galanteries du Prince, qu'il n'en eût pour lui-même. La personne qu'il aimoit alors avoit pour confidente une jeune Esclave, qui étoit touchée d'une passion violente pour Zabelec , qu'elle prenoit pour un homme. Elle lui conta

l'amour de Selemin & de sa Maîtresse, & la maniére dont ils se voyoient. Zabelec qui ne connoissoit Alamir que sous le nom de Selemin, se fit instruire par cet Esclave de tout ce qui pouvoit faire voir à Elsibery l'infidélité de son amant; & alla le lui apprendre à l'heure même. On ne peut être plus sensiblement affligé, que le fut cette belle personne; mais elle s'abandonna à son affliction, sans s'emporter contre celui qui la causoit. Zabelec fit tous ses efforts pour lui persuader de cesser entiérement de voir Alamir, & de n'écouter plus des justifications qui ne pouvoient être que de nouvelles tromperies. Elsibery eût bien voulu suivre ses conseils; mais elle n'en avoit pas la force.

Alamir vint le soir même sur la terrasse, & il fut bien étonné lorsqu'Elsibery commença leur conversation par un torrent de larmes, & ensuite par des reproches si tendres, que ceux même qui ne l'auroient pas aimée en auroient été touchés. Il ne pouvoit comprendre de quoi on pouvoit l'accuser, ni par quel bizarre effet du hazard, n'ayant jamais été fidéle que pour Elsibery, elle fut presque la seule qui l'eût accusé d'infidélité. Il se défendit avec toute la force
que

que donne la vérité ; mais malgré la disposition qu'avoit Elsibery à le croire innocent, elle ne pouvoit ajouter de foi à ses paroles. Il la pressa de lui nommer celle qu'elle l'accusoit d'aimer ; elle le fit, & lui conta toutes les circonstances de leur commerce. Alamir fut bien surpris, lorsqu'il vit que c'étoit le nom de Selemin qui le faisoit paroître coupable, & il fut bien embarrassé sur la maniére dont il devoit se justifier. Il ne put se déterminer sur l'heure, & il se contenta de faire de nouveaux sermens de son innocence sans entrer dans d'autres justifications. Son embarras & des paroles si générales, ne laissérent plus douter Elsibery de son infidélité.

Cependant ce Prince vint conter son malheur à Selemin, & chercher avec lui les moyens de faire paroître son innocence. Je romprois pour l'amour de vous, lui dit Selemin, avec la personne que j'aime, si vous en pouviez tirer quelque avantage ; mais quand je cesserois de la voir, Elsibery croiroit toujours qu'au moins il y a eu un tems où vous lui avez été infidéle, & ainsi elle ne pourroit plus avoir de confiance en vos paroles. Si vous voulez la guérir entiérement de ses soupçons, je croi que vous lui devez avouer

avouer qui vous êtes & qui je ſuis. Elle vous a aimé ſans que votre qualité ait contribué à ſa paſſion ; elle m'a cru le Prince de Tharſe, & m'a mépriſé pour l'amour de vous ; il me ſemble que c'eſt tout ce que vous aviez à ſouhaiter. Vous avez raiſon, mon cher Selemin, s'écria le Prince ; mais je ne ſçaurois me réſoudre à apprendre ma naiſſance à Elſibery ; je perdrai en la lui apprenant, ce qui a fait le charme de mon amour ; je hazarderai le ſeul véritable plaiſir que j'aye jamais eu, & je ne ſçai ſi je ne perdrai point la paſſion que j'ai pour elle. Songez auſſi, Seigneur, répondit Selemin, qu'en paroiſſant encore ſous mon nom vous perdrez le cœur d'Elſibery, & qu'en le perdant vous perdrez en effet tous les plaiſirs qu'une fauſſe imagination vous fait craindre de ne trouver plus.

Selemin parla avec tant de force à Alamir, qu'enfin il le fit réſoudre à déclarer la vérité à Elſibery. Il le fit dès le même ſoir, & jamais perſonne n'a paſſé en un moment d'un état ſi déplorable à un état ſi heureux. Elle trouvoit des marques d'une paſſion très-ſincère, & très-délicate dans tout ce qui lui avoit paru des tromperies ; elle avoit le plaiſir d'avoir

d'avoir persuadé son attachement à Alamir sans le connoître pour le Prince : enfin, elle étoit dans une joie que son cœur étoit à peine capable de contenir. Elle la laissa voir toute entiére à Alamir ; mais cette joie lui fut suspecte ; il crut que le Prince de Tharse y avoit part, & qu'Elsibery étoit touchée du plaisir de l'avoir pour Amant. Néanmoins il ne le lui témoigna pas, & continua de la voir avec soin. Zabelec étoit surprise de s'être trompée en se défiant de la passion des hommes, & elle envioit le bonheur d'Elsibery d'en avoir trouvé un si fidéle. Elle n'eut pas long-tems sujet de l'envier ; il étoit impossible que des choses aussi extraordinaires que celles qu'Alamir avoit faites pour Elsibery, n'apportassent une nouvelle vivacité à la passion qu'elle avoit pour lui. Ce Prince s'en apperçut ; ce redoublement d'amour lui parut une infidélité, & lui causa le même chagrin que la diminution lui en auroit dû causer. Enfin il se persuada si bien que le Prince de Tharse étoit plus aimé qu'Alamir ne l'avoit été sous le nom de Selemin, que sa passion commença à diminuer, sans qu'il prît même de nouvel attachement. Il en avoit déja eu de tant de sortes, & celui qu'il venoit d'avoir

avoit

avoit eu d'abord quelque chofe de fi piquant, qu'il fe trouva infenfible à tous les autres. Elfibery vit finir infenfiblement l'amour & les foins qu'il avoit pour elle; & quoiqu'elle tâchat de fe tromper elle-même, elle ne put douter de fon malheur, lorfqu'elle apprit que le Prince s'en alloit voyager par toute la Grèce, & elle l'apprit avant qu'il lui en eût parlé. L'ennui qu'il trouvoit à Tharfe lui avoit infpiré ce deffein, & il l'exécuta fans que les priéres & les larmes d'Elfibery le puffent retenir.

La belle Efclave trouva alors que fa deftinée n'étoit pas plus malheureufe que celle d'Elfibery, & Elfibery chercha toute fa confolation à fe plaindre avec elle. Son mari fut tué, elle le fçut, & en eut une vive douleur malgré l'horrible infidélité qu'il lui avoit faite. Comme fa mort faifoit ceffer les raifons qu'elle avoit euës de fe cacher, elle pria le pére d'Elfibery de lui donner la liberté qu'il lui avoit offerte tant de fois. Il la lui accorda, & elle fe réfolut de s'en retourner paffer le refte de fa vie dans fon pays, éloignée du commerce de tous les hommes. Elle avoit parlé plufieurs fois à Elfibery de la Religion Chrétienne, & cette belle perfonne touchée de ce qu'elle lui en

en avoit dit, & de l'inconſtance d'Alamir dont elle n'eſpéroit point de ſe conſoler, ſe réſolut de ſe faire Chrétienne, de ſuivre Zabelec, & d'aller vivre avec elle dans un profond oubli de tous les attachemens de la terre. Elle partit ſans en avertir ſes parens, que par une lettre qu'elle leur laiſſa.

Alamir avoit déja commencé ſes voyages, & ce ne fut que par une Lettre de Selemin qu'il apprit ce que je viens de vous dire d'Elſibery. En quelque lieu qu'elle ſoit, peut-être trouveroit-elle de la conſolation, ſi elle avoit pû apprendre combien elle fut vengée de l'infidélité d'Alamir, par la paſſion violente que lui donna la beauté de Zayde.

Il arriva en Chypre, & aima cette Princeſſe, comme je vous l'ai dit, après avoir balancé quelque tems entre elle & moi; mais il l'aima avec une paſſion ſi différente de toutes celles qu'il avoit eues, qu'il ne ſe reconnoiſſoit pas lui-même. Il avoit toujours déclaré ſon amour auſſi-tôt qu'il l'avoit ſenti; il n'avoit jamais appréhendé d'offenſer celles à qui il le déclaroit, & à peine oſoit-il le laiſſer deviner à Zayde. Il fut ſurpris de ce changement; mais lorſque forcé par ſa paſſion il l'eut déclarée à Zayde, &

qu'il trouva que l'indifférence qu'elle avoit pour lui ne faisoit qu'augmenter l'amour qu'il avoit pour elle; quand il vit qu'il étoit déſeſpéré du traitement qu'il en recevoit, ſans ceſſer d'en être amoureux, & ſans croire qu'il pût ceſſer de l'être, il ſentit une douleur qui ne ſe peut repréſenter.

Quoi, diſoit-il à Mulziman, l'amour n'a jamais eu de pouvoir ſur moi qu'autant que j'ai voulu lui en donner; quand il m'auroit ſurmonté entiérement, il ne m'auroit donné que de la joie dans tous les lieux où j'ai aimé; & il faut que par la ſeule perſonne du monde en qui j'aye trouvé de la réſiſtance, il me domine avec un empire ſi abſolu, qu'il ne me reſte aucun pouvoir de me dégager. Je n'ai pû aimer toutes celles qui m'ont aimé; Zayde me mépriſe, & je l'adore. Eſt-ce ſon admirable beauté qui produit un effet ſi extraordinaire, ou ſeroit-il poſſible que le ſeul moyen de m'attacher fût de ne m'aimer pas? Ah! Zayde, ne me mettrez-vous jamais en état de connoître que ce ne ſont pas vos rigueurs qui m'attachent à vous?

Mulziman ne ſçavoit que lui répondre, tant il étoit ſurpris de l'état où il le voyoit. Il tâchoit néanmoins de le conſo-

ler,

ler, & d'adoucir ſes inquiétudes. Depuis que le pére de Zayde étoit arrivé, & qu'elle s'étoit ſi fortement déclarée ſur la réſolution de ne vouloir pas épouſer ce Prince, ſon déſeſpoir étoit encore augmenté, & le portoit à chercher la mort avec joie.

Voilà à peu près ce que j'appris de Mulziman, continua Felime, peut-être ne vous l'ai-je raconté qu'avec trop de ſoin; mais pardonnez aux charmes que trouvent celles qui ont de la paſſion à parler des perſonnes qu'elles aiment, quoique ce ſoit même ſur des ſujets déſagréables. Dom Olmond témoigna à cette Princeſſe, que bien loin qu'elle lui dût faire des excuſes de la longueur de ſon récit, il lui devoit des remerciemens de l'avoir inſtruit des avantures d'Alamir. Il la conjura d'achever ce qu'elle avoit commencé à lui dire, & elle reprit ainſi ſon diſcours.

Vous pouvez juger que ce que je ſçus des avantures & de l'humeur d'Alamir ne me donna pas d'eſpérance, puiſque j'apris que le ſeul moyen d'être aimée de lui, étoit de ne l'aimer pas. Cependant je ne l'en aimai pas moins; les dangers où il s'expoſoit tous les jours, me donnoient des inquiétudes mortelles. Je

croyois que tous les coups devoient tomber sur sa tête, & qu'il n'y avoit de péril que pour lui. J'étois si accablée, qu'il me sembloit que mes maux ne pouvoient plus augmenter : mais la fortune m'exposa à une sorte de douleur plus cruelle que tout ce que j'avois encore senti.

Quelques jours après que Mulziman m'eut raconté les avantures d'Alamir, j'en parlois avec Zayde, & je faisois de si tristes réflexions sur la cruauté de ma destinée, que mon visage étoit tout baigné de mes larmes. Une des femmes de Zayde passa dans le lieu où nous étions, & laissa la porte ouverte sans que je m'en apperçusse. Il faut avouer que je suis bien malheureuse, disois-je à Zayde, de m'être attachée à un homme si indigne en toutes façons des sentimens que j'ai pour lui. Comme j'achevois ces paroles, j'entendis quelqu'un dans la chambre ; je crus que c'étoit cette même femme qui venoit de passer ; mais à quel point fus-je surprise & troublée quand je vis que c'étoit Alamir, & qu'il étoit si proche de moi, que je ne pus douter qu'il n'eût entendu mes derniéres paroles. Mon trouble & les larmes qui couloient sur mon visage, m'ôtoient tous les moyens de lui cacher que ce que je venois de dire ne

fût

fût véritable. Les forces me manquérent, je perdis la parole, je souhaitai la mort ; enfin je me sentis dans le plus violent état où une personne se soit jamais trouvée. Pour achever la cruauté de mon avanture, la Princesse Alasinthe arriva suivie de plusieurs Dames qui se mirent à parler avec Zayde, en sorte que je demeurai seule avec Alamir.

Ce Prince me regarda avec un air qui témoignoit de la crainte d'augmenter encore l'embarras où il me voyoit. J'ai bien du déplaisir, Madame, me dit-il, d'être arrivé dans un tems où apparemment vous ne vouliez être entendue que de Zayde. Mais, Madame, puisque le hazard en a disposé autrement, trouvez bon que je vous demande, s'il est possible, qu'un homme qui a été assez heureux pour ne vous pas déplaire, puisse vous obliger à dire qu'il est indigne en toutes façons de l'attachement que vous avez pour lui. Je sçai bien qu'il n'y a point d'homme qui puisse être digne de la moindre de vos bontés, mais y en a-t-il quelqu'un qui puisse vous donner lieu de vous plaindre de ses sentimens ? Ne soyez point fâchée, Madame, que j'aye quelque part à votre confiance, vous ne m'en trouverez pas indigne, & avec

quelque ſoin que vous m'ayez caché ce que je viens d'apprendre, j'aurai néanmoins une extrême reconnoiſſance d'une choſe que je ne devrai qu'au hazard.

Alamir eût encore parlé long-tems s'il eût attendu que j'euſſe eu la force de l'interrompre. J'étois ſi hors de moi-même, & ſi combattue de la crainte de lui faire connoître qu'il étoit celui dont je me plaignois, & de la douleur de le voir perſuadé que j'en aimois un autre, qu'il m'étoit impoſſible de lui répondre. Vous croirez peut-être que lui ayant caché avec tant de ſoin la paſſion que j'avois pour lui, & le voyant ſi attaché à Zayde, il me devoit être indifférent qu'il s'imaginat que quelqu'autre eût pû me déplaire ; mais l'amour ſe fait déja une ſi grande violence de ſe cacher à la perſonne qui l'a fait naître, qu'il ne ſe peut faire encore la cruelle douleur de lui laiſſer croire qu'il ait été allumé par un autre. Alamir attribuoit tout mon embarras au chagrin de le voir perſuadé que j'avois quelque attachement. Je vois bien, Madame, reprit-il, que vous ſouffrez avec peine, que je ſois votre confident; mais il y a de l'injuſtice au chagrin que vous en avez. Peut-on avoir plus de

de respect pour vous que j'en ai, & plus d'intérêt à vous plaire ? Vous avez un pouvoir absolu sur cette belle Princesse de qui dépend toute ma destinée. Apprenez-moi, Madame, qui est celui dont vous vous plaignez ; & si j'ai autant de pouvoir sur lui que vous en avez sur celle que j'adore, vous verrez si je ne sçaurai pas lui faire connoître son bonheur, & le rendre digne de vos bontés.

Les paroles d'Alamir augmentoient mon trouble & mon agitation. Il me pressa encore de lui dire de qui je me plaignois ; mais que toutes les raisons qui lui donnoient envie de le sçavoir, me le faisoient paroître indigne de l'apprendre : enfin Zayde qui jugea de l'embarras où j'étois, vint nous interrompre, sans qu'il eût été en mon pouvoir de dire une seule parole à Alamir. Je m'en allai sans jetter les yeux sur lui ; mon corps ne put soutenir l'agitation de mon esprit ; je tombai malade dès la nuit même, & ma maladie fut très-longue.

Dans le nombre de gens de qualité qui demeuroient dans l'Isle de Chypre, il étoit difficile que quelqu'un ne se fût attaché à moi, & ne prît intérêt à la conservation de ma vie. J'apprenois les soins qu'ils avoient de sçavoir de mes nouvel-

les ; je considérois le peu d'effet que leur amour avoit produit ; & quand je pensois que si Alamir avoit connu mon attachement, il n'auroit pas fait plus d'impression sur lui, qu'en faisoit sur moi la passion de ceux qui m'aimoient, je me trouvois heureuse d'être assurée qu'il ignoroit mes sentimens. Mais il faut pourtant avouer que c'étoit un bonheur qui n'étoit goûté que de ma raison, & à quoi mon cœur ne prenoit aucune part. Quand je commençai à me porter assez bien pour être vûe, je retardai autant que je pus les occasions de voir Alamir, & lorsque je le revis, je remarquai qu'il m'observoit avec beaucoup de soin, afin d'apprendre par mes actions qui étoit celui dont je me plaignois. Plus je voyois qu'il m'observoit, plus je maltraitois ceux qui s'étoient attachés à moi. Quoiqu'il y en eût plusieurs dont le mérite & la qualité ne me dussent point faire de honte, il n'y en avoit aucun dont je ne trouvasse ma gloire blessée. Je ne pouvois supporter qu'il crût que j'aimois sans être aimée, & il me sembloit que je lui en paroissois moins digne de lui.

Les troupes de l'Empereur pressérent si fort Famagouste, que tous les Arabes jugérent qu'il falloit l'abandonner. Zulema

ma & Osmin résolurent de nous faire embarquer avec les Princesses Alasinthe & Belenie. Alamir prit aussi la résolution de quitter Chypre, & pour suivre Zayde, & pour sortir d'un lieu où sa valeur ne pouvoit plus être utile. Il avoit conservé une extrême curiosité de sçavoir qui étoit celui dont il m'avoit oui parler ; & lorsque nous fûmes prêts à partir, & qu'il vit que ma tristesse n'augmentoit point : Quoique vous abandonniez Chypre, me dit-il, sans qu'il paroisse en vous de nouvelles marques d'affliction, il n'est pas impossible, Madame, que vous ne sentiez ce départ ; faites-moi la grace de m'apprendre qui est celui à qui vous prenez intérêt. Il n'y a point d'homme de tous ceux qui sont ici, que je n'engage aisément à faire le voyage d'Afrique, & vous aurez le plaisir de le voir sans qu'il sçache même que vous l'avez désiré. Je n'ai point voulu m'opiniâtrer, lui répondis-je, à vous ôter une opinion que vous avez prise sur des apparences assez vrai-semblables; mais je vous assure néanmoins, que ces apparences sont trompeuses. Je ne laisse personne à Famagouste à qui je prenne intérêt, & ce n'est point par aucun changement qui soit arrivé dans mon cœur.

 Je

Je vous entens, Madame, repartit Alamir; celui qui a été aſſez heureux pour vous plaire n'eſt point ici; je le cherchois inutilement parmi ceux qui vous adorent, & il étoit ſans doute parti de Chypre devant que j'euſſe l'honneur de vous voir. Ce n'eſt ni devant que vous m'euſſiez vûe, ni depuis que vous êtes ici, lui repliquai-je aſſez bruſquement, que quelqu'un a été aſſez heureux pour me plaire, & je vous ſupplie de ne me parler plus d'une choſe qui m'offenſe.

Alamir voyant bien que je lui avois répondu avec colére, ne m'en dit pas davantage, & m'aſſura qu'il ne m'en parleroit jamais. Je fus bien aiſe d'avoir fini des converſations où j'étois toujours en hazard de laiſſer voir ce que je ſouhaitois ſi ardemment de cacher. Enfin nous nous embarquâmes, & notre navigation fut d'abord ſi heureuſe, que nous ne devions pas croire qu'elle finît par un naufrage auſſi malheureux que celui que nous fîmes aux côtes d'Eſpagne, comme je vous le dirai bientôt.

Felime alloit continuer ſon récit, lorſqu'on la vint avertir que ſa mére ſe trouvoit plus mal que de coutume. Quoique j'euſſe encore beaucoup de choſes à vous apprendre, dit-elle à Dom Olmond en

le

le quittant, je vous en ai aſſez appris pour vous faire juger que ma vie eſt attachée à celle d'Alamir, & pour vous engager à me tenir la parole que vous m'avez donnée. Je vous la tiendrai exactement, Madame, lui répondit-il ; mais je vous ſupplie de vous ſouvenir auſſi, que vous devez m'inſtruire du reſte de vos avantures.

Le lendemain il alla trouver le Roi. Si-tôt que ce Prince le vit, il voulut ſatisfaire l'impatience & l'inquiétude qui paroiſſoient ſur le viſage de Conſalve, & les amenant tous deux dans ſon cabinet, il ordonna à Dom Olmond de lui dire s'il avoit vû Felime, & ſi elle lui avoit appris quel intérêt elle prenoit à la conſervation d'Alamir. Dom Olmond ſans faire paroître qu'il pénétrat dans les raiſons qui donnoient au Roi tant de curioſité pour les avantures de ce Prince, fit un récit exact de tout ce qu'il avoit ſçu par Felime de ſa paſſion pour Alamir, de celle d'Alamir pour Zayde, & de tout ce qui leur étoit arrivé juſqu'à leur départ de Chypre. Lorſqu'il eut achevé, il jugea bien que la converſation n'étoit pas auſſi libre entre le Roi & Conſalve, que s'il n'eût pas été préſent ; & pour les laiſſer en liberté, il tei-

gnit d'être obligé de s'en retourner à Oropeza.

Si-tôt qu'il fut parti, le Roi regardant son Favori avec un air qui témoignoit les sentimens qu'il avoit pour lui : Croyez-vous encore, lui dit-il, qu'Alamir soit aimé de Zayde ? Croyez-vous que ce soit elle qui ait fait écrire Felime, & ne voyez-vous pas combien vos craintes ont été mal fondées ? Non, Seigneur, reprit tristement Consalve, tout ce que Dom Olmond vient de raconter, ne me persuade pas encore que je n'aye point de sujet de craindre. Zayde n'a peut-être que d'abord aimé Alamir, ou elle l'a caché à Felime, voyant l'amour qu'elle avoit pour ce Prince ; mais qui pleuroit Zayde lorsqu'elle fit naufrage aux côtes d'Espagne, si ce n'étoit Alamir qu'elle croyoit mort ? A qui puis-je ressembler, si ce n'est à ce Prince ? Felime n'a parlé que de lui dans son récit : Zayde l'a trompée, Seigneur, ou Zayde ne lui a avoué les sentimens qu'elle avoit pour lui, que depuis qu'elle a été chez Alphonse ; tout ce que j'ai appris ne détruit point les opinions que j'ai eues, & je crains bien que ce qui me reste encore à apprendre, ne les confirme plutôt que de les détruire.

Il

Il étoit si tard lorsque Consalve quitta le Roi, qu'il ne devoit penser qu'à chercher du repos ; mais son inquiétude ne lui permit pas d'en trouver ; le récit de Felime augmentoit sa curiosité, & le laissoit encore dans cette cruelle incertitude, où il étoit depuis si long-tems. Sur le matin, un Officier de l'armée qui revenoit d'Oropeza, lui apporta un billet de Dom Olmond ; il l'ouvrit, & y trouva ces mots.

LETTRE
DE
DOM OLMOND,
A
CONSALVE.

Felime m'a tenu sa parole, & m'a conté le reste de ses avantures. Le seul amour qu'elle a pour Alamir, a causé les soins qu'elle a eus de sa vie. Zayde n'y prend point d'intérêt, & si quelqu'un en prenoit à Zayde, ce n'est pas d'Alamir qu'il devroit être jaloux.

Ce billet jetta Consalve dans un nouvel embarras, & lui fit penser qu'il s'étoit trompé seulement lorsqu'il avoit crû qu'Alamir étoit aimé, mais qu'il ne s'étoit pas trompé, lorsqu'il avoit cru que Zayde avoit quelque passion. La Lettre qu'il lui avoit vû écrire chez Alphonse, ce qu'il lui avoit oui-dire à Tortose d'une premiére inclination, & le billet qu'il venoit de recevoir de Dom Olmond, ne lui permettoient pas d'en douter. Il lui parut qu'il devoit être également malheureux, puisque le cœur de Zayde avoit été touché. Néanmoins par un sentiment dont il ne pouvoit démêler la cause, il sentit quelque soulagement, en apprenant que ce n'étoit pas par le Prince de Tharse.

Cependant les Maures firent des propositions pour la paix, & elles étoient si avantageuses qu'il sembloit difficile de les refuser. On nomma des Députés de part & d'autre pour en régler les articles, & on accorda une nouvelle trêve. Consalve avoit part à tous les Conseils; mais quelque occupé qu'il pût être par l'importance des affaires dont le Roi lui laissoit le soin, il l'étoit encore davantage par l'impatience de sçavoir qui étoit ce rival dont il n'avoit jamais oui parler.

Il

Il attendit Dom Olmond avec une inquiétude qui ne lui laissoit point de repos, & enfin il supplia le Roi de le faire venir au Camp, ou de permettre qu'il l'allât trouver à Oropeze. Dom Garcie qui avoit de la curiosité pour la suite des avantures de Zayde, voulut être présent au récit qu'en feroit Dom Olmond, & il lui envoya commander de venir à l'heure même. Lorsque Consalve le vit arriver, & qu'il le regarda comme un homme qui alloit lui apprendre les véritables sentimens de Zayde, il fut presque prêt à l'empêcher de parler, tant il craignoit la certitude de son malheur, bien qu'il souhaitat d'en être éclairci. Dom Olmond avec la même discretion qu'il avoit déja euë, & sans faire voir à Consalve qu'il remarquoit son embarras, raconta ainsi ce qu'il avoit appris de Felime dans leur derniére conversation, après que le Roi lui en eut fait le commandement.



SUITE DE L'HISTOIRE DE FELIME ET DE ZAYDE.

LE Prince Zulema & Osmin avoient quitté Chypre dans le dessein de s'en aller en Afrique, & de débarquer à Thunis. Alamir les avoit suivis, & leur navigation avoit été assez heureuse, lorsqu'un vent impétueux les repoussa vers Alexandrie. Comme Zulema s'en vit proche, il voulut y aborder pour voir Albumazar, ce grand Astrologue si célébre dans toute l'Afrique, qu'il connoissoit depuis long-tems. Les Princesses qui n'étoient pas accoutumés à la fatigue de la Mer, furent bien aises de descendre à terre & de se reposer. Le vent demeura si contraire, qu'ils ne purent si-tôt se remettre à la voile. Un

Un jour que Zulema montroit à Albumazar plusieurs choses rares qu'il avoit apportées de ses voyages, Zayde vit dans une cassette le portrait d'un jeune homme d'une beauté extraordinaire, & d'une physionomie très-agréable. L'habillement qui étoit pareil à celui des Princes Arabes, lui fit imaginer que ce portrait étoit celui d'un des fils du Calife. Elle demanda à son pére si elle ne se trompoit pas. Il lui répondit qu'il ne sçavoit point pour qui ce portrait avoit été fait, qu'il l'avoit acheté de quelques soldats, & qu'il le conservoit pour sa beauté. Zayde parut surprise de l'agrément de cette peinture. Albumazar remarqua l'attention qu'elle avoit à le regarder; il lui en fit la guerre, & lui dit qu'il voyoit bien qu'un homme qui ressembleroit à ce portrait, pourroit espérer de lui plaire. Comme les Grecs ont une grande opinion de l'Astrologie, & que les jeunes personnes ont une grande curiosité de l'avenir, Zayde pria plusieurs fois ce fameux Astrologue de lui dire quelque chose de sa destinée, mais il s'en défendoit toujours; il passoit avec Zulema le peu de tems qu'il déroboit à l'étude, & sembloit éviter de faire paroître son sçavoir extraordinaire. Enfin un jour qu'elle le

le trouva dans la chambre de son pére, elle le pressa plus fortement qu'elle n'avoit encore fait, de consulter les Astres sur sa fortune. Il n'est pas nécessaire que je les consulte, lui dit-il en souriant, pour vous assurer, Madame, que vous êtes destinée à celui dont Zulema vous a fait voir le portrait. Peu de Princes dans l'Afrique peuvent s'égaler à lui. Vous serez heureuse si vous l'épousez; prenez garde de laisser engager votre cœur à quelqu'autre. Zayde ne reçut les paroles d'Albumazar que comme un reproche de l'attention qu'elle avoit euë à regarder ce portrait; mais Zulema lui dit avec toute l'autorité d'un pére, qu'elle ne devoit point douter de la vérité de cette prédiction, qu'il n'en doutoit pas lui-même, & que de son consentement elle n'épouseroit jamais que celui pour qui cette peinture avoit été faite.

Zayde & Felime avoient peine à croire que Zulema parlât selon ses véritables sentimens, mais elles n'en doutérent pas, lorsqu'il dit à la Princesse sa fille qu'il ne pensoit plus à lui faire épouser le Prince de Tharse. Felime ne sentit pas une médiocre joie, de sçavoir que Zayde n'étoit pas destinée pour Alamir; elle s'imagina un plaisir sensible à l'apprendre à ce Prince,

ce, & elle se flatta de l'espérance qu'il reviendroit à elle, s'il n'espéroit plus que Zayde pût être à lui. Elle pria cette belle personne de lui permettre de dire à Alamir la prédiction d'Albumazar & les sentimens de Zulema. Cette permission n'étoit pas difficile à obtenir ; Zayde consentoit sans peine à tout ce qui pouvoit guérir le Prince de Tharse de la passion qu'il avoit pour elle.

Felime chercha les occasions de parler à ce Prince, & sans faire paroître de joie de ce qu'elle avoit à lui dire, elle lui conseilla de se détacher de Zayde, puisqu'elétoit destinée pour un autre, & que Zulema ne lui étoit plus favorable. Elle lui apprit ensuite ce qui avoit fait changer les sentimens de ce Prince, & lui montra ce portrait, qui devoit décider de la fortune de Zayde : Alamir parut accablé des paroles de Felime, & surpris de la beauté du portrait qu'on lui faisoit voir, il demeura long-tems sans parler ; enfin levant les yeux avec un air où sa douleur étoit peinte : Je le croi, Madame, lui dit-il, celui que je voi est destiné pour Zayde, il est digne d'elle par sa beauté ; mais il ne la possédera jamais, & je lui ôterai la vie avant qu'il puisse m'enlever Zayde. Mais si vous entreprenez, lui répondit

dit Felime, d'attaquer tous les hommes qui pourroient ressembler à ce portrait, vous en attaqueriez peut-être un grand nombre, sans trouver celui pour qui il a été fait. Je ne suis pas assez heureux, repartit Alamir, pour être au hazard de me méprendre. Il y a une beauté si grande & si particuliére dans ce portrait, que peu de gens lui peuvent ressembler. Mais, Madame, ajouta-t-il, cette physionomie agréable peut cacher un esprit si fâcheux, & des mœurs si opposées à celles qui doivent plaire à Zayde, que quelque beauté qu'ait ce prétendu rival, peut-être ne sera-t-il pas aimé d'elle; & quelque favorable que lui puissent être & la Fortune & Zulema, s'il ne touche point l'inclination de Zayde, je ne me trouverai pas entiérement malheureux. Je serai moins desespéré de la voir possédée par un homme qu'elle n'aimera pas, que de lui en voir aimer un autre à qui elle ne pourroit jamais être. Cependant, Madame, continua-t-il, quoique ce portrait ait fait une impression dans mon esprit qui se peut difficilement effacer, je vous conjure de me le laisser quelque tems, afin que je le considére avec loisir, & que l'idée s'en imprime plus fortement dans ma mémoire.

Felime

Felime étoit ſi troublée de voir que ce qu'elle venoit de dire n'avoit pû diminuer les eſpérances d'Alamir, qu'elle lui laiſſa emporter ce portrait, & ce Prince le lui rendit quelques jours après, malgré l'envie qu'il eût euë de l'ôter pour jamais des yeux de Zayde.

Après quelque ſéjour dans Alexandrie, le vent leur permit d'en partir. Alamir reçut des nouvelles de ſon pére, qui l'obligérent de quitter Zayde pour retourner à Tharſe; mais comme il ne ſe croyoit néceſſaire que pour peu de jours, il dit à Zulema qu'il ſeroit preſque dans le même tems que lui à Tunis. Felime fut auſſi affligée de leur ſéparation, que ſi elle eût été aimée de lui. Elle étoit accoutumée à toutes les douleurs que l'amour peut donner; mais elle n'avoit point eu celle de l'abſence, & elle la ſentit ſi vivement, qu'elle connut bien que le ſeul plaiſir de voir celui qu'elle aimoit lui avoit donné la force de ſupporter le malheur de n'en être pas aimée.

Alamir s'en alla à Tharſe, & Zulema & Oſmin ſur de différens vaiſſeaux, prirent la route de Tunis. Zayde & Felime ne voulurent pas ſe quitter, & demeurérent enſemble dans le vaiſſeau de Zulema. Après quelques jours de naviga-

tion, il ſurvint une tempête épouvantable, tous les vaiſſeaux furent ſéparés ; celui où étoit Zayde perdit ſon grand mât, & Zulema jugea qu'il n'y avoit plus d'eſpérance. Comme il connut qu'ils étoient aſſez proche de terre, il ſe réſolut de ſe jetter dans la chaloupe. Il y fit deſcendre ſa femme, ſa fille & Felime, & prit avec lui ce qu'il avoit de plus précieux ; mais comme il y vouloit entrer auſſi, un coup de vent rompit la corde qui la tenoit attachée au vaiſſeau, & la chaloupe vint ſe briſer contre le rivage. Zayde fut jettée ſur la côte de Catalogne à demi morte, & Felime qui s'étoit ſoutenue ſur une planche, fut pouſſée ſur la même côte, après avoir vû périr la Princeſſe Alaſinthe. Lorſque Zayde revint de l'état où elle étoit, elle fut bien étonnée de ſe voir parmi des perſonnes qu'elle ne connoiſſoit point, & dont elle n'entendoit pas la langue.

Deux Eſpagnols qui demeuroient ſur le bord de la mer l'avoient trouvée évanouie, & l'avoient fait porter chez eux. Des Pêcheurs y amenérent Felime. Zayde eut beaucoup de joie de la revoir ; mais elle fut très-affligée d'apprendre par elle la mort de la Princeſſe ſa mére. Après avoir donné beaucoup de larmes à cette perte,

perte, elle penſa à ſortir du lieu où elle étoit, & fit entendre qu'elle déſiroit d'aller à Thunis, où elle eſpéroit trouver Oſmin & Belenie.

En regardant le plus jeune de ces Eſpagnols, qui s'appelloit Theodoric, elle s'apperçut qu'il reſſembloit à ce portrait qu'elle avoit trouvé ſi agréable. Cette reſſemblance la ſurprit, & le lui fit regarder avec plus d'attention. Elle alla chercher le long du rivage pour voir ſi elle ne trouveroit point une caſſette où étoit ce portrait, & qu'elle croyoit avoir vû mettre dans la chaloupe lorſqu'elles avoient fait naufrage. Sa peine fut inutile, elle ſentit un chagrin extraordinaire de ne pouvoir trouver ce qu'elle cherchoit. Il lui parut pendant quelques jours que Theodoric avoit de la paſſion pour elle; quoiqu'elle n'en pût juger par ſes paroles, il y avoit un air dans ſes actions qui le lui faiſoit ſoupçonner, & ſes ſoupçons ne lui étoient pas déſagréables.

Quelque tems après elle crut s'être trompée; elle le vit triſte, ſans qu'elle lui donnât ſujet de l'être; elle vit qu'il la quittoit ſouvent pour aller rêver; enfin elle s'imagina qu'il avoit quelqu'autre paſſion qui le rendoit malheureux.

Cette

Cette penſée lui donna un trouble & un chagrin qui la ſurprit, & qui la rendit auſſi mélancolique que Theodoric le lui paroiſſoit. Quoique Felime fût aſſez occupée de ſes propres penſées, elle connoiſſoit trop bien l'amour pour ne ſe pas appercevoir de celui que Theodoric avoit pour Zayde, & de l'inclination que Zayde avoit pour Theodoric. Elle lui en parla pluſieurs fois; & quelque répugnance qu'eût cette belle Princeſſe à ſe l'avouer à elle-même, elle ne put s'empêcher de l'avouer à Felime.

Il eſt vrai, lui dit-elle, j'ai des ſentimens pour Theodoric dont je ne ſuis pas la maîtreſſe; mais, Felime, n'eſt-ce point de lui dont Albumazar m'a voulu parler; & ce portrait que nous avons vû, ne ſeroit-il point fait pour lui? Il n'y a pas d'apparence, répondit Felime; la fortune & la patrie de Theodoric n'ont rien qui ſe puiſſe rapporter aux paroles d'Albumazar. Conſiderez, Madame, que n'ayant jamais crû à cette prédiction, vous commencez à y croire pour vous imaginer que Theodoric peut être celui qui vous eſt deſtiné, & jugez par-là quels ſont les ſentimens que vous avez pour lui. Juſqu'ici, repliqua Zayde, je n'avois point pris les paroles d'Albumazar pour une

une véritable prédiction, mais je vous avoue que depuis que j'ai vû Theodoric, elles ont commencé à me faire de l'impression dans l'esprit. Il m'a paru extraordinaire d'avoir trouvé un homme qui ressemble à ce portrait, & d'avoir senti de l'inclination pour lui. Je suis surprise quand je pense qu'Albumazar m'a défendu de laisser engager mon cœur; il me semble qu'il prévoyoit les sentimens que j'ai pour Theodoric, & sa personne me plaît d'une telle sorte, que si je suis destinée à un homme qui lui ressemble, ce qui devroit faire mon bonheur, va faire le malheur de ma vie. Mon inclination se trompe à cette ressemblance; elle me porte à celui à qui je ne dois pas être, & me prévient peut-être d'une telle sorte, que je ne pourrai plus aimer celui qu'il faudra que j'aime. Il n'y a point de reméde, continua-t-elle, pour éviter tous ces malheurs, que d'abandonner un lieu où je cours tant de périls, & où même la bienséance ne nous permet pas de demeurer. Il ne dépend pas de nous d'en sortir, reprit Felime; nous sommes dans un Pays qui nous est inconnu, & où notre langue n'est pas seulement entendue. Il faut que nous attendions les vaisseaux; mais souvenez-vous, que quelque soin que

vous apportiez à quitter Theodoric, vous n'effacerez pas aisément l'impression qu'il a faite en votre cœur. Je vois en vous les mêmes choses que j'ai senties lorsque j'ai commencé à aimer Alamir, & plût au Ciel que j'eusse vû en lui les mêmes choses que vous voyez en Theodoric! Vous vous trompez, dit Zayde, lorsque vous croyez qu'il a de l'inclination pour moi, il en a sans doute pour quelqu'autre, & la tristesse que je lui vois vient d'une passion dont je ne suis pas la cause. J'ai au moins la consolation dans mon malheur, que l'impossibilité de lui parler m'empêche d'avoir la foiblesse de lui dire que je l'aime.

Peu de jours après cette conversation, Zayde vit de loin Theodoric qui regardoit avec attention quelque chose qu'il tenoit entre ses mains. La jalousie lui fit imaginer que c'étoit un portrait; elle résolut de s'en éclaircir, & s'approcha de lui le plus doucement qu'il lui fut possible. Ce ne put être avec si peu de bruit qu'il ne l'entendît; il se tourna & cacha ce qu'il tenoit, ensorte qu'elle vit seulement briller des pierreries. Elle ne douta plus que ce ne fût une boëte de portrait, quoiqu'elle l'eût déja soupçonné; la certitude qu'elle crut en avoir, lui donna

tant de douleur, qu'elle ne put cacher sa tristesse, ni regarder Theodoric; & elle demeura pénétrée de douleur, de sentir une inclination si vive pour un homme qui soupiroit pour une autre. Le hazard voulut que Théodoric laissât tomber ce qu'il avoit caché; elle vit que c'étoit une attache de diamans qui tenoit à un bracelet de ses cheveux, qu'elle avoit perdu quelques jours auparavant. La joie qu'elle eut de s'être trompée, ne lui permit pas de témoigner de la colére; elle prit son bracelet, & rendit les pierreries à Theodoric, qui les jetta dans la mer à l'heure même, pour lui faire entendre qu'il les méprisoit lorsqu'ils étoient séparés de ses cheveux. Cette action persuada à Zayde l'amour & la magnificence de cet Espagnol, & ne fit pas un médiocre effet dans son cœur.

Ensuite il lui fit entendre par le moyen d'un tableau où il avoit fait représenter une belle personne qui pleuroit un homme mort, qu'il étoit persuadé que les rigueurs qu'elle avoit pour lui, venoient de l'attachement qu'elle avoit pour cet homme qu'elle regrettoit. Ce fut une douleur sensible à Zayde, de voir que Theodoric croyoit qu'elle en aimât un autre; elle ne doutoit presque plus de son amour,

& elle l'aimoit avec une tendresse qu'elle n'essayoit plus de surmonter.

Le tems qu'elle devoit partir s'approchoit, & ne pouvant se résoudre à le quitter qu'il ne sçût au moins qu'elle l'avoit aimé, elle dit à Felime qu'elle étoit résolue de lui écrire tous ses sentimens, & de ne lui donner ce qu'elle auroit écrit que dans le moment qu'elle s'embarqueroit. Je ne veux lui aprendre, ajouta-t-elle, l'inclination que j'ai eue pour lui, que dans un tems où je serai assurée de ne le voir jamais. Ce me sera une consolation qu'il sçache que je ne pensois qu'à lui, lorsqu'il croyoit que je n'étois occupée que du souvenir d'un autre. Je trouverai une douceur infinie à lui expliquer toutes mes actions, & à m'abandonner à lui dire combien je l'ai aimé. J'aurai cette douceur sans manquer à mon devoir; il ne sçait qui je suis, il ne me verra jamais; & qu'importe qu'il sçache qu'il a touché le cœur de cette Etrangére qu'il a sauvée du naufrage? Vous avez oublié, lui dit Felime, que Theodoric n'entend pas votre langue, ensorte que ce que vous lui écrirez lui sera inutile. Ah! Madame, reprit Zayde, s'il a de la passion pour moi, il trouvera à la fin les moyens de se faire expliquer ce que je lui aurai

aurai écrit ; s'il n'en a pas, je ferai consolée qu'il ignore que je l'aime ; & je suis résoluë de lui laisser avec ma lettre le bracelet de mes cheveux, que je lui ôtai si cruellement, & qu'il ne mérite que trop.

Zayde commença dès le lendemain à écrire ce qu'elle vouloit laisser à Theodoric. Il la surprit comme elle écrivoit, & elle jugea aisément que cette lettre lui donnoit de la jalousie. Si elle eût suivi les mouvemens de son cœur, elle lui auroit fait entendre à l'heure même qu'elle n'écrivoit que pour lui ; mais sa sagesse, & le peu de connoissance qu'elle avoit de la qualité & de la fortune de cet inconnu, l'obligeoient à ne rien faire qu'il pût prendre pour des engagemens, & à lui cacher ce qu'elle souhaitoit qu'il sçût lorsqu'il ne la verroit plus.

Peu de tems avant qu'elle dût partir, Theodoric la quitta, & lui fit comprendre qu'il reviendroit le lendemain. Le jour suivant elle s'alla promener avec Felime sur le bord de la mer. Ce n'étoit pas sans impatience pour le retour de Theodoric. Cette impatience la rendoit plus rêveuse qu'à l'ordinaire, ensorte que voyant aborder une chaloupe sur le rivage, au lieu d'avoir de la curiosité pour

ceux qui étoient dedans, elle tourna ses pas d'un autre côté; mais elle fut bien surprise de s'entendre appeller, & de reconnoître la voix du Prince son pére. Elle courut à lui avec beaucoup de joie, & il en eut une extrême de la revoir. Après qu'elle lui eut appris comme elle étoit échapée du naufrage, il lui dit en peu de mots, que son vaisseau étoit allé échouer aux côtes de France, dont il n'avoit pû partir que depuis quelques jours, & qu'il étoit venu à Tarragone attendre les vaisseaux qui devoient faire voile pour l'Afrique: que cependant il avoit voulu parcourir la côte où Alasinte, Felime & elle avoient fait naufrage, pour voir si par hazard quelqu'une ne se seroit point sauvée. Au nom d'Alasinte, Zayde ne put s'empêcher de pleurer. Ses larmes firent connoître à Zulema la perte qu'il avoit faite, & après avoir employé quelque tems à la regretter, il commanda à ces jeunes Princesses de passer dans sa chaloupe pour s'en aller avec lui à Tarragone. Zayde se trouva bien embarrassée pour persuader à son pére de ne l'emmener pas à l'heure même. Elle lui dit les obligations qu'elle avoit aux Espagnols qui l'avoient reçue chez eux, pour le faire consentir qu'elle leur allât dire adieu; mais

quelques

quelques raifons dont elle pût fe fervir, il ne jugea pas à propos de la remettre au pouvoir de ces Efpagnols, & il la fit embarquer malgré toute fa réfiftance. Elle fut fi touchée de l'opinion qu'auroit Theodoric de l'ingratitude avec laquelle elle le quittoit, ou pour mieux dire, elle fut fi touchée de le quitter fans efpérance de le revoir jamais, que n'étant pas maîtreffe de fa douleur, elle fut contrainte de dire qu'elle étoit malade. Le feul foulagement qu'elle eut dans fon affliction, fut de voir que fon pére avoit fauvé du naufrage le portrait qu'elle avoit trouvé fi agréable, & qui étoit devenu celui de fon Amant. Mais cette confolation ne fut pas affez forte pour lui aider à foutenir l'abfence de Theodoric; elle ne put y réfifter, elle tomba dangereufement malade, & Zulema fut long-tems dans la crainte de voir mourir une perfonne fi parfaite dans les premiéres années de fa jeuneffe & de fa beauté. Enfin l'on ceffa de craindre pour fa vie; mais elle demeura dans une langueur qui ne permettoit pas de l'expofer à la fatigue de la mer. Elle fit toute fon occupation d'apprendre la langue Efpagnole; & comme elle avoit des Truchemens, & qu'elle ne voyoit que des Efpagnols, elle

 l'apprit

l'apprit aiſément pendant l'hyver qu'elle paſſa en Catalogne. Elle voulut auſſi que Felime la ſçût, & elle trouvoit quelque plaiſir à ne parler que cette langue.

Cependant les grands Vaiſſeaux étoient partis de Tarragone pour l'Afrique; & quoique Zulema ignorât ce qu'étoit dévenu Oſmin lorſque la tempête les avoit ſéparés, il lui avoit écrit pour lui apprendre ſon naufrage, & la raiſon qui le retenoit en Catalogne. Les Vaiſſeaux furent revenus d'Afrique avant que Zayde eût recouvert ſa ſanté. Oſmin manda au Prince ſon frére qu'il étoit arrivé heureuſement; qu'il avoit trouvé le Califе dans le deſſein de les tenir toujours éloignés, & que le Roi Abderame lui avoit demandé des Généraux, il les avoit deſtinés pour paſſer en Eſpagne, & qu'il lui envoyoit ſes ordres. Zulema jugea aiſément qu'il ſeroit dangereux de ne pas obéir au Califе; il réſolut de prendre un brigantin pour aller par mer juſques à Valence joindre le Roi de Cordoue; & ſi-tôt que la Princeſſe ſa fille ſe porta mieux, il la fit conduire à Tortoſe. Il y demeura quelques jours pour lui donner encore du repos, mais elle étoit bien éloignée d'en trouver. Pendant le tems

de

de sa maladie, & depuis qu'elle commençoit à se mieux porter, l'envie de faire sçavoir de ses nouvelles à Theodoric, & la difficulté de le pouvoir, lui avoit donné & lui donnoit encore une cruelle inquiétude. Elle ne pouvoit se consoler d'avoir eu sur elle le jour de son départ la lettre qu'elle lui avoit écrite, & de ne l'avoir pas laissée dans un lieu où le hazard l'eût pû faire tomber dans ses mains. Enfin, la veille de son départ de Tortose, elle ne put résister à l'envie de la lui envoyer; elle la confia à un des Ecuyers de Zulema, & lui fit entendre le lieu où demeuroit Theodoric, en lui nommant le Port qui en étoit proche. Elle lui défendit de dire qui l'avoit chargé de cette Lettre, & de prendre garde qu'on ne le suivît, & qu'on ne le pût connoître. Quoiqu'elle n'eût pas espéré de voir Theodoric, elle sentit néanmoins un renouvellement de douleur d'abandonner le Pays qu'il habitoit; & elle passa une partie de la nuit dans les beaux jardins de la maison où elle étoit logée, à s'en plaindre avec Felime. Le lendemain comme elle étoit prête de s'embarquer, cet Ecuyer qui étoit parti devant que le Soleil commençât à paroître, revint lui dire qu'il avoit été au

lieu qu'elle lui avoit marqué ; mais qu'il avoit appris que Theodoric en étoit parti le jour d'auparavant, & qu'il n'y devoit plus retourner. Zayde ſentit vivement cette bizarrerie du hazard, qui la privoit de la ſeule conſolation qu'elle avoit cherchée, & qui privoit ſon Amant de la ſeule faveur qu'elle lui eût jamais faite. Elle s'embarqua avec une triſteſſe mortelle, & arriva à Cordouë dans peu de jours. Oſmin & Belenie l'y attendoient ; le Prince de Tharſe y étoit auſſi ; & ayant ſçu à Tunis qu'elle étoit en Eſpagne, il s'étoit ſervi du prétexte de la guerre pour la venir chercher. Felime ne ſentit point en revoyant Alamir, que l'abſence l'eût guérie de la paſſion qu'elle avoit pour lui. Alamir ne trouva que de l'augmentation aux rigueurs de Zayde, & Zayde ne ſentit qu'un redoublement d'averſion pour Alamir.

Le Roi de Cordoue mit entre les mains de Zulema le commandement général de ſes Troupes, avec le Gouvernement de Talavera, & celui d'Oropeze à Oſmin. Ces deux Princes peu de tems après eurent quelque ſujet de ſe plaindre d'Abderame ; & ne voulant pas le faire paroître, ils ſe retirérent dans leurs Gouvernemens, ſous prétexte d'en viſiter les forti-

fortifications. Alamir ſuivit Zulema pour être auprès de Zayde; mais peu après la guerre l'appella auprès d'Abderame. Je partis dans ce même tems pour aller chercher Conſalve. Je fus pris priſonnier par les Arabes, & on me conduiſit à Talavera. Belenie & Felime s'en allérent à Oropeze, & Zayde ne voulut point quitter le Prince ſon pére.

Après que Conſalve eut pris Talavera, & pendant qu'on propoſoit la derniére trêve, Alamir fit ſçavoir à Zulema qu'il profiteroit de la liberté de cette trêve pour l'aller voir, & qu'en y allant il paſſeroit à Oropeze. Zayde ayant ſçu du Prince ſon pére ce que je viens de vous dire, écrivit à Felime, & lui manda qu'elle avoit retrouvé Theodoric, qu'elle ne vouloit pas qu'il pût croire que le Prince de Tharſe fût celui qui l'avoit ſoupçonnée de pleurer chez Alphonſe, & qu'elle la prioit de défendre de ſa part à ce Prince d'aller à Talavera.

Felime n'eut pas de peine à ſe réſoudre à faire ce commandement à Alamir. Le lendemain de la trêve, Belenie qui ſe trouvoit mal, voulut profiter de la liberté qu'elle avoit de ſortir de la Ville, & s'alla promener dans un grand

bois qui n'en étoit pas fort éloigné. Comme elle s'y promenoit avec Osmin & Felime, elles virent arriver le Prince de Tharse ; ils en eurent beaucoup de joie ; & après qu'ils eurent parlé long-tems ensemble, Felime trouva le moyen d'entretenir Alamir en particulier.

Je suis bien fâchée, lui dit-elle, d'avoir à vous apprendre une chose qui empêchera le voyage que vous avez dessein de faire ; mais Zayde vous prie de ne point aller à Talavera, & elle vous en prie d'une maniére qui peut passer pour un commandement. Par quel excès de cruauté, Madame, s'écria Alamir, Zayde veut-elle m'ôter la seule joie que ses rigueurs m'ayent laissée, qui est celle de la voir ? Je croi, lui répondit Felime, qu'elle veut faire finir la passion que vous lui témoignez. Vous connoissez sa répugnance pour épouser un homme de votre Religion. Vous sçavez même qu'elle a lieu de croire qu'elle ne vous est pas destinée, & vous sçavez aussi que Zulema a changé de sentimens. Tous ces obstacles, repartit Alamir, ne me feront pas changer, non plus que la continuation des rigueurs de Zayde ; & malgré la destinée & la maniére dont elle me traite, je n'abandonnerai jamais l'es-

l'eſpérance d'en être aimé. Felime plus touchée que de coutume de voir l'opiniâtreté de la paſſion d'Alamir, diſputa long-tems contre lui ſur les raiſons qui devoient le guérir ; mais voyant que tout ce qu'elle lui diſoit étoit inutile, le dépit s'alluma dans ſon ame, & ceſſant pour la premiére fois d'être maîtreſſe d'elle-même : Si les ordonnances du Ciel & les rigueurs de Zayde, lui dit-elle, ne vous font point perdre l'eſpérance, je ne ſçai pas ce qui vous la pourroit ôter. Ce feroit, Madame, répondit le Prince de Tharſe, de voir qu'un autre eût touché ſon inclination. N'eſpérez donc plus, repliqua Felime ; Zayde a trouvé un homme qui a ſçu lui plaire, & dont elle eſt aimée. Eh ! qui eſt ce bienheureux, Madame ? s'écria Alamir. Un Eſpagnol, répondit-elle, qui reſſemble au portrait que vous avez vû ; ce n'eſt pas apparemment celui pour qui il a été fait, & celui dont Albumazar a prétendu parler ; mais comme vous ne craignez que ceux qui peuvent plaire à Zayde, & non pas ceux qui la doivent épouſer, il vous ſuffit d'apprendre qu'elle l'aime, & que c'eſt la crainte de lui donner de la jalouſie qui fait qu'elle ne veut pas vous voir. Ce que vous dites ne peut

peut être, repliqua Alamir; le cœur de Zayde ne ſe touche pas ſi aiſément. Si quelqu'un l'avoit touché, vous ne me le diriez pas; Zayde vous auroit engagée au ſecret, & vous n'avez point de raiſon qui vous pût obliger à me l'apprendre. Je n'en ai que trop, repliqua-t-elle, emportée par ſa paſſion, & vous...... Elle alloit continuer; mais tout d'un coup la raiſon lui revint; elle vit avec étonnement tout ce qu'elle venoit de dire, elle en fut troublée; elle ſentit ſon trouble; cette connoiſſance redoubla ſon embarras; elle demeura quelque tems ſans parler, & preſque hors d'elle-même; enfin elle jetta les yeux ſur Alamir, & croyant voir dans les ſiens qu'il démêloit une partie de la vérité, elle fit un effort & reprit un viſage où il paroiſſoit plus de tranquillité qu'il n'y en avoit dans ſon ame. Vous avez raiſon de croire; lui dit-elle, que ſi Zayde aimoit quelque choſe, je ne vous le dirois pas; j'ai voulu ſeulement vous le faire craindre. Il eſt vrai que nous avons trouvé un Eſpagnol qui eſt amoureux de Zayde, & qui reſſemble au portrait que vous avez vû; mais vous m'avez fait appercevoir que j'ai peut-être fait une faute de vous l'avoir dit, & j'ai une inquiétude extrême

me que Zayde n'en ſoit offenſée.

Il y eut quelque choſe de ſi naturel à ce que dit Felime, qu'elle crut que ſes paroles avoient fait une partie de l'effet qu'elle pouvoit ſouhaiter; néanmoins ſon embarras avoit été ſi grand, & ce qu'elle avoit dit avoit été ſi remarquable, que ſans le trouble où elle voyoit le Prince de Tharſe, elle n'eût pû ſe flatter de l'eſpérance que ſes paroles n'euſſent pas découvert ſes ſentimens. Oſmin qui vint dans ce moment, interrompit leur converſation; Felime preſſée par ſes ſoupirs & par ſes larmes qu'elle ne pouvoit retenir, entra dans le bois pour cacher ſa douleur, pour la ſoulager en la contant à une perſonne en qui elle ſe confie entiérement. La Princeſſe ſa mére la fit rappeller pour retourner à Oropeze; elle n'oſa jetter les yeux ſur Alamir, de peur d'y voir trop de douleur de ce qu'elle lui avoit dit de Zayde, ou trop d'intelligence de ce qu'elle lui avoit dit d'elle-même. Elle remarqua néanmoins qu'il reprenoit le chemin du Camp, & elle eut quelque joie de penſer qu'il n'alloit pas voir Zayde.

Le Roi ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit le récit de Dom Olmond. Je ne m'étonne plus, dit-il à

Con-

Confalve ; de la trifteffe où vous parut Alamir , lorfque vous le rencontrâtes après qu'il eut quitté Felime. C'étoit à elle à qui ces Cavaliers l'avoient vû parler dans le bois ; ce qu'elle lui venoit de dire, fut caufe qu'il vous reconnut, & nous entendons préfentement les paroles que vous dit ce Prince en mettant l'épée à la main , qui vous parurent fi obfcures, & qui nous donnérent tant de curiofité. Confalve ne répondit que des yeux au Roi de Leon , & Dom Olmond reprit ainfi fon difcours.

Il eft aifé de juger en quel état Felime paffa la nuit , & de combien de fortes de douleurs fon efprit étoit partagé. Elle trouvoit qu'elle avoit trahi Zayde ; elle craignoit d'avoir défefpéré Alamir, & malgré fa jaloufie elle étoit affligée de l'avoir rendu fi malheureux. Elle fouhaitoit néanmoins qu'il fçût que Zayde étoit touchée par une autre inclination ; elle craignoit de lui avoir trop bien ôté l'opinion qu'elle lui en avoit donnée , & elle appréhendoit plus que toutes chofes de lui avoir fait connoître la paffion qu'elle avoit pour lui. Le lendemain une nouvelle douleur effaça toutes les autres. Elle fçut le combat d'Alamir contre Confalve , & elle ne fentit que la

crain-

crainte de le perdre. Elle envoya tous les jours ſçavoir de ſes nouvelles au Château où il étoit; & quand elle commença à avoir quelque eſpérance de ſa guériſon, elle apprit que le Roi avoit ordonné de ſa vie pour ſe venger de la mort du Prince de Galice. Vous avez vû la Lettre qu'elle m'écrivit ces jours paſſés pour m'obliger à travailler à ſa conſervation. Je lui ai appris ce qu'a fait Conſalve à ſa priére, & il ne me reſte rien à vous dire, ſinon que je n'ai jamais vû en une même perſonne, tant d'amour, tant de raiſon & tant de douleur.

Dom Olmond finit ainſi ſon récit, & tant qu'il dura il fit ſentir à Conſalve ce qui ne ſe peut exprimer. Apprendre qu'il étoit aimé de Zayde, trouver des marques de tendreſſe dans tout ce qu'il avoit jugé de marques d'indifférence, c'étoit un excès de bonheur qui l'emportoit hors de lui-même, & qui lui faiſoit goûter dans un moment tous les plaiſirs que les autres Amans ne goûtent qu'interrompus & ſéparés. Le Roi alloit découvrir à Dom Olmond que Conſalve étoit Theodoric, lorſqu'on le vint avertir que les Députés qui traitoient la paix demandoient à lui parler. Il laiſſa ces deux amis enſemble,

&

& Dom Olmond prènant la parole : Je pourrois me plaindre avec justice, dit-il à Consalve, de ne devoir qu'à moi seul la connoissance de Theodoric, & notre amitié m'avoit mis en état d'espérer de le connoître par vous-même. Je m'étonne que vous ayez pû croire qu'il fût possible de me le cacher, en me laissant voir tant de curiosité pour ce qui regardoit Zayde. Je connus que vous l'aimiez, le premier jour que vous me parlâtes d'elle; & je fus étonné que ce que je croyois une premiére vûe, eût produit en vous une passion qui me paroissoit déja si violente. Ce que j'ai appris de Felime m'a fait voir depuis, qu'un homme tel qu'elle m'a dépeint Theodoric, ne pouvoit être que Consalve. Je n'ai point voulu d'autre vengeance du secret que vous m'en aviez fait, que le billet que je vous ai écrit, avec quelque intention de vous donner de l'inquiétude; ma vengeance est satisfaite, & le plaisir que je viens de vous donner par mon récit, me fait oublier tout ce qui m'avoit pû déplaire. Mais je ne veux pas, ajouta-t-il, vous laisser prendre plus de joie que vous n'en devez avoir, & je dois vous dire qu'à moins que votre derniére vûe n'ait produit un grand changement dans l'esprit

de Zayde, elle eſt réſolue à combattre l'inclination qu'elle a pour vous, & à ſuivre les volontés du Prince ſon pére.

Conſalve avoit abandonné ſon ame à une joie trop ſenſible, pour être en état de concevoir de la crainte. Ce que lui dit Dom Olmond, ne lui en put donner, & après l'avoir aſſuré que la honte ſeule l'avoit obligé à lui cacher ſon amour, il s'en alla penſer à tout ce qu'il avoit appris, & le rapporter aux actions de Zayde. Il n'eut plus de peine à comprendre ce qu'il lui avoit ouï dire à Tortoſe ſur la bizarrerie de ſa deſtinée, & il vit qu'il avoit raiſon d'être content qu'elle eût ſouhaité qu'il pût être celui à qui il reſſembloit.

La certitude d'être aimé lui inſpira un ſi violent déſir de voir cette Princeſſe, qu'il ſupplia le Roi de lui permettre d'aller à Talavera. Dom Garcie le lui permit avec joie, & Conſalve partit dans l'eſpérance de recevoir du moins, des beaux yeux de Zayde, la confirmation de tout ce qu'il avoit appris de Dom Olmond. Il ſçut en arrivant dans le Château, que Zulema ſe trouvoit mal; Zayde le vint recevoir à l'entrée de l'appartement du Prince ſon pére, & lui témoigner la douleur qu'il avoit de n'être pas

en

en état de le voir. Conſalve demeura ſi ſurpris & ſi ébloui de l'éclatante beauté de cette Princeſſe, qu'il s'arrêta, & ne put s'empêcher de faire paroître ſon étonnement. Elle le remarqua, elle en rougit, & demeura dans un embarras de modeſtie qui lui donna de nouveaux charmes. Il la conduiſit chez elle, & lui parla de ſon amour avec moins de crainte qu'il n'avoit fait dans ſa premiére converſation; mais comme il vit qu'elle lui répondoit avec une ſageſſe & une retenue qui lui auroit ôté la connoiſſance des diſpoſitions de ſon cœur, s'il ne les avoit appriſes par Dom Olmond, il ſe réſolut de lui faire entendre qu'il ſçavoit une partie de ſes ſentimens.

Ne m'expliquerez-vous jamais, Madame, lui dit-il, les raiſons qui vous ont fait ſouhaiter que je puiſſe être celui à qui je reſſemble. Ne ſçavez-vous pas, lui répondit-elle, que c'eſt un ſecret que je ne puis vous apprendre? Eſt-il poſſible, Madame, reprit-il, en la regardant, que la paſſion que j'ai pour vous, & les obſtacles que vous voyez à mon bonheur, ne vous faſſent pas aſſez de pitié pour me laiſſer voir que vous ſouhaiteriez au moins que ma deſtinée fût heureuſe? Ce n'eſt que ce ſimple ſouhait

hait de mon bonheur que vous me cachez avec tant de ſoin. Ah! Madame, eſt-ce trop pour un homme qui vous a adoré du moment qu'il vous a vûe, que de le préférer ſeulement par des ſouhaits à quelque Afriquain que vous n'avez jamais vû? Zayde demeura ſi ſurpriſe du diſcours de Conſalve, qu'elle ne put y répondre. Ne ſoyez point étonnée, Madame, lui dit-il, craignant qu'elle n'accuſat Felime d'avoir découvert ſes ſentimens, ne ſoyez point étonnée que le hazard m'ait appris ce que je viens de vous dire; je vous entendis dans le Jardin où vous étiez la veille que vous partites de Tortoſe, & je ſçus par vous-même ce que vous avez la cruauté de me cacher. Quoi, Conſalve, s'écria Zayde, vous m'entendites dans les Jardins de Tortoſe; vous étiez proche de moi, & vous ne me parlates point? Ah! Madame, répondit Conſalve en ſe jettant à ſes genoux, quelle joie me donnez-vous par ce reproche, & quels charmes ne trouvai-je point à vous voir oublier que je vous ai écoutée, pour vous ſouvenir que je ne vous ai pas parlé? Ne vous repentez point, Madame, continua-t-il, en voyant combien elle étoit troublée d'avoir laiſſé voir les ſentimens

de

de son cœur, ne vous repentez point de me donner quelque joie, & laissez-moi croire que je ne vous suis pas tout-à-fait indifférent. Mais pour me justifier de ce reproche que vous venez de me faire, il faut vous dire, Madame, que je vous entendis à Tortose, sans vous connoître, & que mon imagination étoit si frapée d'être séparé de vous par des Mers, qu'encore que j'entendisse votre voix, comme il étoit nuit, & que je ne vous voyois pas, & que vous parliez la Langue Espagnole, je ne soupçonnai jamais que je fusse si proche de vous. Je vous vis le lendemain dans une barque; mais quand je vous vis, & que je vous connus, je n'étois plus en état de vous parler, & j'étois au pouvoir de ceux que le Roi avoit envoyés pour me chercher. Puisque vous m'avez entendue, répondit Zayde, il seroit inutile de vouloir donner un autre sens à mes paroles; mais je vous supplie de ne m'en demander pas davantage, & de souffrir que je vous quitte; car j'avoue que la honte de ce que vous avez entendu sans que je le sçusse, & la honte de ce que je viens de vous dire sans en avoir eu le dessein, me donne une telle confusion, que si j'ai quelque pouvoir sur vous, je vous conju-

jure de vous retirer. Confalve étoit fi content de ce qu'il venoit de voir, qu'il ne voulut pas preffer Zayde de lui faire un aveu plus fincére de fes fentimens. Il la quitta comme elle le fouhaitoit, & revint au Camp rempli de l'efpérance de lui faire bien-tôt changer les réfolutions qu'elle avoit prifes.

Les forces de Dom Garcie, & la valeur de Confalve s'étoient rendues fi redoutables, que les Maures accordérent tous les articles de la paix comme le Roi de Leon le fouhaitoit. Le Traité fut figné de part & d'autre; & comme ils devoient remettre de certaines Places éloignées, on réfolut que Dom Garcie pour fa fureté garderoit les prifonniers qu'il avoit entre les mains jufqu'à l'entiére exécution de ce Traité. Cependant il voulut féjourner quelque tems dans les Places qu'il avoit conquifes, & il alla à Almaras que les Maures lui avoient cédé. La Reine qui aimoit paffionnément le Roi fon mari, l'avoit prefque toujours fuivi depuis que la guerre étoit commencée. Pendant le fiége de Talavera, elle étoit demeurée en un lieu qui n'en étoit pas fort éloigné; une légére indifpofition l'y retenoit encore; mais elle devoit bien-tôt fe rendre auprès de lui.

Con-

Confalve impatient de voir Zayde, pria Dom Garcie de mander à la Reine de paffer à Talavera, fur le prétexte de voir cette nouvelle conquête, & d'amener avec elle toutes les Dames Arabes qui y étoient prifonniéres. La Reine fçavoit l'intérêt que fon frére prenoit à Zayde, & elle fut bien aife de réparer dans cette paffion les traverfes qu'elle lui avoit cauſées dans celle de Nugna Bella. Elle alla à Talavera, & toutes les Dames confentirent avec joie de paffer auprès d'elle le tems qu'elles devoient être en Efpagne. Zulema qui demeuroit prifonnier à Talavera, eut quelque peine à fe réfoudre que Zayde le quittat; & le rang qu'il avoit toujours tenu, lui faifoit voir avec douleur, que la Princeffe fa fille fût obligée à fuivre la Reine comme les autres Dames. Il s'y réfolut néanmoins, & Confalve eut la joie de fçavoir qu'il verroit bien-tôt cette admirable beauté qui lui avoit donné tant d'amour. Le jour que la Reine arriva, le Roi alla deux lieues au-devant d'elle. Il la trouva à cheval avec toutes les Dames de fa fuite. Sitôt qu'elle fut affez proche, elle lui préfenta Zayde, dont la beauté étoit encore augmentée par le foin de fe parer, que lui avoit peut-être infpiré le défir de pa-
roî-

roître aux yeux de Consalve avec tous ses charmes. Les graces de sa personne, l'agrément de son esprit & de sa modestie surprirent tout le monde. Elle fut traitée comme le devoit être une Princesse de sa naissance, de son mérite & de sa beauté, & elle fit en peu de jours les délices & l'admiration de la Cour de Leon. Consalve ne la regardoit qu'avec transport, & l'assurance d'en être aimé ne lui laissoit pas envisager les obstacles qui s'opposoient à son bonheur. S'il l'avoit aimée par la seule vûe de sa beauté, la connoissance de son esprit & de sa vertu, lui donnoit de l'adoration. Il cherchoit avec autant de soin les occasions de lui parler en particulier, qu'elle en prenoit de les éviter. Enfin l'ayant trouvée un soir dans le cabinet de la Reine, où il y avoit peu de monde, il la conjura avec tant d'ardeur & de respect de lui apprendre les dispositions où elle étoit pour lui, qu'elle ne put le refuser.

S'il m'étoit possible de vous les cacher, lui dit-elle, je le ferois, quelque estime que j'aye pour vous, & je m'épargnerois la honte de laisser voir de l'inclination à un homme à qui je ne suis pas destinée. Mais puisque malgré moi

vous avez sçu mes sentimens ; je veux bien vous les avouer, & vous expliquer ce que vous n'avez pu sçavoir que confusément. Alors elle lui dit tout ce qu'il avoit déja appris par Dom Olmond des prédictions d'Albumazar & des résolutions de Zulema. Vous voyez, ajouta-t-elle, que tout ce que je puis est de vous plaindre & de m'affliger, & vous êtes trop raisonnable pour me demander de ne pas suivre les volontés de mon pére. Laissez-moi croire au moins, Madame, lui dit-il, que s'il étoit capable de changer, vous ne vous y opposeriez pas. Je ne sçaurois vous dire si je m'y opposerois, répondit-elle ; mais je croi que je le devrois faire, puisqu'il y va du bonheur de toute ma vie. Si vous croyez, Madame, repartit Consalve, être malheureuse en me rendant heureux, vous avez raison de demeurer dans des résolutions que vous avez prises ; mais j'ose vous dire, que si vous aviez les sentimens dont vous voulez bien que je me flatte, il n'y auroit rien qui vous pût persuader que vous puissiez être malheureuse. Vous vous trompez, Madame, lorsque vous pensez avoir quelque bonté pour moi, & je me suis trompé chez Alphonse, lorsque j'ai cru voir en vous
des

des diſpoſitions qui m'étoient favorables. Ne parlons point, reprit Zayde, de ce que nous avons eu lieu de croire l'un & l'autre pendant que nous étions dans cette Solitude, & ne me faites pas ſouvenir de tout ce qui m'a dû perſuader que vous étiez occupé par d'autres chagrins que par ceux que je pouvois vous donner; j'ai appris depuis que je vous ai vû à Talavera, ce qui vous avoit obligé à quitter la Cour, & je ne doute point que vous ne donnaſſiez au ſouvenir de Nugna Bella, tout le tems que vous ne paſſiez pas auprès de moi. Conſalve fut bien aiſe que Zayde lui donnat lieu de la raſſurer ſur tous les doutes qu'elle avoit eus de ſa paſſion; il lui apprit le véritable état où étoit ſon cœur lorſqu'il l'avoit connue; il lui dit enſuite tout ce qu'il avoit ſouffert de ne la point entendre, & tout ce qu'il s'étoit imaginé de ſon affliction. Je ne m'étois pas néanmoins entiérement trompé, Madame, ajouta-t-il, lorſque j'avois crû avoir un rival; & j'ai ſçu depuis la paſſion que le Prince de Tharſe avoit pour vous. Il eſt vrai, répondit Zayde, qu'Alamir m'en a témoigné, & que mon pére avoit réſolu de me donner à lui avant qu'il eût vû ce portrait qu'il conſerve avec un

soin si extraordinaire, tant il est persuadé que mon bonheur dépend de me faire épouser celui pour qui il a été fait. Et bien, Madame, reprit Consalve, vous êtes résolue d'y consentir, & de vous donner à celui à qui vous trouvez que je ressemble. S'il est vrai que vous n'ayez pas d'aversion pour moi, vous devez croire que vous n'en aurez pas pour lui; ainsi, Madame, l'assurance que j'ai que je ne vous déplais pas, m'est une certitude que vous épouserez mon rival sans répugnance. C'est une sorte de malheur que nul autre que moi n'a jamais éprouvé; & je ne sçai comment l'état où je suis ne vous fait point de pitié. Ne vous plaignez point de moi, lui dit-elle, plaignez-vous d'être né Espagnol; quand je serois pour vous comme vous le pouvez désirer, & quand mon pére ne seroit point prévenu, votre patrie seroit toujours un obstacle invincible à ce que vous souhaitez, & Zulema ne consentiroit jamais que je fusse à vous. Permettez-moi au moins, Madame, repliqua Consalve, de lui faire sçavoir mes sentimens: la répugnance que vous avez témoignée pour Alamir, lui a dû ôter l'espérance de vous faire épouser un homme de sa Religion; peut-être n'est-il pas

si

ſi attaché aux paroles d'Albumazar que vous le penſez ; enfin, Madame, permettez-moi de tenter toutes choſes pour parvenir à un bonheur ſans lequel il m'eſt impoſſible de vivre. Je conſens à ce que vous voulez, dit Zayde, & je veux bien même que vous croyiez que je crains que tout ce que vous tenterez ne ſoit inutile.

Conſalve s'en alla à l'heure même trouver le Roi, pour le ſupplier de lui aider dans le deſſein qu'il avoit de ſçavoir les ſentimens de Zulema, & d'eſſayer de ſe les rendre favorables. Ils réſolurent de donner cette commiſſion à Dom Olmond, que ſon adreſſe & ſon amitié pour Conſalve rendoient plus capable qu'aucun autre d'y réuſſir. Le Roi écrivit par lui à Zulema, & lui demanda Zayde pour Conſalve, de la même maniére qu'il l'auroit demandée pour lui-même. Le voyage de Dom Olmond & la lettre de Dom Garcie furent inutiles. Zulema répondit que le Roi lui faiſoit trop d'honneur ; qu'il avoit ſa fille entre les mains, qu'il en pouvoit diſpoſer ; mais que de ſon conſentement elle n'épouſeroit jamais un homme d'une Religion contraire à la ſienne. Cette réponſe donna à Conſalve toute la douleur qu'il

pouvoit ſentir ; étant aimé de Zayde, il ne voulut pas la lui apprendre auſſi fâcheuſe qu'elle étoit, de peur que la certitude de ne pouvoir être à lui, ne l'obligeât à changer les ſentimens qu'elle lui faiſoit paroître. Il lui dit ſeulement qu'il ne déſeſpéroit pas de gagner Zulema, & d'obtenir de lui ce qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur.

La Princeſſe Belenie mére de Felime ; qui étoit demeurée malade à Oropeze, mourut quelque tems après la paix. On envoya Oſmin à Talavera avec Zulema ; en attendant le tems que l'on avoit arrêté pour rendre les priſonniers, & l'on conduiſit Felime à la Cour. Elle n'y parut pas avec tous ſes charmes. Les maux de ſon eſprit avoient tellement abattu ſon corps, que ſa beauté en étoit diminuée. Mais il étoit aiſé de s'apercevoir que le mauvais état de ſa ſanté étoit cauſe de ce changement. Cette Princeſſe fut bien ſurpriſe de trouver que ce Conſalve qu'elle croyoit ne pas connoître, & qu'elle ne pouvoit entendre nommer ſans douleur, à cauſe de l'état où il avoit mis le Prince de Tharſe, étoit le même Theodoric qu'elle avoit vû chez Alphonſe, & qui avoit ſçu plaire à Zayde. Son affliction redoubla par la penſée que ce qu'el-

qu'elle avoit dit à Alamir dans le bois d'Oropeze, lui avoit fait connoître Consalve pour son rival, & avoit été la cause de leur combat.

On avoit transporté ce Prince à Almaraz; elle avoit la consolation d'aprendre tous les jours de ses nouvelles, & de ne point cacher son affliction que l'on attribuoit à la mort de sa mére. Alamir dont la jeunesse avoit soutenu la vie pendant quelque tems, se trouva enfin si affoibli, que les Médecins désespérérent de sa guérison. Felime étoit avec Zayde & Consalve, lorsqu'on leur vint dire qu'un Ecuyer de ce malheureux Prince demandoit à parler à Zayde. Elle rougit, & après avoir été quelque tems embarrassée, elle le fit entrer, & lui demanda tout haut ce que souhaitoit le Prince de Tharse. Mon Maître est prêt d'expirer, Madame, répondit-il; il vous demande l'honneur de vous voir avant que de mourir, & il espére que l'état où il est vous empêchera de lui refuser cette grace. Zayde fut touchée & surprise du discours de cet Ecuyer; elle demeura quelque tems sans répondre; enfin elle tourna les yeux du côté de Consalve, comme pour lui demander ce qu'il désiroit qu'elle fit; mais voyant qu'il ne

parloit point, & jugeant même par l'air de son visage qu'il appréhendoit qu'elle ne vît Alamir : Je suis très-fâchée, ditelle à son Ecuyer, de ne pouvoir accorder au Prince de Tharse ce qu'il souhaite de moi. Si je croyois que ma présence pût contribuer à sa guérison, je le verrois avec joie ; mais comme je suis persuadée qu'elle lui seroit inutile, je le supplie de trouver bon que je ne le voye pas ; & je vous conjure de l'assurer, que j'ai beaucoup de déplaisir de l'état où il est. L'Ecuyer se retira après cette réponse. Felime demeura abîmée dans une douleur dont elle ne donnoit néanmoins d'autres marques que son silence. Zayde avoit de la tristesse de celle de Felime, & elle avoit aussi quelque pitié de la misérable destinée du Prince de Tharse. Consalve étoit combattu entre la joie d'avoir vû la complaisance de Zayde pour des sentimens qu'il ne lui avoit pas même expliqués, & entre la peine d'avoir privé ce Prince mourant de la vûe de cette Princesse.

Comme toutes ces personnes étoient occupées de ces divers sentimens, l'Ecuyer d'Alamir revint, & dit à Felime que son Maître demandoit à la voir, & qu'il n'y avoit point de momens à perdre

dre ſi elle vouloit lui accorder cette grace. Felime ſe leva du lieu où elle étoit aſſiſe ; il ne lui reſta rien d'une perſonne vivante que la force de marcher : elle donna la main à cet Ecuyer, & ſuivie de ſes femmes, elle s'en alla au lieu où étoit le Prince de Tharſe. Elle s'aſſit auprès de ſon lit, & ſans lui rien dire, elle demeura immobile à le regarder : Je ſuis bien-heureux, Madame, lui dit ce Prince, que l'exemple de Zayde ne vous ait pas inſpiré la cruauté de me refuſer la conſolation de vous voir. C'eſt la ſeule que je pouvois eſpérer, puiſque j'ai été privé de celle que j'avois oſé prétendre. Je vous ſupplie, Madame, de lui vouloir dire, que c'eſt avec raiſon qu'elle m'a jugé indigne de l'honneur que Zulema m'avoit voulu faire. Mon cœur avoit brulé de tant de flammes, & s'étoit profané par tant de fauſſes adorations, qu'il ne méritoit pas de toucher le ſien ; mais ſi une inconſtance qui a fini en la voyant, pouvoit avoir été réparée par une paſſion qui m'a rendu entiérement oppoſé à ce que j'étois, & par un attachement le plus reſpectueux qu'on ait jamais eu, je croi, Madame, que j'aurois expié tous les crimes de ma vie. Aſſurez-la, je vous conjure, que j'ai eu pour elle l'adora-

tion qu'on a pour les Dieux ; & que je meurs bien moins des bleſſures que j'ai reçues de Conſalve, que de la douleur de ſçavoir qu'il eſt aimé d'elle. Vous m'aviez dit la vérité dans les bois d'Oropeze, lorſque vous m'apprites que ſon cœur avoit été touché ; je ne le crus que trop, quoique je vous dis d'abord que je ne le croyois pas. Je venois de vous quitter, & je n'étois rempli que de l'idée de cet heureux Eſpagnol, quand je rencontrai Conſalve. Sa reſſemblance avec le portrait que j'avois vû, & ce que vous veniez de me dire, me frappa d'abord, & je ne balançai point à croire qu'il ne fût celui dont vous m'aviez parlé. Je lui fis connoître que j'étois Alamir ; il m'attaqua avec l'animoſité d'un homme qui ſçavoit que j'étois ſon rival. J'ai ſçu depuis que je ne m'étois pas trompé, en le croyant celui qui avoit ſçu plaire à Zayde : il mérite de toucher ſon cœur ; j'envie ſon bonheur, ſans l'en trouver indigne. Je meurs accablé de mes malheurs, ſans en murmurer ; & ſi j'oſois, je me plaindrois ſeulement de l'inhumanité de Zayde, d'avoir privé de ſa vûe un homme qui la va perdre pour jamais. On peut juger de combien de douleurs mortelles les paroles d'Alamir percérent le

cœur

cœur de Felime. Elle voulut parler deux ou trois fois: mais ses sanglots & ses larmes lui empêchérent la parole: enfin avec une voix entrecoupée de soupirs, & emportée par une tendresse qu'elle ne put retenir: Croyez, lui dit-elle, que si j'avois été à la place de Zayde, nul autre n'auroit été préféré au Prince de Tharse. Malgré sa douleur, elle sentit la force de ses paroles, & elle tourna la tête pour cacher l'abondance de ses larmes, & pour éviter les yeux d'Alamir. Hélas! Madame, reprit ce Prince mourant, seroit-il possible que ce que vous me laissez voir fût véritable? Je vous avoue que le jour que je vous parlai dans le bois, je crus une partie de ce que j'ose croire présentement; mais j'étois si troublé, & vous sçûtes si bien donner un autre sens à vos paroles, qu'il ne m'en resta qu'une légére impression. Pardonnez-moi, Madame, ce que j'ose penser, & pardonnez-moi d'avoir causé un malheur qui a été plus grand pour moi que pour vous; je ne méritois pas d'être heureux, je l'aurois trop été si....

Une foiblesse l'empêcha de continuer; il perdit la parole, & tourna les yeux vers Felime, comme pour lui dire adieu; ensuite il les ferma pour jamais, & mourut presque dans le même moment. Les lar-

mes de Felime s'arrêtérent ; elle demeura saisie de douleur, & elle regarda mourir ce Prince avec des yeux qui n'avoient plus de mouvement. Ses femmes voyant qu'elle demeuroit dans la place où elle étoit assise, l'emmenérent d'un lieu où il ne restoit que des objets funestes. Elle se laissa conduire sans prononcer une seule parole; mais lorsqu'elle fut dans sa chambre, la vue de Zayde aigrit sa douleur, & lui donna la force de parler. Vous êtes contente, Madame, lui dit-elle d'une voix assez foible, Alamir est mort, Alamir est mort, continua-t-elle, & comme si elle se l'eût appris à elle-même : Je ne le verrai donc plus, j'ai donc perdu pour jamais l'espérance d'en être aimée; il n'est plus au pouvoir de l'amour de faire qu'il soit attaché à moi : mes yeux ne trouveront plus les siens ; sa présence qui adoucissoit tous mes malheurs, n'est plus un bien que je puisse recouvrer. Ah ! Madame, dit-elle à Zayde, est-il possible que quelqu'un vous pût plaire, & qu'Alamir ne vous ait pas plû ? Quelle inhumanité a été la vôtre ? Pourquoi ne l'aimiez-vous pas ? il vous adoroit ; que lui manquoit-il pour être aimable ? Mais, reprit doucement Zayde, vous sçavez bien que j'eusse augmenté vos souffrances si je l'eusse aimé,

aimé,& que c'étoit la chose du monde que vous craigniez le plus. Il est vrai, Madame, repliqua-t-elle, il est vrai, je ne voulois pas que vous le rendissiez heureux, mais je ne voulois pas que vous lui ôtassiez la vie: Ah! pourquoi lui ai-je si soigneusement caché la passion que j'avois pour lui? reprit-elle; peut-être l'auroit-elle touché; peut-être auroit-elle fait quelque diversion de ce fatal amour qu'il a eu pour vous. Que craignois-je? Pourquoi ne voulois-je pas qu'il sçût que je l'adorois? La seule consolation qui me reste, est qu'il en ait deviné quelque chose. Eh bien, quand il l'auroit sçû, il auroit feint de m'aimer, & m'auroit trompée; qu'importe qu'il m'eût trompée, comme il avoit commencé? Ils sont encore chers à mon souvenir ces momens précieux, où il voulut bien me laisser croire qu'il m'aimoit. Est-il possible qu'après tant de maux que j'ai soufferts, il m'en restât encore de si grands à souffrir? J'espére au moins que j'aurai assez de douleur pour n'avoir pas la force de la supporter.

Comme elle parloit ainsi, Consalve parut à la porte de sa chambre, qui croyant qu'elle étoit dans une autre, venoit sçavoir en quel état elle étoit revenue de chez Alamir. Il se retira à l'heure même pour

pour ne pas irriter ſa douleur par ſa préſence ; mais ce ne put être ſi promtement qu'elle ne le vit, & que cette vûe ne lui fit faire des cris ſi douloureux, que les cœurs les plus durs en auroient été touchés. Faites en ſorte, Madame, dit-elle à Zayde, que je ne voye point Conſalve. Je ne ſçaurois ſupporter la vûe d'un homme par qui Alamir a reçû la mort, & qui lui a ôté ce qu'il préféroit à ſa vie.

La violence de ſa douleur lui fit perdre la parole & la connoiſſance ; & comme ſa ſanté étoit déja fort affoiblie, on jugea aiſément qu'elle étoit dans un grand péril. Le Roi & la Reine avertis de ſon mal, vinrent la voir, & envoyérent querir tous ceux qui la pouvoient ſoulager. Après cinq ou ſix heures d'une eſpéce de létargie, la quantité des remédes la fit revenir. De tout ce qui s'offrit à ſa vûe, elle ne reconnut que Zayde, qui pleuroit auprès d'elle avec beaucoup de douleur. Ne me regrettez point, lui dit-elle ſi bas qu'à peine pouvoit-on l'entendre ; je n'aurois plus été digne de votre amitié, & je n'aurois pû aimer une perſonne qui auroit cauſé la mort d'Alamir. Elle n'en put dire davantage, elle retomba dans les accidens dont on venoit de

de la tirer, & le lendemain à la même heure qu'elle avoit vû mourir le Prince de Tharse, elle finit une vie que l'amour avoit rendu si malheureuse.

La mort de deux personnes d'un mérite si extraordinaire, parut si digne de compassion, que toute la Cour de Leon en fut affligée. Zayde demeura dans une douleur inconcevable; elle aimoit tendrement Felime, & la maniére dont elle étoit morte redoubloit encore son affliction. Plusieurs jours se passérent sans que les soins & les priéres de Consalve pussent apporter quelque moderation à sa tristesse. Mais enfin la crainte de partir d'Espagne, & d'abandonner Consalve, fit faire quelque tréve à ses larmes, & lui donna une autre sorte de douleur. Le Roi s'en retourna à Leon, & il restoit si peu de choses à faire pour l'entiére exécution de la Paix, que selon les apparences, Zulema devoit bien-tôt repasser en Afrique. Il n'étoit pas néanmoins en état de partir; il avoit été dangereusement malade, dans le même tems que Felime étoit morte, & l'on avoit caché à Zayde l'extrémité de sa maladie, pour ne l'accabler pas de tant de déplaisirs à la fois. Consalve étoit dans des inquiétudes mortelles, & ne songeoit qu'aux moyens

moyens de faire consentir ce Prince à son bonheur, ou d'obtenir de Zayde de demeurer en Espagne auprès de la Reine, puisque la bienséance lui permettoit de ne pas suivre un pére qui paroissoit résolu à la faire changer de Religion. Quelques jours après qu'on fut arrivé à Leon, Consalve entra un soir dans le Cabinet de la Reine; Zayde y étoit, mais si attachée à regarder un portrait de Consalve, qu'elle ne le vit point entrer. Je suis bien destiné, Madame, lui dit-il, à être jaloux d'un portrait, puisque je le suis même du mien, & que j'envie l'attention que vous avez à le regarder. De votre portrait, répondit Zayde, avec un étonnement extrême; Oui, Madame, de mon portrait, reprit Consalve; je voi bien que vous avez peine à le croire par sa beauté, mais je vous assure néanmoins, qu'il a été fait pour moi. Consalve, lui dit-elle, n'a-t-on point fait pour vous quelqu'autre portrait semblable à celui que je vois? Ah! Madame, s'écria-t-il, avec ce trouble que donnent les joies incertaines, puis-je croire ce que vous me laissez déviner, & ce que je n'ose même vous dire? Oui, Madame, continua-t-il, d'autres portraits pareils à celui que vous voyez ont été faits pour moi; mais je n'oserois m'abandonner

donner à croire ce que je vois bien que vous penſez, & ce que j'aurois penſé il y a long-tems, ſi je m'étois cru digne des prédictions qu'on vous a faites, & ſi vous ne m'aviez pas toujours dit que le portrait à qui je reſſemblois étoit celui d'un Afriquain. Je l'avois cru à l'habillement, répondit Zayde, & les paroles d'Albumazar m'en avoient perſuadé. Vous ſçavez, ajouta-t-elle, combien j'ai ſouhaité que vous puſſiez être celui à qui vous reſſembliez; mais ce qui m'étonne, eſt que l'ayant tant ſouhaité, la préoccupation m'ait empêché de le croire. J'en parlai à Felime, ſi-tôt que je vous vis chez Alphonſe. Lorſque je vous revis à Talavera, & que je ſçus votre naiſſance, cette penſée me revint dans l'eſprit, & je ne le regardai pourtant que comme un effet de mes ſouhaits. Mais qu'il ſera difficile, reprit-elle en ſoupirant, de perſuader mon pére de cette vérité, & que je crains que ces prédictions qui lui ont paru véritables, quand il a cru qu'elles regardoient un homme de ſa Religion, ne lui paroiſſent fauſſes lorſqu'elles regarderont un Eſpagnol. Comme elle parloit, la Reine entra dans le cabinet; Conſalve lui fit part de ſa joie; elle ne voulut pas retarder d'un moment celle qu'en auroit

roit le Roi. Elle alla lui dire ce qu'ils venoient de découvrir, & le Roi vint à l'heure même ſçavoir de Conſalve ce qui reſtoit à faire pour rendre ſon bonheur accompli. Après avoir examiné aſſez long-tems par quelle maniére on pourroit gagner Zulema, ils réſolurent de le faire venir à Leon. On dépêcha auſſi-tôt à Talavera, pour lui faire ſçavoir que le Roi ſouhaitoit qu'il fût conduit à la Cour; & comme ſa ſanté étoit entiérement rétablie, il y arriva en peu de tems. Le Roi le reçut avec beaucoup de témoignages d'eſtime, & le fit entrer dans ſon cabinet. Vous ne m'avez pas voulu accorder Zayde, lui dit-il, pour l'homme du monde que je conſidére le plus; mais j'eſpére que vous ne la refuſerez pas pour celui dont voilà le portrait, & à qui je ſçai qu'elle eſt deſtinée par les prédictions d'Albumazar. A ces mots, il lui fit voir le portrait de Conſalve, & lui préſenta Conſalve même, qui s'étoit un peu retiré. Zulema les regardoit l'un & l'autre, & paroiſſoit enſeveli dans une profonde réverie. Le Roi crut que ſon ſilence venoit de ſon incertitude. Si vous n'étiez pas aſſez perſuadé par la reſſemblance, lui dit-il, que ce portrait ne ſoit celui de Conſalve, on vous en donneroit

roit tant d'autres marques, que vous n'en pourriez douter. Le portrait que vous avez, & qui eſt pareil à celui-ci, ne peut être tombé entre vos mains que depuis la bataille que perdit Nugnez Fernando pére de Conſalve, contre les Maures. Il le fit faire par un excellent Peintre, qui avoit voyagé par tout le monde, & à qui les habillemens d'Afrique avoient paru ſi beaux, qu'il les donnoit à tous ſes portraits. Il eſt vrai, Seigneur, repartit Zulema, que je n'ai ce portrait que depuis le tems que vous me marquez; il eſt vrai auſſi, que par ce que vous me faites l'honneur de me dire, & par la grande reſſemblance, je ne puis douter que ce ne ſoit celui de Conſalve. Mais ce n'eſt pas ce qui cauſe mon ſilence & mon étonnement. J'admire les décrets du Ciel & les effets de ſa Providence. On ne m'a point fait de prédiction, Seigneur, & les paroles d'Albumazar, dont je vois bien que vous avez entendu parler, ont été priſes par ma fille dans un autre ſens qu'elles ne doivent l'être. Mais puiſque vous avez la bonté de vous intéreſſer dans ſa fortune, trouvez bon, Seigneur, que je vous informe de ce que vous ne pouvez ſçavoir que par moi, & que je vous apprenne les commencemens d'une

d'une vie dont vous ſeul pouvez préſentement faire le bonheur.

Les juſtes prétentions de mon pére ſur l'Empire du Calife, le firent releguer en Chypre : J'y allai avec lui; j'y devins amoureux d'Alaſinthe, & je l'épouſai. Elle étoit Chrétienne : je réſolus d'embraſſer ſa Religion, qui me paroiſſoit la ſeule que l'on dût ſuivre: néanmoins l'auſtérité m'en fit peur, & retarda l'exécution de mon deſſein. Je m'en retournai en Afrique; les délices & la corruption des mœurs me rengagérent plus que jamais dans ma Religion, & me donnérent une nouvelle averſion pour les Chrétiens. J'oubliai Alaſinthe pendant pluſieurs années: mais enfin touché du déſir de la revoir, & de revoir Zayde que j'avois laiſſée dans la premiére enfance, je réſolus de l'aller querir en Chypre, pour lui faire changer de Religion, & pour la faire épouſer au Prince de Fez de la Maiſon des Idris. Il avoit entendu parler d'elle; il la déſiroit avec paſſion, & ſon pére avoit pour moi une amitié particuliére. La guerre qui étoit en Chypre, me fit hâter mon deſſein : Lorſque j'y arrivai, j'y trouvai le Prince de Tharſe amoureux de Zayde : il me parut aimable ; je ne doutai point qu'il n'en fût aimé. Je crus que

que ma fille se résoudroit aisément à l'épouser. Je n'étois pas entiérement engagé au Prince de Fez. Sa mére étoit Chrétienne, & je craignois qu'elle ne fût un obstacle au dessein que j'avois que Zayde changeât de Religion. Je consentis donc aux sentimens qu'Alamir avoit pour elle; mais je fus fort surpris de la répugnance qu'elle me témoigna pour lui; & tant que le siége de Famagouste dura, quelques efforts que je fisse, je ne pus l'obliger à recevoir ce Prince pour son mari. Je pensai que je ne devois pas m'opiniâtrer à vaincre une aversion qui me paroissoit naturelle, & je résolus de la donner au Prince de Fez, si-tôt que nous serions en Afrique. Il m'avoit écrit depuis que j'étois en Chypre; j'avois sçu que sa mére étoit morte: ainsi je n'avois rien à désirer pour ce mariage. Nous quittames Famagouste, nous abordames en Alexandrie, & j'y trouvai Albumazar que je connoissois il y avoit long-tems. Il remarqua que ma fille regardoit avec attention & avec plaisir un portrait pareil à celui que je viens de voir. Le lendemain, comme je parlois à ce sçavant homme de l'aversion qu'elle avoit témoignée pour Alamir, je lui dis la résolution où j'étois de lui faire épouser le Prince de Fez, quelque répugnance qu'elle y pût avoir. Je

Je doute qu'elle en ait pour sa personne, me répondit Albumazar. Ce portrait qui lui a paru si agréable, ressemble si fort à ce Prince, que je croi qu'il a été fait pour lui. Je n'en sçaurois juger, repartis-je, parce que je ne l'ai jamais vû. Il n'est pas impossible que ce ne soit son portrait, mais j'ignore pour qui il a été fait, & je ne le tiens que du hazard. Je souhaite que ce Prince plaise à Zayde, & quand il lui déplairoit, je n'aurois pas pour elle la même complaisance que j'ai eue sur le sujet du Prince de Tharse. Peu de jours après, ma fille pria Albumazar de lui dire quelque chose de sa fortune: comme il savoit mes intentions, & qu'il croyoit que le portrait qu'elle avoit vû étoit celui du Prince de Fez, il lui dit sans aucun dessein de faire passer ses paroles pour une prédiction, qu'elle étoit destinée à celui dont elle avoit vû le portrait. Je feignis de croire qu'Albumazar parloit par une connoissance particuliére des choses à venir, & j'ai toujours paru à Zayde dans ce même sentiment. Lorsque je quittai Alexandrie, Albumazar m'assura que je ne réussirois pas dans les desseins que j'avois pour elle; néanmoins je n'en pouvois perdre l'espérance. Pendant la maladie dont je viens de sortir, les pensées que j'avois eues autre-

fois

fois d'embrasser la véritable Religion, me font revenues si fortement dans l'esprit, que je n'ai songé depuis ma guérison qu'à me confirmer dans ce dessein. J'avoue toutefois que cette heureuse résolution n'étoit pas encore aussi ferme qu'elle le devoit être; mais je me rens à ce que le Ciel fait en ma faveur; il me conduit par les mêmes moyens dont j'ai prétendu me servir pour faire épouser à ma fille un homme de ma Religion, à lui en faire épouser un de la sienne. Les paroles d'Albumazar qu'il a dites sans dessein, & sur une ressemblance où il s'est mépris, se trouvent une véritable prédiction, & cette prédiction s'accomplit entiérement par le bonheur que trouve ma fille à épouser un homme qui est l'admiration de son siécle. Il me reste seulement, Seigneur, à vous demander la grace de me vouloir recevoir au nombre de vos sujets, & de me permettre de finir mes jours dans votre Royaume.

Le Roi & Consalve furent si surpris & si touchés du discours de Zulema, qu'ils l'embrassérent sans lui rien dire, ne pouvant trouver de paroles qui expliquassent leurs sentimens. Enfin après lui avoir témoigné leur joie, ils admirérent long-

tems

tems toutes les circonſtances d'une ſi étrange avanture. Néanmoins Conſalve ne fut pas ſurpris qu'Albumazar ſe fût trompé à la reſſemblance du Prince de Fez; il ſçavoit que pluſieurs perſonnes s'y étoient trompées, & il apprit à Zulema que la mére de ce Prince étoit ſœur de Nugnez Fernando ſon pére, & qu'ayant été priſe dans une irruption des Maures, elle fut conduite en Afrique, où ſa beauté la rendit femme légitime du pére du Prince de Fez.

Zulema s'en alla apprendre à ſa fille ce qui venoit de ſe paſſer; & il lui fut facile de juger par la maniére dont elle reçut cette nouvelle, qu'elle n'étoit pas inſenſible au mérite de Conſalve. Peu de jours après Zulema embraſſa publiquela Religion Chrétienne; on ne ſongea enſuite qu'aux préparatifs des nôces, qui ſe firent avec toute la galanterie des Maures, & toute la politeſſe d'Eſpagne.

Fin de la ſeconde & derniére Partie de Zayde.

LE TEMPLE DE GNIDE,

PAR L'AUTEUR DES LETTRES PERSANES.

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

UN Ambaſſadeur de France à la Porte Ottomane, connu par ſon goût pour les Lettres, ayant acheté pluſieurs Manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces Manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'Ouvrage dont je donne ici la **Traduction.**

Peu de Poëtes Grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils ayent péri dans la ruine des Bibliothéques, ou par la négligence des Familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques Piéces de ces Tréſors. On a trouvé des Ouvrages ... es dans les Tombeaux de leurs ... ce qui eſt à peu près la même ... ouvé celui-ci parmi les Livres ... Grec.

... e reſſ... à aucun Ouvrage ... ue r...

... t, ... ue les Auteurs ... s ... la Nature, s'y ... ſ...

R 2 *La*

La Description de Gnide, qui est dans le premier Chant, est d'autant plus heureuse, qu'elle fait pour ainsi dire naître le Poëme; qu'elle est, non pas un ornement du sujet, mais une partie du sujet même: bien différente de ces descriptions que les Anciens ont tant blâmées, qui sont étrangéres & recherchées: Purpureus latè qui splendeat, unus & alter assuitur pannus.

Les Episodes du second & du troisiéme Chant naissent aussi du sujet; & le Poëte s'est conduit avec tant d'art, que les ornemens de son Poëme en sont aussi des parties nécessaires.

Il n'y a pas moins d'art dans le quatriéme & le cinquiéme Chant. Le Poëte, qui devoit faire réciter à Aristhée l'Histoire de ses Amours avec Camille, ne fait raconter au fils d'Antiloque ses Avantures, que jusques au moment qu'il a vû Thémire, afin de mettre de la varieté dans les récits.

L'Histoire d'Aristhée & de Camille est singuliére, en ce qu'elle est uniquement une Histoire de sentimens.

Le nœud se forme dans le sixiéme Chant; & le dénouement se fait très-heureusement dans le septiéme, par un seul regard de Thémire.

Le Poëte n'entre pas dans le détail du raccommodement d'Aristhée & de Camille: il

il en dit un mot, afin qu'on ſçache qu'il a été fait; & il n'en dit pas davantage, pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuſe.

Le deſſein du Poëme eſt de faire voir, que nous ſommes heureux par les ſentimens du cœur, & non pas par les plaiſirs des ſens; mais que notre bonheur n'eſt jamais ſi pur, qu'il ne ſoit troublé par les accidens.

Il faut remarquer, que les Chants ne ſont point diſtingués dans la Traduction: la raiſon en eſt, que cette diſtinction ne ſe trouve pas dans le Manuſcrit Grec, qui eſt très-ancien. On s'eſt contenté de mettre une Note à la marge au commencement de chaque Chant.

On ne ſçait, ni le nom de l'Auteur, ni le tems auquel il a vêcu: tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon Ouvrage: il y a même lieu de croire, qu'il vivoit avant Térence, & que ce dernier a imité un paſſage qui eſt à la fin du ſecond Chant. Car il ne paroît pas que notre Auteur ſoit Plagiaire, au lieu que Térence a volé les Grecs, juſqu'à inſérer dans une ſeule de ſes Comédies deux Piéces de Ménandre.

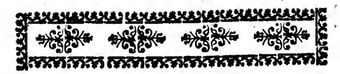
J'avois d'abord eu deſſein de mettre l'Original à côté de la Traduction: mais on m'a conſeillé d'en faire une Edition à part, & d'attendre les ſçavantes Notes, qu'un hom-

me d'érudition y prépare, & qui seront bientôt en état de voir le jour.

Quant à ma Traduction, elle est fidéle : j'ai cru que les Beautés, qui n'étoient point dans mon Auteur, n'étoient point des Beautés ; & j'ai pris l'expression qui n'étoit pas la meilleure, lorsqu'elle m'a paru mieux rendre sa pensée.

J'ai été encouragé à cette Traduction, par le succès qu'a eu celle du Tasse : celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriére que lui. Il s'y est distingué d'une maniére à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.





LE
TEMPLE
DE
GNIDE.

VEnus préfére le féjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne defcend point de l'Olimpe, fans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à fa vûe, qu'il ne fent plus cette horreur facrée, qu'infpire la préfence des Dieux. Quelquefois, elle fe couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine, qui fort de fes cheveux parfumés d'ambroifie.

La ville eft au milieu d'une contrée, fur laquelle les Dieux ont verfé leurs bienfaits à pleines mains : on y jouit d'un printems éternel ; la terre heureufement fertile y prévient tous les fouhaits ; les troupeaux y paiffent fans nombre ; les

vents semblent n'y régner, que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse, vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclorre; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la Ville est le Palais de Venus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens: il travailla pour son infidéle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce Palais: il n'y a que les Graces, qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'Or, l'Azur, les Diamans, y brillent de toutes parts: mais j'en peins les richesses, & non pas les beautés.

Les Jardins en sont enchantés: Flore & Pomone en ont pris soin; leurs Nimphes les cultivent, les fruits y renaissent sous la main qui les cueille; les fleurs succédent aux fruits. Quand Venus s'y proméne, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces jardins délicieux; mais par une vertu secréte, tout se répare en un instant.

Venus aime à voir les danses naïves des

des filles de Gnide ; ſes Nimphes ſe confondent avec elles ; la Déeſſe prend part à leurs jeux ; elle ſe dépouille de ſa Majeſté ; aſſiſe au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs : le Berger vient les cueillir avec ſa Bergére ; mais celle qu'elle a trouvée eſt toujours la plus belle ; & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Cephée arroſe cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les Bergéres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiſer qu'elles avoient promis.

Lorſque les Nimphes approchent de ſes bords, il s'arrête ; & ſes flots, qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuyent plus. Mais, lorſqu'une d'elles ſe baigne, il eſt plus amoureux encore : ſes eaux tournent autour d'elle ; quelquefois il ſe ſouléve, pour l'embraſſer mieux ; il l'enléve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer ; mais il la ſoutient ſur ſes flots, & charmé d'un fardeau ſi cher, il la proméne ſur ſa plaine liquide, juſqu'à-ce qu'enfin déſeſpéré de la quitter il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie eſt un bois de Mirthe, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent ſe conter leurs peines : l'amour, qui les amuſe, les conduit par des routes toujours plus ſecrétes.

Non loin de-là eſt un bois antique & ſacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui ſemblent immortels, portent au ciel une tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe : vous diriez que c'étoit la demeure des Dieux, lorſque les hommes n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiére du jour, on monte une petite colline, ſur laquelle eſt le Temple de Venus : l'Univers n'a rien de plus ſaint ni de plus ſacré que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple, que Venus vit pour la premiére fois Adonis : le poiſon coula au cœur de la Déeſſe. Quoi, dit-elle, j'aimerois un mortel ! Hélas ! je ſens que je l'adore : quoiqu'il ne m'adreſſe plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu, qu'elle appella les amours, lorſque, piquée d'un défi téméraire, elle les conſulta avec les Graces. Elle étoit en doute, ſi elle s'expoſe-

feroit nuë aux regards du Berger Troyen: elle cacha fa ceinture fous fes cheveux ; fes Nimphes la parfumérent ; elle monta fur fon char trainé par des Cignes, arriva dans la Phrygie. Le Berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, & fes regards errérent & moururent : la Pomme d'Or tomba aux pieds de la Déeffe ; il voulut parler, & fon défordre décida.

Ce fut dans ce Temple, que la jeune Pfiché vint avec fa mére. L'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut furpris lui-même par un de fes regards. Il fentit tous les maux qu'il fait fouffrir. C'eft ainfi, dit-il, que je bleffe ; je ne puis foutenir mon arc ni mes fléches. Il tomba fur le fein de Pfiché : Ah ! dit-il, je commence à fentir que je fuis le Dieu des Plaifirs.

Lorfqu'on entre dans ce Temple, on fent dans le cœur un charme fecret, qu'il eft impoffible d'exprimer : l'ame eft faifie de ces raviffemens, que les Dieux ne fentent eux-mêmes, que lorfqu'ils font dans la demeure célefte.

Tout ce que la Nature a de riant eft joint à tout ce que l'Art a pû imaginer de plus noble, & de plus digne des Dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures, qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus ; le raviſſement des Dieux, qui la virent ; ſon embarras de ſe voir toute nuë ; & cette pudeur, qui eſt la premiére des graces.

On y voit les Amours de Mars & de la Déeſſe. Le Peintre a repréſenté le Dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui ; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume : il entre dans la mêlée, & une pouſſiére épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes ; il ſourit à Venus : vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes, dont ils lient les deux amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre ; ils ſoupirent ; & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours, qui ſe jouent autour d'eux.

Il y a un Apartement ſéparé, où le Peintre a repréſenté les Nôces de Venus & de Vulcain : toute la Cour céleſte y eſt aſſemblée ; le Dieu paroît moins ſombre, mais auſſi penſif qu'à l'ordinaire. La Déeſſe regarde d'un air froid la joie com-

commune : elle lui donne négligemment une main, qui ſemble ſe dérober ; elle retire de deſſus lui des regards, qui portent à peine ; & ſe tourne du côté des Graces.

Dans un autre Tableau, on voit Junon, qui fait la cérémonie du mariage. Venus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les Dieux ſourient ; & Vulcain l'écoute avec plaiſir.

De l'autre côté, on voit ce Dieu impatient, qui entraine ſa divine Epouſe : elle fait tant de réſiſtance, que l'on croiroit que c'eſt la fille de Cérès que Pluton va ravir, ſi l'œil qui voit Venus pouvoit jamais ſe tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enléve, pour l'emporter ſur le lit nuptial. Les Dieux ſuivent en foule : la Déeſſe ſe débat, & veut échaper des bras qui la tiennent : ſa robe fuit ſes genoux, la toile vole ; mais Vulcain répare ce beau déſordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poſer ſur le lit, que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux ; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune ſe retire : il eſt charmé de la voir s'éloigner. Les Déeſſes jouent entr'elles :

mais

mais les Dieux paroissent tristes ; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre, que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son Temple, la Déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les cérémonies, institué les Fêtes, & elle y est en même tems la Divinité & la Prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la Terre, est plutôt une profanation, qu'une Religion. Elle a des Temples, où toutes les filles de la Ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Il y en a d'autres, où chaque femme mariée va une fois en sa vie se donner à celui qui la choisit, & jette dans le Sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres, où les Courtisanes de tous les pays, plus honorées que les Matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le Sanctuaire, consacrant à la Déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le Peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendit des honneurs plus dignes d'elle. Là, les

les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque Amant adresse ses vœux à sa Maîtresse, & Venus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la Beauté, on l'adore comme Venus même : car la Beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent dans le Temple demander à la Déesse de les attendrir encore.

Ceux, qui sont accablés des rigueurs de leur maitresse, viennent soupirer dans le Temple : ils sentent diminuer leurs tourmens, & entrer dans leur cœur la flatteuse espérance.

La Déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais Amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion, qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa Maîtresse, comme on adore les Décrets des Dieux, qui deviennent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour, & la fureur même : car moins on est maître de son cœur, plus il est à la Déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur, sont des profanes, qui ne peuvent pas en-

entrer dans le Temple : ils adreſſent de loin leurs vœux à la Déeſſe, & lui demandent de les délivrer de cette liberté ; qui n'eſt qu'une impuiſſance de former des déſirs.

La Déeſſe inſpire aux filles de la modeſtie, & les fait eſtimer au prix que l'imagination toujours prodigue y ſçait mettre.

Mais jamais dans ces lieux fortunés elles n'ont rougi d'une paſſion ſincére ; d'un ſentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment, auquel il doit ſe rendre : mais c'eſt une profanation de ſe rendre ſans aimer.

L'Amour eſt attentif à la félicité des Gnidiens : il choiſit les traits dont il les bleſſe. Lorſqu'il voit une Amante affligée, accablée des rigueurs d'un Amant, il prend une fléche trempée dans les eaux du Fleuve d'Oubli. Quand il voit deux Amans qui commencent à s'aimer, il tire ſans ceſſe ſur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'Amour s'affoiblit, il ſe fait ſoudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une paſſion languiſſante : on ne paſſe point par les dégoûts avant de ceſſer d'aimer ; mais de plus grandes dou-

ceurs.

ceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de ſon carquois les traits cruels, dont il bleſſa Phédre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, ſervent à montrer ſa puiſſance, comme la foudre ſert à faire connoître l'Empire de Jupiter.

A meſure que le Dieu donne de l'amour, Venus donne des graces.

Les filles entrent chaque jour dans le Sanctuaire, pour faire leur priére à Vénus. Elles y expriment des ſentimens naïfs, comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, diſoit une d'elles, ma flamme pour Tirſis eſt éteinte: je ne te demande pas de me rendre mon amour; fai ſeulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre diſoit tout bas: Puiſſante Déeſſe, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon Berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déeſſe de Cythére, diſoit une autre, je cherche la ſolitude; les jeux de mes compagnes ne me plaiſent plus: j'aime peut-être. Ah! ſi j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fête, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes

nes en l'honneur de Venus : souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa Maîtresse, chantoit ainsi : Amour, lorsque tu vis Psiché, tu te blessas sans doute des mêmes traits, dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vû tout ce que je décris. J'ai été à Gnide : j'y ai vû Themire, & je l'ai aimée ; je l'ai vûe encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle ; mais que deviendrois-je, si Venus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Graces ?

Nous irons dans le Temple ; & jamais il n'y sera entré un Amant si fidéle : nous irons dans le Palais de Venus ; & je croirai que c'est le Palais de Themire : j'irai dans la prairie, & je cueillirai des fleurs, que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont se confondre ; & quand je l'aurai égarée, je lui donnerai un baiser, & ce baiser me rendra si hardi..... L'Amour qui m'inspire me défend de revéler ses mystéres.

Il

Il y a à Gnide un Antre facré, que les Nimphes habitent, où la Déeffe rend fes oracles : la terre ne mugit point fous les pieds ; les cheveux ne fe dreffent point fur la tête ; il n'y a point de Prêtreffe comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie ; mais Venus elle-même écoute les mortels, fans fe jouer de leurs efpérances, ni de leurs craintes.

Une Coquette de l'Ifle de Créte étoit venue à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle fourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, foutenoit fon bras fur un troifiéme, crioit à deux autres de la fuivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le fon de fa voix étoit impofteur comme fes yeux. O ciel ! que d'allarmes ne caufa-t-elle point aux vrayes Amantes ! Elle fe préfenta à l'Oracle, auffi fiére que les Déeffes ; mais foudain nous entendimes une voix, qui fortit du Sanctuaire : Perfide ! comment ofes-tu porter tes artifices jufques dans les lieux où je régne avec la candeur ? Je vais te punir d'une maniére cruelle : je te laifferai le cœur comme il eft ; tu appelleras tous les hommes que tu verras ; ils te fuiront comme une ombre plaintive ; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une

ne Courtisane de Nocretis vint en-
, toute brillante des dépouilles de
nans. Va, dit la Déesse, tu te trom-
si tu crois faire la gloire de mon
re : ta beauté fait voir qu'il y a des
es ; mais elle ne les donne pas : ton
est comme le fer ; & quand tu ver-
on fils même, tu ne sçaurois l'ai-
Va prodiguer tes faveurs aux hom-
lâches, qui les demandent, & qui
dégoutent : va leur montrer des
nes, que l'on voit soudain & que
perd pour toujours ; tu n'ès propre
faire mépriser ma puissance.
elque tems après vint un homme
, qui levoit les tributs du Roi de
Tu me demandes, dit la Déesse,
chose que je ne sçaurois faire,
ue je sois la Déesse de l'Amour.
chéte des beautés, pour les aimer ;
u ne les aimes pas, parce que tu
nétes : tes trésors ne seront point
s ; ils serviront à te dégouter de
e qu'il y a de plus charmant dans
re.
jeune homme de Doride, nommé
, se présenta ensuite : il avoit vû
la charmante Camille ; il en
erdument amoureux : il sentoit
ccès de son amour ; & il venoit
de-

demander à Venus, qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la Déesse : tu sçais aimer ; j'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pû la donner au plus grand Roi du monde ; les Rois la méritent moins que les Bergers.

Je parus ensuite avec Themire. La Déesse me dit : Il n'y a point dans mon Empire de mortel qui me soit plus soumis que toi ; mais que veux-tu que je fasse ? Je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Themire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande Déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Themire ne pense qu'à moi ; qu'elle ne voye que moi ; qu'elle se réveille en songeant à moi ; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent ; qu'elle m'espére dans mon absence ; que toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

Il y a à Gnide des Jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans : les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là, les Bergéres sont confondues avec les filles des Rois : car la beauté seule y porte les marques de l'Empire. Venus y préside elle-même ; elle

elle décide ſans balancer; elle ſçait bien qu'elle eſt la Mortelle heureuſe, qu'elle a le plus favoriſée.

Héléne remporta ce prix pluſieurs fois: elle triompha lorſque Théſée l'eut ravie; elle triompha lorſqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam; elle triompha enfin lorſque les Dieux l'eurent renduë à Ménelas après dix ans d'eſpérance: ainſi ce Prince, au jugement de Venus même, ſe vit auſſi heureux époux, que Théſée & Paris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vû que treize fois le cours du Soleil. Il en vint quinze de l'Iſle de Lesbos; & elles ſe diſoient l'une à l'autre: Je me ſens émuë: il n'y a rien de ſi charmant que vous: ſi Venus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet: rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits; tout faiſoit voir, ou promettoit, un beau corps: & les Dieux, qui les formérent,

rent,

rent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections, que des graces.

Il vint cent femmes de l'Isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le Temple de Venus, nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même; nous ne rougissons point de nos charmes : nos maniéres, quelquefois hardies, & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone: leurs robes étoient ouvertes par les côtés depuis la ceinture, de la maniére la plus immodeste; & cependant, elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur, que par amour pour la Patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous sçavez conserver des dépots précieux! Vous vous calmates, lorsque le navire Argo porta la Toison d'or sur votre plaine liquide; & lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane semblable aux Déesses:

ſes : toutes les beautés de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Venus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre Royale : il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane ; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps ; & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas ! diſoit-il, je *ſuis* heureux ; mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſçue que de Venus & de moi : mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie ! Belle Reine, quittez ces vains ornemens : faites tomber cette toile importune ; montrez-vous à l'univers ; laiſſez le prix de la beauté, & demandez des Autels.

Auprès de-là, étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquerir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs ; leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient : Les Loix nous ſoumettent

mettent à vous en l'honneur d'Isis ; mais votre beauté a sur nous un empire plus fort, que celui des Loix ; nous vous obéissons avec le même plaisir, que l'on obéït aux Dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers. Le devoir vous répond de nôtre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante, qui envoie ses vaisseaux au bout de l'Univers : les ornemens fatiguoient leur tête superbe ; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix Beautés vinrent des lieux où commence le jour : elles étoient filles de l'Aurore, & pour la voir elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoitre leur mére ; elles se plaignoient de leur mé-

re, qui ne se montroit à elles, que comme au reste des mortels.

Je vis sous une tente une Reine d'un Peuple des Indes; elle étoit entourée de ses filles, qui déja faisoient espérer les charmes de leur mére : des Eunuques la servoient, & leurs yeux tomboient par terre : car, depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadix, qui sont aux extrémités de la terre, disputérent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages; mais il n'y a que les plus grands hommages, qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite : belles sans ornement, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zephire. Leurs robes n'avoient d'autre mérite, que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filées de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille : elle avoit dit, Je ne veux point disputer le prix de la beauté;

té ; il me ſuffit que mon cher Ariſthée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célébres par ſa préſence. Elle n'y venoit point diſputer le prix : car les Déeſſes ne ſe comparent point aux Mortelles. Je la vis ſeule, elle étoit belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais ſi grand ſpectacle : les Peuples étoient ſéparés des Peuples ; les yeux erroient de Pays en Pays, depuis le Couchant juſqu'à l'Aurore : il ſembloit que Gnide fût tout l'Univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations, comme la Nature l'a partagée entre les Déeſſes. Là, on voyoit la Beauté fiére de Pallas ; ici la grandeur & la majeſté de Junon ; plus loin la ſimplicité de Diane, la délicateſſe de Thetis, le charme des Graces, & quelquefois le ſourire de Vénus.

Il ſembloit que chaque Peuple eût une maniére particuliére d'exprimer ſa prudence, & que toutes ces femmes vouluſſent ſe jouer des yeux ; car les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient

par d'autres charmes ; & là on rougiſſoit de ce qu'ici on appelloit bienſéance.

Les Dieux ſont ſi charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais ſans ſourire de leur ouvrage. De toutes les Déeſſes, il n'y a que Vénus qui la voye avec plaiſir, & que les Dieux ne raillent point d'un peu de jalouſie.

Comme on remarque une roſe au milieu des fleurs qui naiſſent dans l'herbe, on diſtingua Themire de tant de belles : elles n'eurent pas le tems d'être ſes rivales, elles furent vaincuës avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces. Allez la couronner, leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois, c'eſt la ſeule qui vous reſſemble.

Pendant que Themire étoit occupée avec ſes compagnes au culte de la Déeſſe, j'entrai dans un bois ſolitaire ; j'y trouvai le tendre Ariſthée : nous nous étions vûs le jour que nous allâmes conſulter l'Oracle ; c'en fut aſſez pour nous engager à nous entretenir ; car Vénus met dans le cœur, en la préſence d'un habitant de Gnide, le charme ſecret que trouvent deux amis, lorſqu'après une longue abſence ils

ſentent

ſentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous ſentimes que notre cœur ſe donnoit : il ſembloit que la tendre amitié étoit deſcenduë du ciel, pour ſe replacer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choſes de notre vie : voici à peu près ce que je lui dis.

Je ſuis né à Sibaris, où mon pére Antiloque étoit Prêtre de Vénus. On ne met point dans cette Ville de différence entre les voluptés & les beſoins ; on bannit tous les Arts qui pourroient troubler un ſommeil tranquille ; on donne des prix aux dépens du public à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles : les Citoyens ne ſe ſouviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des Magiſtrats qui les ont gouvernés.

On y abuſe de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle : & les faveurs des Dieux ſur Sibaris ne ſervent qu'à encourager le luxe, & à flatter la molleſſe.

Les hommes ſont ſi efféminés, leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent

fent avec tant d'art, ils emploient tant de tems à fe corriger à leur miroir, qu'il femble qu'il n'y ait qu'un fexe dans toute la Ville.

Les femmes fe livrent, au lieu de fe rendre; chaque jour voit finir les efpérances de chaque jour; on ne fçait ce que c'eft que d'aimer & d'être aimé; on n'eft occupé que de ce qu'on appelle fi fauffement jouïr.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre; & toutes ces circonftances qui les accompagnent fi bien, tous ces riens qui font d'un fi grand prix, ces engagemens qui paroiffent toujours plus grands, ces petites chofes qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouïffances avant la derniére; tout cela eft inconnu à Sibaris.

Encore fi elles avoient la moindre modeftie, cette foible image de la vertu pourroit plaire; mais non: les yeux font accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaifirs donne aux Sibarites plus de délicateffe, ils ne peuvent plus diftinguer un fentiment d'avec un fentiment.

Ils

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplait, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un Citoyen fut fatigué toute une nuit d'une feuille de roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouïr; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomac leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſiéges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour, ſans s'être fatigués; ils ſont briſés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs Concitoyens, lâches devant les Etrangers, ils ſont des Eſclaves tous prêts pour le premier Maître.

Dès que je ſçus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Sibaris. J'aime la ver-

tu, & j'ai toujours craint les Dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long-tems cet air empoisonné; tous ces Esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la derniére fois au Temple, & m'approchant des Autels, où mon pére avoit tant de fois sacrifié : Grande Déesse, dis-je à haute voix, j'abandonne ton Temple, & non pas ton culte; en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sibaris.

Je partis, & j'arrivai en Créte. Cette Isle est toute pleine des monumens de la fureur de l'amour. On y voit le Taureau d'Airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé; le Labyrinthe, dont l'amour seul sçut éluder l'artifice; le tombeau de Phédre, qui étonna le Soleil comme avoit fait sa mére; & le Temple d'Ariane, qui, désolée dans les déserts abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le Palais d'Idomenée, dont le retour ne fut pas plus heureux, que

celui des autres Capitaines Grecs : car ceux qui échapérent aux dangers d'un élément colére , trouvérent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides , & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chére.

Je quittai cette Isle, si odieuse à une Déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie. Je me rembarquai, & la tempête me jetta à Lesbos. C'est encore une Isle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreur ! Mityléne est la Capitale de Lesbos; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même , trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son séxe & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ! Amour , tu ès cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites !

Enfin, je quittai Lesbos, & le sort me

S 5 fit

fit trouver une Isle plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de Temple ; jamais les Lemniens ne lui adressérent de vœux. Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La Déesse les en a souvent punis ; mais sans expier leur crime, ils en portent la peine, toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des Dieux : les vents me portérent à Delos. Je restai quelques mois dans cette Isle sacrée : mais soit que les Dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive, soit que notre ame retienne de la Divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir, je sentis que mon destin, que mon bonheur même, m'appelloient sous un autre climat.

Une nuit, que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame plus à elle-même semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie, il m'apparut, je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une Déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point

point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble: vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique: ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse: sa taille étoit charmante, elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement, elle en sourit. Dieux, quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Graces. Venus, qui m'envoye, veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son Temple de Gnide. Elle fuit, mes bras la suivirent, mon songe s'envola avec elle, & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vûë.

Je quittai donc l'Isle de Delos: j'arrivai à Gnide; & je puis dire, que d'abord je respirai l'amour: je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis: je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer; mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avançai, & je vis de loin de jeunes filles qui joüoient dans la prairie; je fus d'abord entrainé vers elles. Insensé

que je ſuis! diſois-je ; j'ai ſans aimer tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déja vers des objets inconnus, & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai, je vis la charmante Themire : ſans doute que nous étions faits l'un pour l'autre ; je ne regardai qu'elle ; & je crois que je ſerois mort de douleur, ſi elle n'avoit tourné ſur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puiſque vous devez me rendre heureux, faites que ce ſoit avec cette Bergére : je renonce à toutes les autres beautés ; elle ſeule peut remplir vos promeſſes & tous les vœux que je ferai jamais.

Je contai au jeune Ariſthée mes tendres amours ; ils lui firent ſoupirer les ſiens ; je ſoulageai ſon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : Je n'oublierai rien, car je ſuis inſpiré par le même Dieu qui le faiſoit parler.

Dans tout ce récit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-ſimple : mes avantures ne ſont que les ſentimens d'un cœur tendre, que mes plaiſirs, que mes peines ; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait auſſi toute l'Hiſtoire de ma vie.

Camille eſt fille d'un des principaux habitans

habitans de Gnide : elle eſt belle, mais elle a des graces plus belles que la beauté même : elle a une phyſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs : les femmes, qui font des ſouhaits, demandent aux Dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voyent, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante ; un air noble, mais modeſte ; des yeux vifs, & tous prêts à être tendres ; des traits faits exprès l'un pour l'autre ; des charmes inviſiblement aſſortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer ; mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit, que la nature refuſe preſque toujours aux belles. Elle ſe prête également au ſérieux & à l'enjouement : ſi vous voulez, elle penſera ſenſément ; ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de

de la ſimplicité ; vous trouvez toujours une Bergére naïve : des graces ſi légéres, ſi fines, ſi délicates, ſe font remarquer, mais ſe font encore mieux ſentir.

Avec tout cela, Camille m'aime : elle eſt ravie quand elle me voit ; elle eſt fâchée quand je la quitte ; & comme ſi je pouvois vivre ſans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le ſçait ; mais elle eſt ravie comme ſi elle ne le ſçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle dit que je fais le bonheur de la ſienne : enfin, elle m'aime tant, qu'elle me feroit preſque croire, que je ſuis digne de ſon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, ſans oſer lui dire que je l'aimois, & ſans oſer preſque me le dire à moi-même : plus je la trouvois aimable, moins j'eſpérois d'être celui qui la rendroit ſenſible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me diſoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier, je voulois effacer de mon cœur ton adorable image : que je ſuis heureux ! je n'ai pû

y réuſſir : cette image y eſt reſtée ; & elle y vivra toujours !

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la ſolitude ; j'avois des vûës d'ambition, & je ne déſire plus que ta préſence ; je voulois errer ſous des climats reculés, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires : tout ce qui n'eſt point toi s'eſt évanouï de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de ſa tendreſſe, elle a encore quelque choſe à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je ſuis ſi charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur : bientôt régne entre nous ce doux ſilence, qui eſt le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été abſent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pû voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu ? me dit-elle : parle-moi de nos amours ; ou, ſi tu n'as rien à me dire, cruel, laiſſe-moi parler.

Quelquefois, elle me dit en m'embraſſant, Tu ès triſte. Il eſt vrai, lui dis-je ; mais, la triſteſſe des amans eſt délicieuſe : je ſens couler mes larmes, & je ne ſçai pourquoi

pourquoi, car tu m'aimes : je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains ; ne me retire point de la langueur où je suis, laisse-moi soupirer en même tems mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour mon ame est trop agitée ; elle est entrainée vers son bonheur sans en jouir : au lieu qu'à présent, je goûte ma tristesse même : n'essuye point mes larmes ; qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux ?

Quelquefois Camille me dit, Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais, comment m'aimes-tu ? Hélas, lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entens louer Camille par tous ceux qui la connoissent : je suis flaté de ces louanges, comme si elles m'étoient personnelles : & je sens en ce moment que j'ai de l'amour-propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un,

je

je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout à coup je fais réflexion que je ne ferois point aimé d'elle.

Pren garde, Camille, aux impoftures des amans : ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure par les Dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon efprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il me femble que mon ame veut me quitter ; que cette ame eft à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur : elle me la refufe ; & dans un inftant elle m'en accorde une autre : ce n'eft point un artifice ; combatuë par fa pudeur & fon amour, elle voudroit me tout refufer, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit, Ne vous fuffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous défirer après mon cœur ? Je défire, lui dis-je, que tu faffes pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour juftifie.

Ca-

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant!

Aristhée soupira, & se tut; & je vis bien, qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

Pendant que nous parlions de nos amours, nous nous égarames; & après avoir erré long-tems, nous entrames dans une grande prairie: nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux: nous vîmes un antre obscur, nous y entrames, croyant que c'étoit la demeure de quelque Mortel. Oh Dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dresserent sur la tête: une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour; à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines! J'avance dans ce lieu, où jamais le Soleil n'entra, & que les vents n'agi-

té-

térent jamais : j'y vis la Jalousie : son aspect étoit plus sombre que terrible ; la pâleur, la tristesse, le silence l'entouroient, & les ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous : elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frapa sur la tête ; & nous ne vîmes, nous n'imaginames plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels ; allez trouver une Déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse Divinité à la lueur des langues enflammées des serpens qui sifloient sur sa tête ; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jetta sur moi : je voulus le prendre ; déja, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide ; mais dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée, & dans sa violence tout mon corps la contenoit à peine ; j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Enfin, je m'abandonnai : nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable ; nous allions de la jalousie à la fureur, & de la fureur à la jalousie : nous criïons, Thémire ; nous

criïons,

criïons, Camille : si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvames la lumiére du jour : elle nous parut importune, & nous regrettames presque l'antre affreux que nous avions quitté : nous tombames de lassitude, & ce repos même nous parut insupportable ; nos yeux nous refusérent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille ; le sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh Dieux! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres : je me réveillois à chaque instant sur une infidélité de Thémire ; je la voyois. . . non je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuye également les ténébres & la lumiére. Thémire, la cruelle Thémire, m'agite comme les Furies. Qui l'eût crû, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais ?

Un accès de fureur me reprit. Ami, m'é-

m'écriai-je, léve-toi : allons exterminer les troupeaux qui paiſſent dans cette prairie ; pourſuivons ces Bergers dont les amours ſont ſi paiſibles. Mais non, je vois de loin un Temple : c'eſt peut-être celui de l'Amour ; allons le détruire, allons briſer ſa ſtatue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courumes, & il ſembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnat des forces nouvelles : nous traverſames les bois, les prés, les guerets ; nous ne fumes pas arrêtés un inſtant : une colline s'élevoit en vain, nous y montames, nous entrames dans le Temple : il étoit conſacré à Bacchus. Que la puiſſance des Dieux eſt grande ! notre fureur fut auſſi-tôt calmée : Nous nous regardames, & nous vimes avec ſurpriſe le déſordre où nous étions.

Grand Dieu ! m'écriai-je, je te rens moins grace, d'avoir appaiſé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. En m'approchant de la Prêtreſſe : Nous ſommes aimés du Dieu qui vient de calmer les tranſports dont nous étions agités ; à peine ſommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur préſente : nous voulons lui faire un ſacrifice, daignez l'offrir pour nous, divine Prê-

Prêtreſſe. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ſes pieds.

Pendant que la Prêtreſſe ſe préparoit à donner le coup mortel, Ariſthée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie ſur le viſage des hommes, nos plaiſirs ſont un culte pour toi, & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux !

Quelquefois, tu égares doucement notre raiſon ; mais quand quelque Divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La noire jalouſie tient l'amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le ſacrifice fut fait, tout le peuple s'aſſembla autour de nous : & je racontai à la Prêtreſſe comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalouſie ; & tout à coup nous entendimes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'inſtrumens de muſique. Nous ſortimes du Temple ; & nous vimes arriver une troupe de Bacchantes, qui frappoient la terre de leurs Thyrſes, criant à haute voix Ehuoe. Le

vieux

vieux Silene suivoit monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre ; & sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure vers la troupe, le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flute, & les Satyres entouroient leur Roi. La joie régnoit avec le désordre ; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons : le vin menoit à la gayeté, la gayeté ramenoit au vin. Enfin je vis Bacchus : il étoit sur son Char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'Univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaignez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le Dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel ! Il essuya vos larmes ; si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit, *Aimez-moi. Thésée fuit : ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie, je vous rens immortelle, pour vous aimer toujours.*

Je vis Bacchus descendre de son char ; je

je vis descendre Ariane, elle entra dans le Temple. Aimable Dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours; faisons jouïr ce doux climat d'une joie éternelle: c'est auprès de ces lieux, que la Reine des cœurs a posé son empire; que le Dieu de la joie régne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déja si fortunés.

Pour moi, grand Dieu, je sens déja, que je t'aime davantage; que tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable. Il n'y a que les immortels, qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux, qui obtiennent plus qu'ils n'espérent, & qui sont plus bornés quand ils désirent, que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le Ciel, on n'est occupé que de sa gloire: ce n'est que sur la terre, & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer; & pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs, & mes larmes mêmes, te rediront sans cesse mes amours.

Le Dieu sourit à Ariane, il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos

nos cœurs, nous ſentimes une émotion divine ; ſaiſis de Siléne, & des tranſports des Bacchantes, nous prîmes un Thyrſe, & nous nous mêlames dans les danſes & dans les concerts.

Nous quittames les lieux conſacrés à Bacchus ; mais bien-tôt nous ſentimes que nos maux n'avoient été que ſuſpendus. Il eſt vrai, que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités : mais la ſombre triſteſſe avoit ſaiſi notre ame ; & nous étions dévorés de ſoupçons & d'inquiétudes.

Il nous ſembloit, que les cruelles Déeſſes ne nous avoient agités, que pour nous faire reſſentir des malheurs, auxquels nous étions deſtinés.

Quelquefois, nous regrettions le Temple de Bacchus : bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puiſſans de notre amour & de notre jalouſie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs, que l'on a coutume de ſentir, lorſque, ſur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame eſt déja ravie, & ſemble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle ſe promet.

Peut-être, dit Ariſthée, que je trouverai le Berger Licas avec Camille; que ſçai-je, s'il ne lui parle pas dans ce moment? O Dieux! l'Infidéle prend plaiſir à l'entendre!

On diſoit l'autre jour, repris-je, que Tirſis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide: il l'a aimée; ſans doute qu'il l'aime encore: il faudra que je diſpute un cœur, que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas chantoit ma Camille: que j'étois inſenſé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me ſouviens que Tirſis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles. Malheureux que je ſuis! elle les a miſes ſur ſon ſein! C'eſt un préſent de Tirſis, diſoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-tems que j'allois avec Camille faire à Vénus un ſacrifice de deux Tourterelles: elles m'échapérent, & s'envolérent dans les airs.

J'avois écrit ſur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours, je les liſois & reliſois ſans ceſſe; un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne déſeſpére point un malheu-

heureux qui t'aime ; l'amour, qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien, qui regardera ma Thémire, je le pourſuivrai juſques dans le Temple ; & je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant, nous arrivames près de l'Antre ſacré, où la Déeſſe rend ſes Oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponſe.

Nous entrames dans la foule. Je perdis l'heureux Ariſthée : déja il avoit embraſſé ſa Camille ; & moi, je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin : je ſentis ma jalouſie redoubler à ſa vûe ; je ſentis renaître mes premiéres fureurs ; mais elle me regarda, & je devins tranquille : c'eſt ainſi que les Dieux renvoyent les furies, lorſqu'elles ſortent des enfers.

O Dieux ! me dit-elle, que tu me coûtes de larmes ! Trois fois le Soleil a parcouru ſa carriére ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais ; cette parole me fait trembler. J'ai été conſulter l'Oracle, je n'ai point demandé ſi

tu m'aimois : hélas ! je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre, que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je ; un infortuné, qui t'auroit haïe, si son ame en étoit capable. Les Dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison : ces Dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles : j'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Vien donc avec moi ; vien dans ce bois solitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits ; c'est un grand crime, Thémire, de te croire infidéle.

Jamais les bois de l'Elizée, que les Dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent ; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future ; ni les jardins des Hespérides ; dont les arbres se courbent sous le

poids

poids de l'or qui compose leurs fruits ; ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un Satyre, qui suivoit une Nimphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans ! s'écria-t-il : vos yeux sçavent s'entendre & se répondre ; vos soupirs sont payés par des soupirs : mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une Bergére farouche ; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune Nimphe, seule dans ces bois, nous apperçut, & soupira : Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un Amant si tendre.

Nous trouvames Apollon assis auprès d'une fontaine : il avoit suivi Diane, qu'un Daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui : il accordoit sa lyre ; elle attire les rochers, les arbres la suivent, les lions restent immobiles ; mais nous entrames plus avant dans les forêts, appellés en vain par

cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour ? Je le trouvai ſur les lévres de Thémire ; je le trouvai enſuite ſur ſon ſein ; il s'étoit ſauvé à ſes pieds, je l'y trouvai encore ; il ſe cacha ſous ſes genoux, je le ſuivis ; & je l'aurois toujours ſuivi, ſi Thémire toute en pleurs, Thémire irritée, ne m'eût arrêté : il étoit à ſa derniére retraite ; elle eſt ſi charmante, qu'il ne ſauroit la quitter. C'eſt ainſi qu'une tendre Fauvette, que la crainte & l'amour retient ſur ſes petits, reſte immobile ſous la main avide qui s'aproche, & ne peut conſentir à les abandonner.

Malheureux que je ſuis ! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes priéres, elle devint plus ſévère : enfin je fus téméraire ; elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fâchée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je ſentis que mes ſoupirs alloient être mes derniers ſoupirs, ſi Thémire n'avoit mis la main ſur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne ſuis pas ſi cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te fai-

faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre tes yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa : je reçus ma grace, hélas ! sans espérance de devenir coupable.

Fin du dixiéme Volume.

TABLE

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce

DIXIE'ME VOLUME.

